

ALAIN BOCHER DE TRÉGOR

L'héritage





LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Hériter cinquante ans après la mort de quelqu'un, c'est bizarre. Surtout si c'est un héritage assorti de conditions très curieuses. Ces codicilles semblent absurdes. J'étais astreint à m'occuper de tous les animaux vivants dans cette demeure. Après cinquante ans, peut-être restait-il un chat-huant dans les poutres du grenier, mais les autres animaux... sous la forme de fantôme, peut-être. Et encore...

La demeure n'est pas toute jeune, c'est le moins que l'on puisse dire. Le sol est et a toujours été de la terre battue par dix siècles de piétinements réguliers et quotidiens. Piétinements alternant avec le balayage, hebdomadaire celui-ci probablement, au moyen du traditionnel balai de genêt cueilli dans le Val sans Retour. Le genêt bien sûr, pas les balais ! Bien que la forêt soit magique, elle se cantonne au raisonnable. Je n'avais jamais remarqué cette maison, tant elle s'intègre dans le paysage. C'est une petite ferme-manoir — du XI^e siècle probablement — enfin, une grosse maison plutôt. Pourtant, j'ai dû passer bien souvent à côté. Surtout lorsque j'étais petit, mais trente années passées en pension et à la capitale, comme on dit ici, vous font oublier beaucoup de choses, beaucoup de souvenirs. J'y avais passé très certainement des vacances heureuses, mais tout cela m'était sorti de la tête. Quelques meubles passablement déglingués, un lit à baldaquin dont les drapés pendent lamentablement ; une vieille baignoire à pieds de lion, un miroir dont les bords biseautés sont son seul et unique cadre et dont le tain n'existe plus qu'à l'état de souvenir aussi morcelé que les miens.

Dire qu'il va me falloir habiter dans cette mesure alors que, jusqu'à présent, je vivais dans un confort qui, bien que beaucoup moins esthétique à mon goût, était beaucoup plus confortable. Demain, je transporterai ici le peu d'objets auxquels je tiens, la vaisselle courante, la cafetière électrique (et sacro-sainte), les vêtements qui, eux, doivent tenir dans une seule valise, pas trop grande, pouvant recevoir trois pantalons de velours et quelques chemises, et surtout quelques six mille bouquins de tout poil et de tous papiers. De ceux-là, je serai bien incapable de me passer. La plupart traite d'ésotérisme, l'autre partie est constituée de livres d'astronomie. Le ciel me fascine. Les milliards d'étoiles renferment tant de

L'HÉRITAGE

secrets. J'aime ces livres d'images pour faire rêver les grandes personnes raisonnables ou non. Je crois faire partie de la seconde espèce, l'espèce la plus courante et la moins courue des deux : les non-raisonnables. Je considère les individus de la première catégorie comme des fous incurables. Je les plains, car ils n'ont aucune vie ni fantaisie. C'est triste. J'aime laisser vagabonder mon esprit sur les sentiers de l'impossible et de l'in vraisemblable. Ce sont les plus beaux. C'est pour cela que j'adore les bandes dessinées de François Schuitten et de Benoît Peeters.

Mes enfants volent maintenant de leurs propres ailes, le monde n'est pas assez grand pour eux. Brocéliande est beaucoup trop petite et n'est pas dotée de terrain d'atterrissage pour avions long courrier, ni même pour hélicoptères. C'est vraiment un désagrément majeur et ça interdit d'aller rendre visite à leur vieux père. Vieux, c'est vite dit ! Je ne me sens pas vieux et, à défaut d'enfants, je sais que je saurai m'occuper d'animaux. Pour le moment, les seuls animaux aperçus sont surtout de la race des arachnides. Sont-ce ceux là dont je dois m'occuper ? Dois-je attraper des mouches et des moustiques pour les nourrir au biberon ? Ce n'est pas vraiment dans mes cordes. Mes cordes sont plutôt celles d'une harpe, que j'ai placée dans un coin de la salle à vivre. C'est un beau meuble et de temps en temps je m'y arrête, m'assois et joue quelques instants une marche irlandaise ou galloise ou bien je laisse tout simplement courir les doigts sur les cordes et celles-ci résonnent d'une mélodie souvent mélancolique voire nostalgique, ou encore, tout simplement rêveuse. Une harpe, c'est peut-être un instrument de musique tissé par une araignée. Allez savoir...

Il y a aussi un lit clos dans cette pièce, mais je n'ai pas trop envie de l'adopter et je préférerais utiliser le lit à baldaquin de la pièce à côté. L'avenir me dira si j'ai fait un choix judicieux. Bien sûr je devrai en changer tous les rideaux. Lorsque j'ai ôté ceux qui étaient accrochés depuis peut-être une bonne centaine d'années (voire plus), il y avait plus de poussière que de tissu. Heureusement pour moi, je possède un aspirateur surpuissant. Rien ne lui résiste, rien, ni poussière ni gravats, ni liquides, pas même des larmes.

Il y a d'autres pièces à la suite de celle-ci, toutes semblables sauf les dimensions il me semble, les murs traités à la chaux, ce qui m'évitera de décoller des papiers peints désuets. Ces pièces n'ont été certainement jamais utilisées, du moins par mon grand-père. La première servait de réserve et était encore garnie de pots de confiture maison. Ceux du haut de la pile sont couverts de poussière. Je ne me souviens pas que grand-père eut fait des confitures. Je suis même certain du contraire. À côté de ceux-ci une invraisemblable quantité de conserves de toutes sortes de champignons. Ils sont de toutes les couleurs : des pieds bleus, des rosés des prés, des lactaires délicieux mettant leur teinte orange à cette débauche

L'HÉRITAGE

de couleur. Des dizaine de pots de girolles voisinent avec d'autres non moins nombreux qui renferment des trompe-la-mort tout noirs. J'ai même découvert des pots tout en hauteur pleins de coprins chevelus serrés comme des sardines. Certains de ces pots ne contiennent que de tout jeunes champignons, tandis sur d'autres ne renferment que de vieux spécimens pleurant leur encre. J'ai l'impression que plusieurs de ces pots de verre ne datent que de l'hiver dernier, alors que d'autres n'ont pas d'âge. Beaucoup ont perdu leur étiquette et bien malin sera celui qui pourra les dater.

La pièce suivante n'est rien d'autre que la salle de bains, spacieuse, avec un lavabo rectangulaire et une robinetterie dorée à tête de lion dans un coin, un énorme miroir à trumeau venant d'un siècle révolu et d'une baignoire à pieds de lion haute sur pattes, comme prête à bondir et qui ne semble retenue que par la tuyauterie de cuivre digne d'un tableau informatique de Microsoft. C'est une pure merveille.

Celle qui vient ensuite est encore pleine. Mais cette fois ce sont des rouleaux de tissu. Certains semblent assez jolis, d'autres sont franchement trop vieillots. Cette salle semble être l'arrière boutique d'un marchand lombard et les rouleaux sont bien rangés sur des étagères adéquates. Je n'ai aucun mal à déployer tel ou tel rouleau sur l'énorme table centrale. J'ai trouvé ainsi un tissu façon tapisserie d'Angers qui sera fort utile pour rhabiller le baldaquin et je le mets de côté avant que de continuer mes investigations. Investigations qui d'ailleurs sont très vite terminées et je passe à la chambre suivante où il n'y a rien. La fenêtre a non seulement les volets clos, mais un lourd rideau bleu nuit qui occulte tout rayon de lumière. Mes yeux s'habituant à l'obscurité, je m'aperçois qu'il y a des étagères de chêne sur tous les murs et du sol au plafond. J'ai découvert également dans un coin de la pièce une petite table sur laquelle il y a une urne de porphyre et deux candélabres de bronze qui, une fois les restants de bougie allumés, montrent qu'ils ont été dorés dans le temps. Quel temps? Cela reste à déterminer. Peut-être faudra-t-il une certaine quantité de carbone 14! Je me demande si c'est ma grand-mère ou mon arrière grand-mère qui est honorée ici. Sur le côté de l'urne est gravé un prénom qui ne me rappelle rien : Adèle. J'ignorais qu'il y eut une Adèle parmi mes ancêtres. Il faudra, si j'en ai le temps, que je fasse quelques recherches de ce côté. Pour le moment, il me reste encore des chambres à explorer.

La suivante est pleine de planches de châtaigner et me laisse à penser que mon grand-père avait l'intention de parqueter tout ce sol de terre battue. Effectivement, ça serait beaucoup plus confortable et chaud. Je m'y mettrai en premier lieu et je commencerai par la salle à vivre où je serai obligé de dormir dans le lit-

clos en attendant d'avoir refait les tentures du lit à baldaquin. Il faudra soit que je trouve une couturière disposée à les coudre, soit une machine à coudre à me prêter. (Pourquoi ne serait-ce pas possible? Je prête bien des tas de choses).

Une autre chambre, vaste comme une salle des pas perdus, est pleine de sacs posés sur des clayonnages et serrés les uns contre les autres. Ils semblent bien conservés car la pièce est parfaitement sèche. Un coup d'œil sur quelques sacs me renseigne sur leur contenu. Blé, avoine, orge, riz et autres graminées et céréales, de quoi nourrir des animaux durant plusieurs années. Il était prévoyant, Grand-Père, c'est certain. Mais au bout de tant d'années, j'ai du mal à comprendre que tout ça n'ait pas été dévoré par les charançons. Et pourtant, tout paraît assez sain. Bizarre. Je ne vois ni petite bête, ni moisissure et l'odeur est fort agréable. J'y goûterai, sinon ce sera pour les poules.

La chambre suivante doit être la dernière, vu qu'il y a une porte donnant sur l'extérieur et qui a laissé la lumière entrer généreusement sitôt ouverte. Il y a quantité d'outils de jardin. Les manches semblent en assez bon état. Bien sûr, certains d'entre eux sont un peu piqués par les vers, mais cependant, ils semblent encore utilisables entre les mains de quelqu'un qui ne forcerait pas trop sur le travail. Comme moi, par exemple. Il n'y a rien d'autre dans cette salle, que des étagères, vides de tout, et qui seront certainement utilisées d'ici peu. Je me fais confiance. Je ne peux pas m'empêcher de poser tout ce qui me passe dans les mains sur des étagères, et celles-ci sont disponibles. Pourquoi se gêner?

J'adore jardiner et le lopin de terre qui s'étend devant cette porte me paraît parfaitement idoine pour être transformé en jardin potager. J'imagine déjà des rames de petits pois surplombant d'énormes citrouilles oranges et des rangs de poivrons rouges, jaunes et verts. Je me vois déjà à quatre pattes ramassant les haricots verts ou les fraises. Je me vois cueillant des paniers entiers de tomates rouges et jaunes. J'adore les tomates jaunes, ne serait-ce que pour leur couleur. Faire une salade de tomates agrémentée de fleurs et de feuilles de capucines, quel régal pour l'œil autant que pour le goût!

Assez rêvé, je retourne à la salle à vivre par l'extérieur et je m'aperçois qu'une vigne court tout le long de la façade. Elle était bien entretenue, elle longe tout le mur en contournant les fenêtres à meneaux et les colonnes sculptées qui encadrent la porte, pour ne pas les cacher. Est-ce du merlot? Ou bien serait-ce plutôt du muscat? Qu'importe, on verra bien dans six mois. En attendant, il faut l'entretenir. Il y aura une taille sérieuse à faire au printemps. Je ne sais pas si je pourrai mener tout ça de front et, surtout, tout seul. Peut-être devrai-je me faire aider par un autochtone? Je suis persuadé que je serai très heureux dans cette maison. Je remercie in petto mon grand-père de m'avoir légué un pareil trésor et

je me prends à regretter que mon épouse ne puisse pas en profiter avec moi. Elle aurait été pleinement heureuse dans une telle demeure. Elle serait déjà en train de planter des fleurs tout le long de la longère au pied du mur. Elle ne pouvait pas s'en empêcher, quelle que soit l'époque. J'en planterai en pensant à elle.

La parcelle de forêt sur laquelle est implantée la maison me fournira suffisamment de bois de chauffage sans pour autant que je sois obligé de me lancer dans une désolante déforestation, ce dont il ne peut être question en aucune façon. Je pense que je vais construire une éolienne, non pas pour l'électricité, mais pour puiser l'eau de la nappe phréatique et alimenter la maison en eau courante et aussi pour irriguer le jardin. Il en aura bien besoin.

Tandis que je rêve à tout ça, il me vient l'idée de faire un poulailler. Des poules rouges, on m'a dit que ce sont les meilleures pondeuses et quelques grises pour la nourriture. Et puis pendant que nous y sommes, pourquoi ne pas profiter de l'édicule du fond du jardin pour y loger un cochon ? Je suis certain de pouvoir le nourrir facilement des déchets de ma nourriture et ce sera intéressant de tuer le cochon à l'approche de chaque hiver et de préparer des conserves pour toute l'année. Vivre en totale autarcie a toujours été mon rêve. Je sais déjà où je vais installer le poulailler. Dans la chambre aux outils, il y aura suffisamment de place, une fois les outils bien rangés. Elles pourront investir les larges étagères déjà placées et seront libres d'aller et venir dans le jardin. Il suffira de protéger les cultures par un grillage approprié. Ce seront les légumes qui seront enfermés.

J'ai l'impression de rejouer la fable de La Fontaine : « Perrette et le pot-au-lait » et ça me procure un plaisir immense. Non, je ne séparerai pas ce petit jardin du reste de la forêt, les poules seront cantonnées, mais en liberté dans une partie du jardin. Ainsi Grand-Père sera heureux que je m'occupe bien des animaux. Ses dernières volontés seront accomplies.

Il y a deux dépendances dans un triste état, mais réparables malgré tout. La première, ancienne grange de belles dimensions, est privée de toit et il faudra faire attention que les murs restent encore solides, car la pluie a dû les infiltrer. La seconde, de dimensions plus modestes, a encore quelques lambeaux de toit et je pense qu'elle sera assez vite réhabilitée. J'y garerai peut-être ma vieille voiture qui commence à craindre la pluie, et dans l'autre, j'y ferai un atelier de bricolage. Ça sera la belle vie. C'est vraiment celle dont je rêve depuis ma plus tendre enfance. Avoir un vaste atelier pour travailler le bois et un coin isolé où je pourrai y installer une vraie forge à l'ancienne, plus une enclume et une bigorne, réparer les outils abîmés, les remettre à neuf, rien ne peut me faire plus grand plaisir.

Faire mes meubles au fur et à mesure de mes nécessités. Quelle satisfaction, lorsque ceux-ci sont réussis ! Et il n'y a aucune raison pour qu'il ne le soient pas,

L'HÉRITAGE

vu tout le bois en stock. D'autant plus que c'est du châtaignier et que je me délecte à l'idée de jouer avec les yeux du bois. Et du bois qui est vieux d'au moins cinquante ans, voire plus, quel plaisir ! J'aime ces vieux bois qui dégagent une odeur très particulière dont je ne me suis jamais lassé.

Je continue à rêver à voix haute. Il n'y a personne pour m'écouter et personne ne me prendra ni pour un cinglé, ni pour un demeuré. Je discute avec mon épouse, même si elle n'est plus sur cette terre, avec mes enfants si éloignés, avec Grand-Père tellement présent dans tous les murs qui ont pris soin de lui durant tant d'années. Je parle au feu qui danse sous mes yeux et qui me répond avec toute sa malice. Je parle à ce grand bol campagnard aux carreaux rouges et blancs et celui-ci me répond, lorsqu'il est plein de café, par de grands cercles concentriques nés de nulle part et de fréquence irrégulière. Ces ronds me fascinent et j'ai l'impression qu'ils m'envoient un message et que je le comprends. Je parle dans le vide, et le vide se fait caisse de résonance, je parle à ma contrebasse ou à la harpe et celles-ci me répondent encore mieux que tous mes autres interlocuteurs.

Je reprends vie dans cette maison que j'aime à croire hantée de tous ceux qui ont compté dans ma vie. Dieu sait qu'il y a eu des âmes qui ont compté ! C'est une maison vivante, pleine d'amour et souvent, je crois entendre rire doucement. Parfois, il me semble entendre chuchoter, mais je sais bien que ce n'est pas possible et je dois arrêter de me faire des films et de prendre des vessies pour des lanternes fussent-elles jolies.

Je me suis réveillé dans ma maison de Paimpont. J'y étais retourné dormir pour continuer à préparer mon déménagement. J'ai une très grande quantité de livres à emballer, bien peu de vaisselle et moins encore de vêtements, sans oublier mes sabots et une bonne paire de chaussures que je ne mets que rarement, mais à laquelle je tiens. Quelques pantalons de velours, deux ou trois, quelques chemises et deux chandails ; encore moins de meubles et trois bibelots. Le transfert vers la nouvelle demeure sera simple et vite fait. Pas besoin de camion loué, ni de déménageur, deux ou trois voyages de ma guimbarde bringuebalante et le tour sera joué. Je laisserai même le reste de bois à brûler pour mon successeur, vu le stock laissé par mon grand-père et la promesse de coupes de ma nouvelle parcelle. Il y aura également quelques fauteuil et la table de jardin qui m'obligeront à faire un autre déplacement. Bof.

Dans l'ensemble, ça se présente plutôt bien et peut-être que ce soir, je dormirai là bas. Sinon, ce sera demain. Pour le moment, il s'agit de mettre les livres dans des cartons pas trop grands pour pouvoir les soulever sans se casser le dos. Mes soixante-treize ans ne résisteraient pas à des poids trop imposants. Et il faut que je me ménage, si je veux continuer à grimper sur les toits et creuser une cave qui sera très vite indispensable si je veux faire du vin. Et c'est mon plus grand rêve. J'en faisais lorsque j'habitais la Touraine et faire du vin en Bretagne comme on le faisait du temps d'Henri IV qui vantait le bon vin breton, ça serait merveilleux. Et puis, être le créateur du Vin de Brocéliande ne me rendrait pas peu fier, c'est plus que certain ! Même si cela reste très confidentiel, et ça le sera, c'est évident.

Je rêve à tout ça, tandis que j'entasse livres après livres et que je place dans la voiture les cartons pleins, sitôt terminés. Tiens ! Le « Grand Livre des Petits Sorciers » ! J'ai gardé les livres d'enfant de mon petit dernier qui est déjà bien grand à présent. Ce sont ses futurs enfants qui en profiteront et qui apprendront ce qu'est une sorcière et le petit peuple. Ils sont encore en bon état, ces livres, et vont bientôt reprendre du service. Oh ! Il ne faut pas non plus que j'oublie sa boîte de Lego, elle doit être encore dans sa chambre, sous son lit peut-être. Il serait trop déçu si je la laissais là, lui qui est encore resté attaché à son enfance,

malgré son passage en faculté ou, plus exactement, en école vétérinaire, désir qu'il a conservé au plus profond de lui-même depuis ses huit ans. Après tout, pourquoi pas un véto lorsqu'on envisage d'avoir une basse-cour? C'est vrai que ça peut être très utile. D'autant plus que j'ai déjà deux chats, un bâtard de siamois et un autre, bâtard de bâtard. Peut-être même y aura-t-il un chien, mais certainement pas un chien de chasse, ni non plus un genre terrier. Ça fait trop de bruit. J'aimerais plutôt un brave chien pataud qui ne ferait pas de mal à une mouche et qui effraierait tout le monde. Un chien qui n'aboie que rarement. Un chien qui serve d'abri aux deux chats et qui ne course pas les poules. Justement, voici le livre préféré de grand-père, son livre sur les chiens. Il faudra que j'y jette un coup d'œil. Allez, encore deux ou trois cartons et la voiture roulera sur les rotules!

Deux kilomètres, ça n'est pas le bout du monde, mais ça me paraît bien long, car je ne peux pas dépasser le dix à l'heure tant le chemin est défoncé et la voiture lourdement chargée. Ce chemin est-il creux parce que beaucoup de personnes y sont passées? Il est vrai qu'il dessert plusieurs lopins de terre de cette forêt. Ça doit être pour cela, n'empêche qu'y rouler est plutôt délicat. Je me demande si ma vieille voiture tiendra longtemps le choc, et je ne m'imagine pas en acheter une autre. Pas les moyens. Voilà la maison, le chemin qui y mène depuis l'entrée de la propriété est en meilleur état, il faudra quand même que je demande au maire de faire un effort. Je ne sais pas s'il acceptera.

Ça me fait tout drôle de tenir un journal au jour le jour. Je ne sais pas ce qu'il m'a pris, car ce n'est pas du tout dans mes habitudes. C'est probablement à cause de cet enregistreur que j'ai acheté en prévision d'une éventuelle conférence. C'est bien possible. Tout à coup, on achète quelque chose sur un coup de tête pas trop réfléchi et on s'en sert pour toute autre chose, sans réfléchir non plus, et on se laisse entraîner dans un système qui n'est pas vraiment notre tasse de thé. Maintenant, je vais continuer. Je verrai bien où ça me mènera. Peut-être pas bien loin, mais sait-on jamais ce qui se passe dans la tête d'un vieux bonhomme?

À présent, il s'agit de vider les cartons et de mettre les livres dans un endroit sec. Je me demande si je ne vais pas les confier à la garde d'Adèle. Elle aura de quoi lire et se cultiver. Cela me paraît être une bonne idée que je mets aussitôt à exécution et tous mes livres se retrouvent rangés sur les rayonnages en moins de deux. Elle va pouvoir lire tout son saoul. Bonne lecture Grand-Mère, je te souhaite bien du plaisir! Ces étagères semblent être faites pour cela. Aucune raison de se priver.

Et je repars à vide pour continuer ce déménagement. Le chemin est beaucoup plus facile dans ce sens-là et la voiture est heureuse de bondir. Je n'ai plus peur

L'HÉRITAGE

de casser le train arrière. J'ai remporté les cartons pour terminer le stockage des livres. Et dans le reste des cartons, je mettrai le peu de vaisselle que je possède, ainsi que la cafetière électrique et les quelques paquets de café. Le café, c'est sacré, c'est institutionnel et c'est la première chose qui doit entrer dans la nouvelle maison. J'ai récupéré les Lego, mon fils sera content et mes futurs petits-enfants plus encore. J'ai hâte d'en avoir beaucoup autour de moi. Et puis, avoir une si grande maison pour moi tout seul, c'est la chose la plus aberrante qui soit. En m'organisant, ils pourront avoir chacun leur chambre, d'autant plus que les combles sont très aménageables. Pour le moment, je rangerai les sommiers et les matelas au grenier. Ainsi, ils n'encombreront pas. Plus tard, je demanderai à mes amis de bien vouloir transporter les rouleaux de tissu et les mettre dans un coin du grenier, ils pourront servir de sofas pour s'asseoir dessus confortablement, une fois disposés autour de la cheminée d'en haut. Elle est très grande et surtout très belle. C'est vraiment une riche idée de l'avoir construite dans ce grenier, et d'avoir déjà bâti trois chiens-assis. Finalement, je serai beaucoup mieux ici que dans mon cube tout confort à Paimpont.

Le second voyage est plus simple et plus rapide. J'ai donc apporté les trois lits qui ont tenu aisément dans la voiture. Il est vrai qu'un Renault Espace en avale pas mal. J'y ai ajouté l'ordinateur et tous ses accessoires, ainsi que la chaîne hi-fi et tous les disques qui, eux, ont occupé un sérieux volume. Je crois bien que je vais transformer le grenier en salle d'audition et peut-être même en salle de travail. Il y a beaucoup de place et j'y serai très à l'aise. Il faudra simplement que je remplace le papier huilé des fenêtres par de véritables vitres, et même des doubles carreaux qui me protégeront du froid. Ce papier doit dater au moins de la construction. J'ai l'impression que la pièce a été intégralement isolée et qu'en outre, ç'a été fort bien fait, car la poutraison, splendide, a été respectée. Je ne dormirai pas ici ce soir, mais demain certainement.

J'ai téléphoné à France Télécom pour qu'ils m'installent le téléphone d'urgence ainsi que l'ADSL. Ils m'ont répondu que ça sera possible sous quinze jours. Je suis béni des dieux. Je dois faire une action de grâce.

Troisième voyage, la table, les quatre pieds en l'air, et la commode, ainsi que quatre chaises. Elles sont belles, ces chaises, un rustique vieux de deux cents ans. Je ne m'en lasse pas. Mes parents non plus ne s'en sont lassés. Hélas, nous en avons pulvérisé deux dans notre enfance. Quant à la commode, elle doit avoir quelques centaines d'années, mais je suis bien incapable de la dater. Qu'importe, elle est plus que belle. Je pose dans un coin mon générateur Honda et le bidon de carburant pour alimenter l'ordinateur. Dans un coin suffisamment éloigné de là où je vais vivre, il est assez silencieux pour que je ne l'entende pas et qu'il ne me

L'HÉRITAGE

gêne en rien. Pour m'éclairer, la demie douzaine de lampes à pétrole suffira. Il me faut les emporter immédiatement. Elles ne me sont d'aucune utilité à Paimpont et la nuit tombe tôt en janvier. C'est vrai qu'il fait très beau et très sec, mais il n'empêche que l'on est à l'heure d'hiver. C'est ma hantise, cette heure d'hiver et je n'ai pas encore compris comment ça crée des économies. Ces lampes à pétrole sont ce qu'il me reste de la trentaine de lampes dont je me servais lorsque j'habitais en Massif Central. C'est un éclairage magique, à la fois tendre et intime et ne laissant rien de caché qui ne soit essentiel. Lorsque je suis arrivé, ils se sont tous bien moqués de moi. À la première panne grave, ils sont venus m'emprunter une lampe ou deux, ce que je leur ai accordé bien volontiers. Par la suite, je leur ai donné ces lampes et voilà ce qu'il en reste. Mais c'est largement suffisant et la maison sera si belle avec cet éclairage d'un autre temps. Ce n'est pas que j'ai la nostalgie du passé, non, j'aime le progrès, mais il faut savoir aussi apprécier les valeurs du passé. Savoir s'arrêter par moment pour déguster les bonnes odeurs d'antan. Il me semble que c'est ainsi que l'on goûte son futur et plus encore son présent. C'est au présent qu'il faut conjuguer le verbe « être heureux ».

Ce n'est pas très facile de charger une commode tout seul et de la placer entre les pieds de la table retournée, mais j'y suis quand même arrivé et j'ai pu remettre les quatre tiroirs que j'ai remplis de toutes sortes de choses. Mais je n'avais pas réfléchi au fait de décharger ces mêmes choses une fois arrivé à la ferme. Ce fut épique! J'ai malgré tout réussi. Malgré tout, je dis bien, car vider les tiroirs des papiers enfournés, ce n'est pas les mettre un par un. J'ai bien cru y perdre la santé. Le déchargement a été terminé lorsqu'il faisait déjà très noir et, après avoir allumé un feu dans l'énorme cheminée de la salle à vivre, je me suis préparé un repas, fin comme à mon habitude, en grillant une brochette de côtes d'agneau agrémentées d'un bocal de bolets.

Je ne sais pas par quelle magie ces conserves sont faites ou si mon grand-père avait un secret pour la conservation des champignons, mais il faut dire qu'au bout de cinquante ans, elles semblent avoir été préparées la veille. Ils sont délicieux et je ne vois pas pourquoi les autres seraient différents. La fin de l'hiver s'augure royale. Il y a une cheminée dans chaque pièce et une montagne de bois bien rangée et, surtout, bien abritée par le restant de toit pas encore effondré. J'en ai au moins pour deux ou trois hivers, même s'ils s'avèrent longs et durs (ce qui serait exceptionnel en Brocéliande, voire impossible), même en allumant toutes les cheminées en même temps.

Je reste un long moment à contempler le feu. C'est magique un feu, on y voit des tas de personnages s'agiter dans les flammes, des elfes, des fées, des chevaux parfois. J'ai même aperçu une fois un éléphant d'Asie, du moins je le crois bien, (et je n'étais pas imbibé!) Ce soir, j'ai cru voir une ronde de korrigans. J'ai passé plus d'une heure avec eux et je leur ai demandé de veiller sur moi et sur la maison. Puis, je suis entré dans le lit clos, mais je n'ai pas fermé sa porte pour pouvoir regarder le feu pendant que je m'endormais.

Soudain, je les vis courir vers un coin sombre de la pièce et j'aperçus un filet de lumière se dessiner durant un instant, comme si une trappe se soulevait et ils disparurent par cette fente. J'avais envie de me lever pour aller voir ce qui s'était passé, mais la chaleur de la couette me retint et je me suis dit qu'il serait bien

temps demain. De toute façon, j'étais certainement victime de mon imagination, vu que le sol était de terre battue, il ne pouvait certainement pas y avoir de trappe. Je restai encore un bon laps de temps à regarder ce coin, ma tête allant du feu au coin et du coin au feu. J'irai m'en assurer. Il sera bien assez tôt pour me confirmer que j'ai tout bonnement rêvé. J'ai certainement rêvé, car j'ai rêvé de korrigans toute la nuit. Ils avaient escaladé mon lit et chuchotaient pour ne pas me réveiller, mais je les entendais malgré tout.

Le matin, j'étais plein du rêve de la nuit et, en avalant mon bol de café fumant, je n'arrivais pas à me débarrasser l'esprit de ce rêve. Une fois ce bol avalé, j'ai repris mon engin plutôt pourri pour aller vider la maison de Paimpont le plus tôt possible. Il ne restait plus que des babioles, mais c'est souvent très long. Plus long que ce que l'on a prévu. Heureusement que j'ai rapporté les cartons utilisés pour les livres et qu'il me reste du plastique à bulles. J'ai emballé mes tableaux, les miens et ceux de mes amis, et je les ai placés avec le plus grand soin, appuyés contre les sièges avant. Les cartons à dessin servant de tampon pour que les tableaux soient stabilisés. Les cartons de petites choses viendront en dernier. De la méthode, bon sang! Et ce sera le dernier voyage.

Bien sûr, je devrai y retourner pour donner un coup de serpillière et rendre les clés à mon propriétaire sans oublier de lui réclamer la restitution de la caution. Et enfin, je serai chez moi. Merci, Grand-Père, merci. Et j'aurai à nouveau un jardin. Je serai un homme heureux, très heureux. C'est bizarre, plus je me rapproche de la maison — je l'appelle déjà « la Vigne » — plus ce rêve de korrigans me remonte à la mémoire. Pourtant, lorsque j'étais à Paimpont, je n'y ai pas pensé une seule minute. Plus j'avance, plus ce rêve me taraude. Lorsque je serai arrivé et que j'aurai débarqué tableaux, dessins et babioles, j'irai voir dans le coin où j'ai cru remarquer une fente de lumière. J'aurai ainsi le cœur net.

Non, je suis rassuré, il n'y a que de la terre battue. Aucun doute là-dessus. Et je ne distingue aucun interstice. Tout d'abord un café, avant toute chose. Un grand bol que je vais avaler, sans sucre, sans édulcorant et sans lait, en savourant le silence et le calme de La Vigne. Une pause. Bien assis au bout de la table, les deux mains se réchauffant sur le bol de café fumant, je regarde le feu que je viens d'allumer et qui prend désormais sa pleine force. J'en sens à présent la douce chaleur se répandre petit à petit dans la pièce. On se sent vraiment bien dans cette maison. On se sent protégé par ces murs de schiste rouge et par la forêt toute entière. C'est un véritable cocon.

J'ai toujours été persuadé que les korrigans, c'est une histoire de forêt. Certains les voient lors de leurs ballades en forêt, d'autres, jamais. Moi, j'en ai saisi sur la pellicule, mais je ne les voyais pas « de visu », ni ne les entendais « de auditu ». Je

L'HÉRITAGE

ne les fixais qu'en photographie. Et ce n'était pas souvent. Mais je n'en ai jamais rêvé. Au grand jamais et je dois bien avouer que ce n'est pas ce qui m'excite le plus. En revanche, il est vrai que j'aimerais bien m'entretenir avec des fées, mais je ne les ai jamais vues. Je me suis laissé dire qu'elles étaient toutes parties en Irlande. Quelle idée, ne sommes-nous pas heureux ici ? N'étaient-elles pas heureuses en Brocéliande ? Peut-être le serions-nous plus encore si les fées étaient encore parmi nous ? Mais sont-elles toutes parties ? N'en reste-t-il pas quelques-unes ailleurs que dans les contes de Charles Perrault ou les frères Grimm ? Il est vrai que l'on sent encore leur présence en Brocéliande à moins que ce ne soit qu'une rémanence ? Mais ce serait dommage. Je veux y croire. J'y crois dur comme fer. J'y crois comme quand j'étais petit. Comme on croit au Père Noël : tellement qu'on le fait exister dès le 21 décembre et au moins jusqu'au 27 décembre, voire au 30. On a toujours peur qu'il ne vienne retirer nos cadeaux si on nie trop tôt son existence. Ça ne coûte rien de prolonger cette croyance de quelques jours. C'est ce que j'appelais la période de grande confiance lorsque j'étais petit.

J'ai rangé soigneusement toutes mes toiles dans la chambre aux tissus, sauf ceux que j'ai eu envie d'accrocher au mur. La maison est devenue une véritable salle d'exposition. J'ai mis le chevalet et ma table à peintures au grenier ; c'est là qu'il y a le plus de hauteur pour déployer sa flèche et pour que j'y puisse installer de grandes toiles. Je n'aime pas peindre de petits tableaux, mais bien au contraire des toiles les plus grandes possibles. Je m'y sens plus à l'aise et j'ai la sensation que mon corps s'agrandit et dépasse ses dimensions intérieures. Dès demain, c'est juré, je me remets à peindre.

Pour le moment il ne s'agit que de mettre en ordre La Vigne. Lorsque l'intérieur sera bien ordonné, il faudra passer à l'extérieur. Et là, il y a tout à faire. Préparer le jardin, retourner la terre, commencer le purin d'orties, commencer pareillement la fosse à compost, etc. Tout est à reprendre à la base.

En moins de deux heures, toutes les choses ont trouvé leur place et je peux me mettre enfin à la cuisine. Le feu braille dans la cheminée. Le feu ronfle agréablement dans la vieille cuisinière à bois. L'eau chante déjà dans la bouilloire et je peux enfin me décrasser de toutes les poussières ramassées de ci de là durant ces rangements. Je peux enfin me laver et me raser. C'est le rituel de chaque matin. C'est une grande détente et je m'étire avec volupté. Il fait si bon dans la maison. Dehors, ce matin, il gèle un peu. Quelques jours de gel et la terre sera idéale pour être retournée et il n'y aura plus qu'à la laisser reposer quelque temps. J'aime la préparation d'un jardin, c'est un moment exceptionnel où l'on peut rêver à tout ce que l'on pourra faire pousser et récolter par la suite. Là, il y aura un pied de rhubarbe, ici je vais mettre un pied de blettes pour lui faire pendant et entre les deux, je vais semer des soucis. J'aime la couleur des soucis et de plus, c'est nécessaire pour faire de l'onguent au calendula.

Il faudra absolument que je me mette en quête d'une aide. Un homme suffisamment fort pour pouvoir retourner la terre avec moi et m'aider à réparer les deux granges. Il fait froid et tout est blanc de givre autour de moi. C'est un paysage magique. Tout resplendit de lumière et scintille dans le soleil matinal. On se croirait dans un conte de fées à la Walt Disney. Hélas, ça ne dure jamais

en Bretagne et demain, il risque de ne plus y avoir de givre du tout. Et peut-être y aura-t-il de la pluie. Le climat est si changeant ici.

Commencer par ôter les mauvaises herbes le long de la maison. Ce n'est pas un mince travail mais c'est indispensable et préalable. Les herbes sont cassantes et acérées et les gants sont plutôt bienvenus. J'ai eu du mal à les retrouver, car j'avais complètement oublié ce que j'en avais fait. En réalité, je m'en étais servi pour caler les tulipes du lustre ancien que ma mère m'avait légué pensant me faire un merveilleux cadeau qui m'embarrassait plus qu'autre chose. Mais je ne voulais pas être un mauvais fils et je le trimballais de maison en maison. Toujours est-il que j'ai retrouvé mes gants de jardin. C'est quand même plus facile pour arracher le chiendent et les orties. Et Dieu sait s'il y en a ! C'est une horreur ! Il n'y aura pas long à faire le purin d'ortie et je pourrai désherber le jardin potager.

Un coup de griffe, et le potager sera prêt à être ensemencé. J'ai appris que la terre ne devait pas être retournée en profondeur et j'ai ipso facto appliqué cette technique et bien m'en a pris, car mon jardin est devenu beaucoup plus productif, plus beau. C'était véritablement un bon conseil que cet homme m'a donné. Il m'en a donné plusieurs autres comme celui de ne pas aligner les plages d'ensemencement géométriquement en bandes parallèles. Surtout pas et, pourquoi non, de me servir du pendule pour déterminer les carrés de plantes.

Le pendule me suit depuis plus de dix ans et me secondera encore tant que j'aurai la force de cultiver un jardin. C'est un instrument indispensable à tout jardinier, professionnel ou amateur digne de ce nom. Surtout amateur, celui qui aime ce qu'il fait et ce qu'il veut récolter dans les meilleures conditions possibles. Et c'est avant tout ce que l'on cherche lorsque l'on fait un jardin potager. Pour ma part, j'en fais un pour vivre mieux. Il arrive un moment où la culture de grande surface vous fait vomir.

La nuit commence à envahir le jardin et le froid à m'envelopper, puisque le soleil m'a abandonné et je rentre pour me préparer un bon vin chaud, voire brûlant, en attendant que je prépare mon repas de ce soir. Et j'active le feu dans la grande cheminée, ainsi que celui de la cuisinière. Je pense que je vais me préparer une tourte aux champignons, et je vais chercher un bocal dans la réserve aux champignons. Pourquoi ne pas en profiter puisque je me suis rendu compte qu'ils étaient encore délicieux ? J'aimerais bien avoir de la visite, mais je sais que ce n'est pas encore le jour. Ça viendra, ça viendra d'ici quelques jours, et ensuite ça ne s'arrêtera pratiquement plus. C'est certain.

Ça s'est toujours passé de la même façon. Quand j'arrive quelque part, vers le troisième ou quatrième jour de mon installation, je vois arriver un vieux copain, auquel je ne m'attendais vraiment pas. Style du gars que je n'ai pas vu depuis dix

ou vingt ans et qui passait là « par hasard », parce qu'il a entendu parler de moi à l'épicerie du village. Du coup, il a cherché à savoir où j'habite et il débarque avec un carton plein de bonnes choses et deux ou trois bouteilles de bon vin comme du Juliéna ou du Vinsobres. Nous passons une soirée exceptionnelle genre soirée d'anciens combattants, moins la vulgarité, mais l'émotion en plus et quelquefois la nostalgie. C'est toujours le même scénario, je m'y fais aisément et ensuite je n'aurai plus qu'à attendre le ou les suivants et, beaucoup plus tard, la suivante, ancienne amie que je n'avais pas vue depuis une trentaine d'année et, le plus souvent, avec laquelle j'avais chanté ou joué de la musique. Alors, peut-être même allait-on recommencer à jouer, à rejouer de vieux airs de notre répertoire ou, en état de grâce, jouer un air nouveau comme pour préparer un nouveau spectacle.

Il n'y a aucune raison pour que ça se passe différemment cette fois-ci. Et je suis persuadé que ce sera tout pareil. Voilà, la pâte est faite, il ne me reste plus qu'à la disposer dans le moule à manquer et à verser les pieds de mouton par-dessus. Bien les étaler. Saler et poivrer copieusement, une pincée de sarriette saupoudrée sur le tout. Une seconde couche de pâte par-dessus, bien raccorder les deux couches ensemble et hop ! Au four. Dans trente-cinq minutes : à table. J'ai dû être maître queue dans une vie antérieure. La cuisine est ma passion.

J'aime ces repas en solitaire où je peux rester à rêvasser longtemps, laissant flâner mon regard au milieu des flammes. Ce soir encore, les korrigans dansent dans le feu. Ce soir encore, des elfes viennent les rejoindre. Ce soir encore cavalent des chevaux qui sautent par dessus les flammèches et se perdent au milieu des étincelles s'envolant dans le boisseau. Je ne me lasse pas de contempler ce spectacle de magie pure.

Ma tourte a refroidi dans mon assiette, tant je suis captivé par ce qui se passe dans la cheminée. Je suis le spectateur privilégié d'une comédie tout feu tout flamme, si j'ose m'exprimer ainsi. Je ne sais pas si je suis resté deux, trois ou quatre heures assis à ma table. Lorsque je me lève, ayant malgré tout terminé mon repas, froid évidemment, je sens que je suis épuisé et je n'aspire qu'à une seule chose : me coucher le plus vite possible et dormir d'une seule traite jusqu'au lendemain matin. Je ne peux pourtant m'empêcher de laisser ouverte la porte du lit clos et de continuer à assouvir ma fascination pour ce spectacle flamboyant. La ronde infernale continue encore une bonne heure, puis se déploie en une farandole qui s'enfuit comme la veille vers le coin obscur de la salle. Comme la veille, une fente lumineuse se dessine lentement et s'agrandit, tandis que les danseurs s'évanouissent dans ce rai incandescent, puis diminue tout aussi lentement pour disparaître enfin.

L'HÉRITAGE

Le lendemain, j'examine plus attentivement (si c'est possible) la terre battue de cet angle. Mais il n'y a absolument rien. Aucune trace de quoi que ce soit. Même pas une simple trace de pas. J'ai beau scruter cet endroit, je ne vois aucun indice corroborant, concrétisant, donnant force et matière au rêve que j'ai fait cette nuit. J'avoue humblement que je suis un peu déçu, voire complètement dépité. J'aurais tant aimé un peu de fantaisie et de mystère dans cette grande maison un tantinet tristounette. Mais hélas, rien. Rien que de la poussière de terre et pas autre chose. Tant pis, je continuerai à vivre ainsi, seul avec mes bougies et mes lampes à pétrole, le feu dans la cheminée et le ronronnement de mon chat. Seul avec mes fantasmes et mes rêves invraisemblables d'enfant prépubère jouant à se faire peur avec des irréalités cauchemardesques juste avant de s'endormir. C'est fou de refaire toujours le même schéma. De ne pas pouvoir quitter ce petit sentier de notre enfance.

Il est temps que je me mette à l'ouvrage. Une bonne partie de la façade est déjà dégagée et j'ai l'impression que des jeunes pousses de roses trémières pointent le bout de leur museau au ras du sol. Rien ne peut me faire plus plaisir. Je les imagine sortant d'un parterre de capucines, du bleu pâle au noir sur un champ de feu et de rouille éclatant de lumière. Il me semble déjà les voir sur le devant de cette jolie façade aux fenêtres ouvragées où les croisées sont sculptées de petits personnages grimaçants dans lesquels je crois reconnaître les korrigans, les compagnons de mes soirées. J'avoue que je ne les avais pas remarqués, ni hier ni avant-hier, mais je pense que le déménagement et l'emménagement pouvaient me donner une excuse valable, d'autant plus que ces figurines sont minuscules. Toujours est-il que ces petits personnages sauront jouer parmi les roses trémières avec grâce et élégance. Je suis de plus en plus emballé par cette maison à la fois toute simple et si pleine de surprises et de raffinements.

Plus les plates bandes sont dégagées et plus je m'aperçois de l'élégance et du bon goût de celles-ci. J'ai fait apparaître des massifs de corbeille d'argent et de nigelles, cette fleur que je considère comme le summum de légèreté. Cet après-midi je m'attaquerai au mur de pignon qui est envahi par un lierre dont les troncs sont de la taille de mon bras et je m'attends au pire en-dessous. J'espère malgré tout qu'il n'y aura pas trop de dégâts causés au jointoiment. Nous verrons bien.

Il ne fait pas trop froid aujourd'hui et la terre est plus meuble qu'hier. Une bruine ténue tombe hypocritement et commence à me tremper les os. Je suis transi malgré la remontée du thermomètre et je rentre me sécher au coin du feu où je vais cuire du boudin pour le repas de midi. Je l'accompagnerai d'une purée faite pour aujourd'hui avec des paillettes. Je n'ai pas trop de temps à passer pour faire une vraie purée comme je la fais d'habitude. Il fait savoir s'adapter à son époque lorsque c'est nécessaire.

Je suis encore allé voir dans le coin, mais je n'ai trouvé aucun débit de trace d'une quelconque fente. Je suis ainsi convaincu que j'ai tout bonnement rêvé et qu'il n'y a rien de mystérieux ou de magique dans cette demeure. C'est fou ce

que cette histoire m'aura turlupiné et accaparé l'esprit pendant ces deux jours! C'est une véritable obsession. Ça m'a empêché de penser à quoi que ce soit d'autre et ce, quelle que soit son importance. Maintenant je suis plus serein et cesse de rêver au petit peuple des contes de fée. Il faut être sérieux, que diable, et ne pas prendre ses désirs pour des réalités. Il faut se rendre à l'évidence, les contes de fée c'est pour les petits enfants (parfois pour de grands enfants un peu attardés). Bien sûr, c'est un peu décevant mais qu'y peut-on?

Après mon boudin purée, je croque une pomme et je sors arracher le lierre du mur de pignon. Je suis obligé de couper la base des troncs avec la scie circulaire avant que d'arracher la plante qui mérite bien son symbolisme: «Je meurs ou je m'attache». Quelle vivacité! Je l'attaque de temps à autre carrément à la hache et quelle n'est pas ma surprise, lorsque j'arrive tout en haut du pignon, alors que le jour s'enfuit déjà et que le crépuscule me trouve perché sur une échelle. Le pignon est sculpté d'un dragon, ailes et queue déployées, occupant plus d'un mètre carré. C'est une bête splendide, exécutée avec brio. Elle semble vivante. Les yeux sont ornés de deux billes d'agate dorée du plus bel effet et les griffes sont faites dans une pierre noire qui semble être de l'obsidienne. C'est de toute beauté et je veillerai à ce que le lierre ne l'envahisse aucunement.

Ce dragon m'intrigue. Cette maison était-elle une demeure alchimique? Je crois pouvoir dire: en aucune façon. À moins que je n'ai pas encore tout vu. Mais je me demande où l'alchimiste aurait fait sa thirta? Je ne vois nulle part des traces d'une telle activité. Mais alors, si ce n'est pas alchimique, pourquoi y a-t-il ce dragon? Serait-il rouge? Serait-il vert? Aucune idée ni aucune piste d'interprétation. Franchement, je reste perplexe. Il faut absolument que j'en découvre la raison. Je mettrai le temps, mais je le saurai. Et ce jeu de pierres colorées, or et noir? Je suis bien incapable de leur donner une interprétation alchimique, voire uniquement symbolique. Et je n'ai jamais vu un dragon de face avec ses ailes déployées ainsi sur aucune église ni demeure de Bretagne. Non! Il fait certainement référence à autre chose. Mais quoi? Mystère.

Je continue le décapage avec une brosse à ongles et je suis émerveillé par le travail minutieux du sculpteur. Quand je pense que ça a été exécuté il y a environ mille ans. C'est stupéfiant!

Le mur n'a pas trop souffert et un rejointoiement léger au mortier de chaux sera suffisant. Ça fera un mur tout neuf et il faudra repatiner les joints pour que la maison soit harmonieuse. Je suis allé examiner l'autre pignon, mais il n'y a jamais eu de lierre et il n'y a aucun dragon, ce qui prouve qu'il n'est pas question d'alchimie. Le dragon vert n'est pas en lutte avec un dragon rouge. D'ailleurs,

nous aurions déjà rencontré des lions ainsi que le Maître et son Compagnon. Donc, aucun doute là-dessus.

Il est temps de rentrer, la nuit est tombée et je sens le froid s'immiscer insidieusement en moi. Je n'ai aucune envie d'attraper la crève ! Il est hors de question que je sois malade, alors qu'il y a tant à faire dans cette maison et dans le jardin. J'aime me retrouver au sein de cette maison, me réchauffant, debout devant la cheminée. Le bouillon de poule cuit au bout d'une crémaillère embaume lorsque j'ouvre le couvercle du pot-au-feu. Je viens de rajouter navets et carottes au chou et au poireaux qui cuisent déjà. Je salive rien qu'à l'idée de déguster ce plat tout à l'heure. J'avoue que j'aimerais le partager avec un ami plutôt que de le déguster tout seul en face de mes chats.

Je repense à ce dragon découvert sur le mur de pignon. Il me fascine et m'interpelle. Ce n'est peut-être pas « La Vigne » le nom que je dois donner à cette maison, mais « Dragon » ou peut-être « Draco ». Pourquoi pas ? Il faut que j'y réfléchisse sérieusement. Dans tous les cas de figure, il faudra qu'il y ait le mot « dragon » dans son nom. J'en suis convaincu. Pourquoi ne l'appellerions-nous pas « La Vigne du Dragon » ? Ça marierait les deux idées maîtresses de cette maison. Va pour ce nom. J'en avertirai le facteur et la poste pour que mon courrier arrive jusqu'à moi.

Je replace trois grosses et lourdes bûches dans l'âtre, afin que le feu continue de chauffer la salle à vivre tard dans la nuit et je vais me coucher, satisfait de ma journée qui fut bien remplie. Je suis tellement fatigué que je m'endors comme une masse, sans rêver. Je me réveille au plein cœur de la nuit, car j'entends un très léger bruit, une sorte de chuchotement. La porte de mon lit clos étant fermée, je regarde par la fente laissée entre cette porte et le corps du lit. Il y a un intervalle d'un centimètre environ. C'est largement suffisant pour voir un rai de lumière horizontal dans le coin de la pièce, là où je l'avais remarquée les deux jours précédents. Cette nuit, le rai de lumière est beaucoup plus important et aujourd'hui, j'entends nettement des chuchotements.

J'enfile une robe de chambre et, le plus discrètement possible, je sors du lit pour voir ce phénomène de plus près. Je n'avais donc pas la berlue. Chaque soir une trappe s'ouvrait pour laisser passer mes korrigans. Mais alors, ils existent bel et bien ! Je ne me suis pas trompé. Ce ne sont pas des contes uniquement pour les enfants. Ou bien, je suis un enfant. Cette idée me ravit. Sans faire de bruit je me penche pour bien voir la fente, et j'aperçois un trou très profond, éblouissant et des dizaines de petits êtres montant et descendant un escalier en colimaçon qui me semble sans fin. Ils sont chargés de lourds paquets enveloppés d'une toile de jute cousue à gros points. Je me demande bien ce qu'ils en font. Ils ont l'air

tellement affairés. Ils me font penser aux coolies de Saïgon avec leurs paquets énormes, de plusieurs fois leur taille et seulement retenus par un ruban de toile passé autour du front.

Je m'éclipse au bout d'un moment, car je ne me sens pas du tout prêt à entrer en contact avec eux. Ils sont tellement minuscules. Minuscules et pourtant, ils m'intimident énormément. Est-ce parce qu'ils sont extraordinairement lumineux? Je ne sais pas... Je ne le crois pas. Je pense qu'il faut tout simplement que j'assimile l'information. Que je prenne le temps de digérer. Que je laisse passer au moins le reste de la nuit. Ensuite, on verra bien ce qu'il y a lieu de faire.

Je regagne mon lit clos plein d'images de petits hommes dans la tête et cette fois-ci, je tire la porte coulissante sculptée. Je me rendors alors jusqu'au matin, ressasant malgré tout cette vision du début de la nuit qui me laissait un arrière goût de réalité. Je ne suis pas contre l'idée de partager ma maison avec ces petits êtres, imaginés ou non. J'en ai plein la tête et je plonge dans un rêve plutôt délirant où je joue jusqu'à mon réveil à être aussi petit qu'eux et tout aussi espiègle. C'est un véritable bain de bonheur dans lequel je me roule comme un jeune chien dans l'herbe printanière. Puis, je sors lentement de ce rêve. Tout heureux d'avoir vécu cette nuit, mais persuadé que ce n'était qu'un rêve.

Je rêve qu'en ouvrant la porte de la salle de bains, je me retrouve tout de suite dans une forêt profonde qui ne ressemble en rien à la forêt de Brocéliande, mais plutôt à la forêt d'Amazonie. Je marche un long moment et, alors qu'une pluie diluvienne s'abat et m'oblige à m'abriter, je me retrouve dans la cuisine de mon ancienne maison. Ce que cela signifie — car les rêves signifient toujours quelque chose —, je n'en sait rien et lorsque je me réveille, le rêve s'estompe en partie et j'ai bien d'autres chose à faire que d'explorer mon inconscient. Le lendemain est bien un autre jour.

UN PETIT DÉJEUNER

Ce matin, c'est par une bonne odeur de café frais et chaud et une non moins bonne odeur de pain grillé que je suis réveillé. Quelle n'est pas ma surprise de voir la table joliment dressée et un bouquet de fleurs au beau milieu ! Un grand bol de café bien noir, comme je l'aime et deux tranches de pain frais, grillées à point et beurrées parfaitement. Il ne me reste plus qu'à m'asseoir et savourer l'instant de la journée que je préfère. En me posant la question de l'origine des fleurs. Certainement pas du jardin, il n'y a encore aucune fleur ni bourgeon. Certainement pas plus de la fleuriste de Plélan le Grand ; elle n'a pas encore ouvert son magasin. Je m'interroge également pour savoir qui m'a préparé mon petit déjeuner. Il n'y a personne et je pense tout simplement à une amie de Néant sur Yvel qui a voulu me faire une surprise. Il faudra que j'aille la remercier, vu que je n'ai pas encore le téléphone pour l'appeler. Je reste quelques minutes à paresser, puis je vais dehors pour continuer à m'occuper des abords de la maison.

Tiens ! Je croyais avoir laissé tout en plan hier au soir et je me proposais de ratisser les allées aujourd'hui. J'étais vraiment fatigué en fin de journée pour ne pas me souvenir d'avoir fait cela ! Bien, je n'ai plus qu'à m'occuper des deux dépendances. Là bas, il y a du travail en quantité. Tout d'abord, je pense que je devrais tendre une bâche sur toute la toiture mais, tout seul, ça sera un véritable exploit. Je sais déjà comment je vais m'y prendre : au moyen de l'échelle, je vais aller clouer la bâche sur le côté du pignon est, puis je déploierai la bâche sur les ardoises jusqu'au pignon ouest, et je la clouerai à nouveau. Ça ne sera pas facile, mais c'est jouable.

Je suis obligé d'appuyer plusieurs fois l'échelle contre le mur du sud pour dérouler la bâche. Il se passe quelque chose de bizarre, par moments, elle résiste et soudain, brutalement, elle reprend le déroulement. Ça m'a fait ça une demi douzaine de fois, mais je suis malgré tout arrivé au bout sans faire tomber d'autres ardoises. Je l'ai clouée au pignon ouest. J'ai passé six heures sur mon échelle et je suis totalement lessivé. Je rentre à la maison pour préparer mon déjeuner. Je vais faire un déjeuner rapide, du moins à préparer. Pour manger, il faut toujours prendre tout le temps nécessaire. Un repas, c'est sacré.

L'HÉRITAGE

Calmement, je prépare une andouillette au riesling accompagnée de rates en robe des champs. Ce sont mes pommes de terre préférées, que je cuis toujours à la vapeur pour garder toutes leurs qualités, arôme, vitamines et fermeté.

Sortir l'andouillette du réfrigérateur, la laisser prendre la température de la pièce, pendant ce temps, cuire les rates à la vapeur sur le feu de la cheminée, ouvrir une bouteille de riesling, (c'est le meilleur moment!), s'en servir un petit verre comme apéritif, prendre une petite cocotte en fonte pour faire dorer l'andouillette dans une fondue d'oignons et la badigeonner de moutarde et de thym. La mouiller de riesling. J'attends une dizaine de minutes et... à table. Il est déjà tard et je ne pourrai pas travailler beaucoup cet après-midi. J'irai juste jeter des pierres encordées sur la bâche pour qu'elle ne s'envole pas en cas de vent.

Voilà encore une journée bien remplie et lorsqu'arrive le repas du soir, je m'endors littéralement devant mon bol de soupe au potiron et aux lardons. Il ne faut pas me prier pour me mettre au lit et pas non plus me bercer pour que je m'endorme et que je dorme jusqu'au matin, réveillé comme la veille par une bonne odeur de mon arabica préféré et par la suave odeur du pain bien grillé sur la braise. Je suis à présent certain d'avoir rêvé la nuit précédente, car cette nuit-là rien ne s'est passé. Ma copine de Néant sur Yvel aura encore sévi et éclipsée avant mon réveil! Et je n'ai toujours pas de téléphone pour la remercier. Soudain, il me vient à l'idée d'employer mon téléphone mobile. Il est vrai que, ne l'utilisant qu'en cas d'urgence, je n'y pense jamais et je le laisse au fond de ma poche où je l'oublie. Cette fois, je le prends et je trouve son nom et ses coordonnées dans la mémoire SIM.

— Isabelle?

— Oui, Romain.

— Comment sais-tu que c'est moi?

— J'ai reconnu ta voix, je deviens fortiche!

— Merci pour le petit déjeuner.

— Le petit déjeuner? Quel petit déjeuner?

— Celui que tu m'as préparé ce matin et hier matin

— Je ne t'ai rien préparé du tout.

— Ne te moques pas de moi, il n'y a que toi qui connais mes goûts en matière de café et de pain grillé.

— Je te jure Romain, je ne t'ai rien préparé du tout. Je ne sais même pas où tu habites depuis que tu as déménagé.

— Qui est-ce alors? Désolé de t'avoir dérangée. Je ne vois pas qui ça peut-être. Bon, qu'importe. Il te faut connaître mon adresse; tu vois où est le carrefour de Trompe-Souris?

L'HÉRITAGE

— Oui, jusque là, ça va.

— À ce carrefour, tu vas tout droit en prenant plein est et tu tombes sur ma maison, il t'est impossible de te tromper. Viens quand tu veux. Il y aura toujours un café chaud et du pain-beurre.

— Alors je viens dès ce matin, je suis libre comme l'air, mes enfants ne sont pas là du week-end et mon mari est sur un chantier et, de plus, je n'ai pas encore pris mon petit-déjeuner.

— Je t'attends.

— J'arrive.

Moins d'une heure après notre conversation téléphonique, mon amie Isabelle est à la maison, alors que je suis en train de balayer la pièce principale qui est la seule où je vis actuellement. Je lui sers un café et lui propose une tartine de beurre qu'elle refuse « pour ne pas grossir », (elle est maigre comme un clou!). Elle regarde partout, les yeux écarquillés d'étonnement et d'émerveillement. Puis, lorsqu'elle a fait le tour, elle vient tendre voluptueusement ses doigts au feu pour les réchauffer, elle qui a toujours les doigts gelés même au mois d'août.

Je lui raconte mes rêves des nuits précédentes au risque de paraître ridicule à ses yeux. Elle m'écoute, semblant captivée.

— Et si c'était réel ?

— Non, impossible, il n'y a aucune trace.

— C'est facile de les effacer.

— Tu crois ?

— Bien sûr, il suffit d'un seul qui balaye rapidement et passe par une autre entrée, Une petite fente par exemple

— Y crois-tu, à ce petit peuple ?

— Bien sûr ! C'est une réalité. Si ça n'existait pas, crois-tu que l'on en parlerait autant ?

— Tu as peut-être raison.

— Aide-moi, nous allons chercher et trouver. J'ai cru sentir du creux tout à l'heure, ça résonné sous mon talon.

C'est vrai que moi je suis toujours pieds nus, et j'enfile soit des bottes soit mes sabots de bois lorsque je vais dehors.

— Là, entends-tu ? Ça sonne creux. Tu n'as pas rêvé.

— Effectivement.

— Donne-moi un balai, s'il te plaît.

— Voici.

En passant le balai sur la terre battue, Isabelle découvre une légère trace dessinant un carré parfait et, en cherchant au milieu de ce carré, découvre un anneau

de fer forgé à l'aide duquel elle tire une plaque de bois qui ouvre sur un escalier en colimaçon. C'est un escalier comme on en voyait à la foire de Paris, il y a une cinquantaine d'années, pour conserver du vin lorsqu'on n'a pas de cave. On le vissait dans le sol et les bouteilles étaient placées sous les marches. C'était très efficace, car ça s'appuyait sur le phénomène des ondes de formes. J'ignore si on continue à en fabriquer, mais je n'en entends plus parler. Il y a encore énormément de bouteilles sous les marches de celui-là. Moulin à Vent, Saint-Amour, Juliéas, Gevray-Chambertain, Château Cheval Blanc (un excellent Saint-Émilion biologique d'il y a bien longtemps) et quelques autres tels des Sancerre et des Touraine. Mais point de Petit Peuple. Isabelle est désappointée, fort déçue, mais comme elle a toujours réponse à tout, elle m'explique qu'ils se cachent, car ils ne la connaissent pas. Quant à moi, l'incrédule perpétuel, je pense qu'il n'y a personne et que c'est bien normal. En revanche, je suis très content d'avoir découvert la cave et celle-ci me sera bien utile plus tard.

Nous refermons ce trou consciencieusement et je profite de sa présence pour lui faire visiter toute cette merveilleuse demeure. Elle est époustoufflée et tombe en extase devant deux rouleaux de tissu que je lui offre bien volontiers et que nous transportons immédiatement dans son véhicule. Nous ne sommes pas trop de deux pour effectuer ce transfert. Elle est étonnée par la collection de champignons dont plusieurs qu'elle ignorait jusqu'à ce jour. Là aussi, je lui offre quelques pots dont ils pourront se régaler en famille.

Après la visite du rez-de-chaussée, nous montons admirer les combles qui l'emballent littéralement. Il est vrai qu'on imagine tout de suite ce qu'on peut tirer de cet endroit superbe. Les poutres de châtaigner l'émerveillent, ainsi que le plancher du même bois.

— Une fois ciré, ce plancher sera du plus bel effet.

— Oui, tu viendras m'aider à le cirer ?

— Bien sûr, si tu m'y invites.

— Je peux, d'ores et déjà, te le promettre.

— Formidable ! Bon, il faut que je rentre à présent. Je file. Dès que tu as besoin d'un coup de main, tu m'appelles.

— Pour le moment, j'ai surtout besoin de ton mari. J'ai du travail pour lui et son coéquipier. Tu le lui dis ?

— Bien entendu. Je m'en vais.

— Kenavo.

Isabelle s'en va, le hayon grand ouvert pour laisser dépasser les deux rouleaux de tissu. Ils sont tellement lourds que la voiture traîne son arrière-train sur le chemin et elle doit rouler encore plus doucement que moi lorsque j'ai transporté

L'HÉRITAGE

les bouquins. Je la regarde longuement s'éloigner, inquiet pour sa voiture. Elle a moins d'un kilomètre à rouler sur ce chemin défoncé, je pense que ça ira. Je rentre dans ma maison, et je ferme soigneusement, car le soir fraîchit. Isa avait raison ! Sur la table, assis sur un livre, un couple tout minuscule, souriant de toutes leurs soixante-quatre dents au total, m'attend, cela ne fait aucun doute.

— Bonsoir Maître. Bienvenue chez vous.

— Bonsoir à vous. Je ne suis pas votre Maître.

— Oh, si, vous êtes immense et vous ne nous troublez pas. Nous dirions même que vous nous respectez ; nous sommes si petits.

— Ça oui, et je ne vois pas pourquoi je ne vous respecterais pas. Je suis chez vous et non vous chez moi. J'espère que nous resterons toujours en bons termes.

— Le contraire nous semble impossible.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas montrés tout à l'heure ?

— Est-ce votre femme ?

— Que non ! Tout simplement une amie.

— C'est parfait.

— Elle est mariée et a trois enfants.

— Oh ! trois ? Nous, nous n'en avons qu'un seul par couple et nous ne pouvons en avoir plus. Vous avez bien de la chance.

— Ah ! Et si je ne suis pas indiscret, quel âge avez-vous ?

— J'ai six cents ans, et ma compagne est toute jeune, elle en a seulement cinq cents. Et vous ?

— Bientôt soixante et treize.

— Alors nous aurons largement le temps de nous connaître.

— Pas tant que cela, je suis déjà au crépuscule de la vie.

— Non ? Vous vivez combien de temps en moyenne ?

— Quatre-vingt-trois ans et nos femmes quatre-vingt-sept ou neuf, je crois. Mais il y en a de plus en plus qui dépassent le nombre cent.

— Alors j'espère que vous le dépasserez.

Je n'avais pas encore entendu la jolie voix de sa compagne. Elle est ravissante. Non pas d'aspect physique, les korrigans portent tous des visages ingrats. Mais la voix rattrape tout cela. C'est un cristal et c'est chaleureux.

— Dites-moi, pourquoi vous êtes-vous montrés aujourd'hui ?

— Nous en avons envie. Vous nous êtes très sympathique.

— Vous aussi.

— Merci.

— Mais... Habitez-vous dans ce trou ?

— Oh non !

— Ah bon, ça me rassure.

— Nous habitons beaucoup plus loin. Dans une ancienne mine de fer, à plus de cinq cents mètres de profondeur.

— Oh ! Mais... Et pour la lumière ?

— Nous avons des centaines de torches. Elles nous éclairent, nous chauffent et sèchent nos logis. C'est parfait ainsi. Nous ne voulons pas plus.

— Que vous êtes sages ! Et nous qui voulons toujours plus !

— Vous n'y êtes pas obligés.

— C'est vrai. Vous avez bien raison...

Nous avons ainsi parlé durant deux bonnes heures et sommes allés nous coucher chacun dans nos lits respectifs, en se disant « à demain » et les têtes pleines de l'autre. J'ai peu dormi, tant je pensais au petit peuple. Ressassant les dizaines de questions qui me venaient et que je devrai poser demain matin seulement au petit déjeuner. Quelle aventure ! Est-ce que grand-père était au courant ? Il n'a parlé que d'animaux dont il faut prendre soin, et comme animaux, il n'y a que des araignées. Et encore ! Étonnamment bien peu.

Je me suis réveillé vers trois heures, cette nuit, et j'ai vu la trappe entrebâillée. J'ai longtemps résisté au désir d'aller voir mes nouveaux amis, mais je me suis obligé à rester au lit et à attendre le matin qu'ils viennent me voir s'ils en avaient envie. Je ne veux en aucun cas leur forcer la main. C'est moi qui vis chez eux plutôt que l'inverse et je me dois de rester le locataire le plus discret possible. Une fois que ce fut clair dans mon esprit, je me suis rendormi, le cœur léger et la conscience apaisée. Le matin, le café, les deux tranches de pain grillé et le feu dans la cheminée m'accueillent comme la veille et comme l'avant-veille. J'ai l'impression d'être à l'hôtel, et j'ai un peu honte de me faire servir ainsi. Il faudra que je leur en parle. Je suis persuadé qu'il y a un terrain de compréhension à explorer. Je suis chez eux au titre de l'ancienneté, ils sont chez moi au titre de la légalité. Il me semble que c'est un concept facile à comprendre et à respecter dans l'intérêt des deux partis.

C'est exactement comme hier et avant-hier, à l'exception d'une seule chose : mes deux interlocuteurs sont assis en face de moi, sur la boîte à sucre (dont je ne me sers jamais, soit dit en passant).

— Bonjour, avez-vous bien dormi ?

— Si on exclut une période vers les trois heures cette nuit, je peux dire oui. Et vous ?

— Vous auriez du venir nous voir.

— Je ne voulais pas vous importuner.

L'HÉRITAGE

— C'est tout à votre honneur.

— Dites-moi, une question me turlupine et m'a empêché de m'endormir.

— Ah, laquelle ?

— Avez-vous connu mon grand-père ?

— Le vieux monsieur qui vivait ici il y a un demi siècle ?

— Exactement.

— Nous ne le fréquentions pas.

— Ah non ? Peut-on savoir pourquoi ?

— Il n'était pas vraiment cordial.

— Ah bon. J'aurais cru le contraire.

— Il nous semble qu'il était terriblement timide, alors il n'était pas très liant.

— Oui, je comprends. Mais ce que j'ai du mal à comprendre, c'est que vous m'ayez accepté immédiatement. Ça me trouble vraiment beaucoup.

— Vous nous avez respectés tout de suite, et c'est une valeur qui compte pour nous. Notre Cakou nous a donné l'autorisation de vous parler.

— Cakou ? C'est drôle, vous employez une expression typiquement gitane.

— Je crois bien que c'est tout le contraire. Ce sont eux qui ont piqué notre expression. À moins que ce vocable ne vienne de notre tronc commun.

— Oui, si vous le dites c'est bien possible.

— C'est un mot qui vient du grec, c'est-à-dire de notre langage ordinaire, il est probable que nous l'ayons en commun avec eux.

— Comment ? Vous vous exprimez en grec ?

— Oui, peu d'entre nous parlent votre langue, nous sommes une exception, c'est pour cela que nous vous avons contacté.

— Alors vous seuls ou presque parlez le français ? Parlez-vous d'autres langues ?

— Certains d'entre nous parlent l'irlandais ancien, d'autres le gallois, nombreux sont ceux qui parlent le breton, car il y a cent ans, presque personne ne parlait le français dans le pays. Il faut bien que nous suivions les coutumes d'en haut. Mais entre nous nous parlons le grec.

— Je suis désolé, mes études de grec sont à présent trop loin, et si je l'ai appris, je n'ai jamais appris à le parler.

— Qu'importe, nous nous comprenons et c'est l'essentiel.

— Nous parlions de mon grand-père, pouvez-vous m'en dire plus ?

— Très franchement nous avons plutôt tendance à l'éviter. C'était un monsieur casanier et sans beaucoup d'entregent. Il nous semble qu'il faisait beaucoup de trafic, pas toujours très légal, mais qui sommes-nous pour le juger ? Par exem-

ple, il achetait des lots de toute sorte qu'il revendait par la suite au mieux de ses intérêts, ce en quoi il avait raison.

— Ce qui explique ces rouleaux de tissu et cette quantité énorme de champignons.

— Pour les tissus, c'est exact, quant aux champignons, et pour les confitures, c'est à nous que vous les devez.

— Oh ! Je ne le savais pas et j'ai déjà pioché dans votre stock.

— Ne vous inquiétez pas, c'est prévu. Il y en a suffisamment pour vous et nous. Faire des conserves est notre passion. Nous en faisons autant chaque année à l'automne. Alors, servez-vous.

— Merci, il est vrai qu'ils sont délicieux.

— Nous sommes, chaque année, navrés de voir tous ces fruits tombés. Comme votre grand-père possédait une énorme quantité de pots en verre inutilisés, nous avons décidé de les employer, et nous avons cueilli les champignons et les baies rouges et ramassé pommes et poires au fur et à mesure où elles tombaient.

— C'est une riche idée.

— Nous avons une façon très spéciale de les conserver. C'est un peu un secret millénaire que nous nous transmettons de générations en générations.

— Je m'en suis rendu compte. Je ne vous demande pas de connaître ces secrets. Je vous suis reconnaissant de m'en faire profiter.

— En échange, nous vous demanderons simplement de nettoyer parfaitement les pots, mais c'est une recommandation assez superflue, car vous le faites systématiquement.

— En effet, je m'y applique.

— C'est une opération que nous avons beaucoup de difficultés à accomplir et chaque année nous en cassons facilement une dizaine. Si nous continuons, il n'y en aura bientôt plus.

— J'ai compris. C'est une mission de salut public que vous me confiez ici. Je m'y appliquerai, faites-moi confiance.

— Mais... Nous vous donnons toute notre confiance, soyez-en certain. Nous aimons trop les confitures.

— Et les champignons

— Et les champignons. J'aimerais connaître vos coins.

— Rien de plus simple, nous vous y emmènerons. Nous ne serons jamais trop pour faire cette récolte.

JOYEUX ANNIVERSAIRE

Les mois passent, les nuages alternent avec le soleil et déjà sortent les crocus et la linaigrette. Les petits hommes m'ont beaucoup aidé dans le jardin, semant les graines de courge et de potiron avec soin en les espaçant de cinq de leurs pas, très régulièrement. En créant des rigoles peu profondes mais très efficaces pour drainer et irriguer tout le terrain. Lorsque tout sera en fleurs et en légumes ce sera splendide et la récolte sera vraiment fructueuse. Ils sont une bonne vingtaine à s'occuper du jardin et on sent leur présence bien active. Dès que le facteur arrive, je ne sais qui leur donne le signal, mais ils disparaissent comme par enchantement sans plus laisser de trace que s'ils n'existaient pas. Ils ne peuvent pas encore se cacher sous les choux ni sous la rhubarbe, mais ils disparaissent en un clin d'œil avant même que l'intrus n'apparaisse au bout du chemin. Je suis toujours stupéfait de leur promptitude à se rendre invisibles du reste des humains. De même lorsque je reçois une visite, ce qui est plutôt rare. Ils sont là et soudain ils ne sont plus là.

Ce matin, nous ne nous préoccupons que des graines que nous mettons soit en ligne, soit en paquets et je suis émerveillé de ce que de très petits êtres peuvent être efficaces et professionnels. Quel malheur qu'ils aient été contraints de se cacher des humains il y a quelques siècles et que leurs craintes, justifiées ô combien, les contraignent encore à se protéger de nous ! Il y aurait tellement de bénéfices pour nos deux communautés à œuvrer ensemble au grand jour. Ce sont des êtres adroits, habiles en tout, opiniâtres et courageux. Nous en avons des preuves tous les jours. C'est curieux, je ne pense plus « je », je pense « nous » de plus en plus. Et je prends de plus en plus de plaisir à voir leurs grandes oreilles pointues et horizontales si mobiles et si drôles autour de moi.

Le repas de midi s'est passé dans la solitude d'un repas de célibataire. J'ai écouté les infos à la radio. Je n'aime pas l'aliénation que procure la télévision et je ne l'ai pas d'ailleurs. Quelques DVD que je regarde bien rarement et ma radio me suffisent. J'ai mangé une caille qui s'était laissée prendre stupidement dans un filet que nous avions étendu sur des semis que nous avions mis à fleur de terre. Oh la gourmande, elle aura été bien punie de son péché mignon de gourmandise

et moi j'aurais été bien récompensé de notre prudence. J'ai voulu partager avec mes amis, mais ils ont décliné l'invitation prétextant avoir beaucoup trop de travail, et urgent. Je n'ai pu insister trop longtemps et ils sont redescendus en vitesse dans leur grotte. Maintenant la trappe reste ouverte dans la journée et je réfléchis à réaliser une rambarde assez jolie, ne serait-ce que pour mes petits-enfants.

Une portion généreuse d'épinards en branche et deux œufs pochés les accompagnant, un bout de fromage — une tomme de chèvre — et le repas est terminé. J'attends que passe le café et je m'assois près de l'âtre rougeoyant pour savourer ce rare instant. Rare, non point parce qu'il ne revient pas souvent, mais parce qu'il est toujours d'une qualité extraordinaire. Les deux «petits jeunes» sont venus me rejoindre près du feu pour y attendre les autres avant de retourner au jardin qui commence vraiment à prendre forme. Nous repartons tous nous remettre au travail. Ils ont semé une grande quantité de capucines, car ils adorent s'abriter sous ces jolies feuilles rondes. Pour le moment, la culture des parapluies est encore à l'étage moins deux, mais bientôt elle sera en positif et au mois de juin les parapluies pourront être appelés ombrelles ou parasols.

Le soleil est déjà en train de baigner dans son sang lorsque nous rentrons, fiers de notre travail. Un passage par le salle de bain pour un nettoyage général ne fait pas de mal. Lorsque je leur propose de choisir entre un bain ou une douche, le bain collectif fait l'unanimité et ils se précipitent tous dans la baignoire laissant un tas de vêtements sur le sol où je me demande comment chacun et chacune retrouvera son bonheur. Moins d'une minute après ma proposition, vingt corps dénudés pataugent dans une eau qui, petit à petit s'obscurcit sérieusement. Vingt corps s'entremêlent dans la baignoire sans distinction ni de sexe ni d'âge. Je les laisse s'amuser longuement tandis que je prends une agréable douche en solitaire dans la cabine que j'ai installée dans le coin opposé à la baignoire. Je les entends rire à gorge déployée, j'en retire un plaisir extrême et je leur passe mes essuie-mains en tissu éponge afin qu'ils se sèchent et puissent se rhabiller sans tremper leurs vêtements. Une fois habillés, ils descendent dans leur grotte sans même me dire au revoir ce qui m'étonne, car ce n'est pas dans leurs habitudes.

Je vais tout de go dans la dernière pièce, celle des outils, et j'entreprends de les classer et de les ranger, car je veux enfin me décider à installer le poulailler. Il est plus que temps, les jours les plus froids sont enfin derrière nous et les poules seront heureuses de trouver un abri et de pouvoir sortir lorsqu'elles en auront envie. Les étagères sont assez larges pour qu'elles s'y sentent bien, j'y rajoute de la paille fraîche et j'y fixe une petite échelle. Un dernier coup de balai de genêt et demain, j'irai à la foire de Mauron acheter les poules rouges et les poules grises, ainsi que deux coqs, un de chaque race. Puis satisfait de cette heure de prépa-

ratifs, je retourne dans la salle à vivre retraversant chaque chambre et la salle de bains. Il faudra que je me dépêche de poser un carrelage si je veux continuer à prêter la baignoire à mes colocataires. Aujourd'hui, ils m'ont transformé cette pièce en marécage. Mes sabots ne sont pas superflus.

Tiens, je ne me souviens pas avoir fermé cette porte à clé, qu'importe, je n'ai qu'à faire le tour par le jardin.

Aussitôt dit, aussitôt fait et je longe à nouveau la demeure, mais par l'extérieur et sous la pluie qui s'est mise à tomber. Ce qui n'a rien de regrettable, ça m'évitera d'avoir à arroser ce soir. J'arrive à la porte de la pièce que je trouve fermée. Ce sont les petits hommes qui me jouent un tour à leur manière. Que faire dans ces cas là? Frapper à la porte et attendre que l'on ouvre...

... Ce qu'ils ne font pas! Je n'entends aucun bruit venant de l'intérieur et j'ai beau appeler, rien ne se passe. Et les parapluies sont à l'intérieur.

— Ouvrez donc, bon sang, je me mouille inutilement.

Pas de réponse.

— Ouvrez, s'il vous plaît!

Silence total. Ils ont dû redescendre chez eux. Il faudra que je pense à accrocher une troisième clé à l'extérieur. Je n'ai plus qu'une chose à faire, retourner dans la maison par la porte ouest et m'armer de patience et de bonne humeur. Il fait déjà nuit et la pluie tombe de plus en plus drue. Je n'ai hélas rien pour protéger ma tête et lorsque j'arrive au poulailler, l'eau commence à ruisseler dans mon cou et de là sur ma colonne vertébrale. J'en serai certainement quitte pour un bon rhume au réveil.

Question: que faire lorsque l'on est seul dans une salle de bain et que l'on s'ennuie à mourir? Réponse: on s'assoit sur le bord de la baignoire et on attend sagement. Alors j'ai attendu.

Sagement.

Longtemps.

Et ma longue patience a été récompensée. Soudain, la porte s'est ouverte, et j'ai entendu un tonitruant:

— Monsieur est servi!

La table est somptueuse, couverte de bougies se reflétant des milliers de fois dans l'or des sous-assiettes et de couleurs délicatement réparties entre les assiettes d'un bleu profond, le vert pâle des serviettes jouant avec le vert lumineux et transparent des pieds des verres alsaciens. C'est magique tous ces petits bonshommes et leurs compagnes debout à même la table, hilares et criant un:

— Joyeux Anniversaire!

Événement que j'avais totalement occulté comme à mon habitude.

L'HÉRITAGE

Au milieu de la table trône une énorme citrouille orange qui, dès que je m'assois, s'ouvre par le sommet où apparaît une ravissante petite elfe aux oreilles tout aussi pointues que celles de ses compagnons, mais beaucoup plus discrètes et joliment disposées de part et d'autre de la tête en position verticale. Elle est entièrement nue de la tête aux pieds, et elle jaillit du cœur de la citrouille telle Cendrillon de son carrosse. Elle est de toute beauté et plus grande que les korrigans. Elle les dépasse de la moitié de sa hauteur et les éblouit de sa beauté et de son sourire. Elle enjambe le rebord de la citrouille et s'approche de moi, en toute simplicité. Elle est belle dans sa simple nudité, ses petits seins dressés, le triangle de son pubis parfaitement dessiné et ses longs cheveux noirs courant en lourdes vagues se déroulant voluptueusement pour le cacher peu ou prou. Ses ailes presque invisibles ajoute à la munificence de ce spectacle.

— C'est pour regarder, ça n'est pas pour toucher. Juste un baiser et je m'assiérai à côté de vous pour présider cette table merveilleusement dressée.

— Un baiser ? Seulement un ? C'est payer au rabais une telle compagnie !

— On commence par un baiser. Peut-être pourra-t-il être suivi d'un autre, plus tard, en fin de repas, qui sait ?

— Pourquoi pas ? Je suis très patient. En attendant, asseyez-vous à côté de moi, vos amis ont bien fait les choses et il y a un fauteuil à votre taille voisin du mien. Prenez-y place.

— Merci mille fois.

— N'avez-vous pas peur d'avoir froid ? Ce serait dommage.

— Mes amis m'apportent une cape doublée qui me tiendra bien au chaud toute la soirée.

— Je suis rassuré, je ne voudrais pas que ma reine d'un soir tombe malade.

— Ça n'est pas bien grave, vous me soigneriez. Dites-moi, ça vous plaît de faire le joli cœur ?

— Vous m'avez quelque peu forcé la main, ne croyez-vous pas ?

— Bon, n'en parlons plus. Mangeons.

— Vous avez raison. Mangeons. À votre santé, mademoiselle. Mademoiselle comment ?

— Zéphyre.

— Quel beau prénom.

— Je suis la fille du roi du Vent.

— Oh ! Princesse...

— Appelez-moi seulement Zéphyre. Je préfère, et vous vous apercevrez que ce nom me va à ravir. C'est le moins que l'on puisse dire.

L'HÉRITAGE

— Je vous appellerai donc Zéphyre et me laisserai emporter sur vos douces ailes de vent.

— Cessez de m'encenser et faisons honneur à tous ces plats préparés par mes amis.

— Vous avez raison, il est plus que temps, ne les laissons pas refroidir.

Il y a des dizaines et des dizaines de petits plats joliment colorés, mariant le sucré et le salé et accompagnés de sauces variées à plaisir. La table me fait penser au Reichthaffel balinaï en beaucoup plus inventif encore (si c'est possible). Quant aux parfums qui s'en dégagent, ils sont indescriptibles et dignes des mille et une nuits. Et pour accompagner tout cela, de nombreux pichets d'une espèce de bière odorante à souhait. Les pichets sont minuscules sauf un, beaucoup plus grand, devant moi. Quel anniversaire ! J'avoue ne jamais en avoir eu un aussi surprenant de toute ma longue vie.

— Savez-vous que nous sommes presque jumeaux ?

— Que me dites-vous là ? C'est certainement impossible !

— Je suis née à quelques jours de votre date de naissance et, de surcroît, je crois bien que c'est la même année. C'est d'ailleurs certainement pour cela que j'ai été choisie.

— Je croyais que c'était pour votre beauté.

— Je ne le pense pas, je ne suis que très banale.

— Que doivent être les autres ? Je n'arrive pas à croire que nous sommes du même âge.

— C'est pourtant la vérité, je vais sur mes soixante-treize ans.

— C'est stupéfiant ! Je n'en reviens pas, je vous aurais donné tout juste vingt-cinq ans, et encore j'étais certain de me tromper en exagérant.

— Il y a bien longtemps que j'ai oublié l'âge de mon enfance.

— C'est un âge que l'on n'oublie jamais, voyons.

— Vous avez raison. On ne peut pas oublier nos années d'enfance. Nous avons trop besoin de nous en souvenir.

— C'est sûr. Je vois que la vie est la même chez les humains et chez les elfes.

— Et chez les korrigans, de même que chez les lutins.

— Les lutins ? Je n'en ai croisé aucun.

— Il n'y a pas très longtemps que vous vivez dans la forêt même. Vous en verrez certainement. Ce sont des petits êtres diablement attachants et lorsque je dis diablement, je mâche mes mots. Ils sont terriblement facétieux. Vous verrez.

— Je vous crois. Et les fées ?

— Les fées ont votre taille, ou presque. Elles sont translucides. Et elles savent se rendre invisibles. Elles ne sont pas toutes gentilles. Méfiez-vous en. Gardez vos

distances. Remarquez bien, vous ne craignez pas grand chose, il n'en reste presque plus, elles ont été décimées par l'inquisition. Versez-moi un peu de cervoise, s'il vous plaît.

— Il me plaît, voici.

— Merci. Elle est très agréable lorsqu'elle est fraîche ainsi. D'habitude, ils la donnent beaucoup plus tiède, et je la trouve écœurante.

— Vous n'avez pas la culture du vin ?

— Non, les grappes sont beaucoup trop lourdes pour nous et nous ne pouvons que difficilement les manipuler, contrairement à ces épis d'orge. Cependant, nous adorons ça et je crois bien que nos petits amis en ont prévu au dessert. Du vin de la réserve de votre grand-père. De quelques bouteilles de Gevrey-Chambertin qu'il a laissées sur les rayonnages en colimaçon de la cave.

— Je m'aperçois que vous connaissez parfaitement la maison.

— J'y viens très souvent.

— Je ne vous y avais jamais vue.

— Normal ! Je me cachais. Je ne voulais pas être vue avant ce soir. Ne m'avez-vous jamais vue danser dans les flammes ? J'adore danser nue dans le feu.

— Effectivement, j'avais remarqué qu'un des danseurs était beaucoup plus grand que les autres. Mais, vous ne vous brûlez-vous pas ainsi ?

— Non. Nous sommes le feu dans ces danses. Le feu ne peut pas brûler le feu.

— C'est évident.

— Nous allons vous faire une démonstration en attendant les gibiers.

Zéphyre a posé sa chaude cape sur le dossier de son fauteuil et s'est dirigée vers la cheminée, s'arrêtant parfois pour parler à l'un ou l'autre des convives, puis elle est entrée dans le feu devenant immédiatement incandescente et entreprenant alors un solo de danse d'une très grande beauté. Elle est rejointe peu de temps après par une douzaine de korrigans et korriganned qui se sont déshabillés auparavant. Ils dansent de façon frénétique dans une improbable chorégraphie qui dure dix bonnes minutes. Puis Zéphyre sort de la cheminée, toujours incandescente, et s'éteint petit à petit. Lorsqu'elle a rejoint son fauteuil, elle est à nouveau une elfe belle et nue et s'enveloppe frileusement de sa cape.

Les plats de gibier sont à présent sur la table et je m'interroge sur la façon dont ils ont pu prendre ce chevreuil. Il a beau n'être qu'un jeune animal, il représente pour eux un énorme taureau, voire encore plus gros, et il est difficile d'imaginer son transport et sa cuisson.

— Ne vous inquiétez pas, ils ont un four à pain en pleine forêt.

— Mais, pour le transporter ?

L'HÉRITAGE

— Ils ont fabriqué, il y a bien longtemps, un énorme chariot. Il faut vous dire que ce n'est pas le premier gibier qu'ils traquent, qu'ils chassent, qu'ils cuisent et qu'ils mangent. Vous, les humains, chassez bien des animaux beaucoup plus gros que vous. C'est pareil.

— Oui, c'est vrai, où ai-je la tête ?

— Au lieu de vous poser des questions plus ou moins stupides, j'aimerais que vous me serviez.

— Mais avec plaisir, Mademoiselle Coup de Vent.

— Oh, que c'est joli ! N'avez-vous pas peur que je ne sois un jour Mademoiselle Tempête ?

— J'en prends le risque. Mais je suis certain du contraire.

— Méfiez-vous de vos premières impressions.

— Chez moi, les premières impressions sont bien souvent les bonnes. À propos de vent, j'aimerais beaucoup une bise.

— C'est si gentiment demandé, ça ne peut être refusé.

— Cette bise ressemble plutôt à un ouragan, Zéphyre, mais cette tornade est passé sur mes lèvres beaucoup trop rapidement. N'avez-vous pas peur qu'elle arrache tout, y compris votre cœur ?

— J'en prends le risque.

— Je me demande même si le cœur n'est pas d'ores et déjà arraché ?

— Peut-être, ça n'est pas impossible.

— Le mien aussi dois-je dire.

— Zéphyre, mon vent d'Autan...

La soirée s'est prolongée très tard entre chansons et échanton. L'échanton nous faisait boire et les chansons étaient «à boire». Chansons de marins ou chansons de malins, c'est bien la même chose. J'adore entendre ces voix, les unes graves, malgré la dimension des corps d'où elles sortent, tandis que les autres sont aiguës voire stridentes. Les unes comme les autres sont très puissantes et ne laissent pas de surprendre. Vers les quatre heures du lendemain, je m'écroule de fatigue et il me reste juste assez de réflexe pour gagner mon lit clos et m'endormir, je ne sais d'ailleurs plus comment. Je ne me souviens même pas d'avoir souhaité une bonne nuit à ma jolie voisine. Ni d'avoir remercié tous mes amis pour m'avoir fêté ce bel anniversaire. C'était vraiment une belle surprise, un moment merveilleux et inoubliable.

Lorsque je me réveille, je sens une douce chaleur contre moi. Je n'ose pas bouger de crainte que cette sensation ne s'évapore. Elle persiste et j'ouvre les yeux. Zéphyre est allongée, serrée contre moi. Elle dort encore, souriante, lascive, détendue.

— Tu as l'air étonné de me trouver là.

— Oui, un peu.

— Tu ne te souviens pas de m'avoir reçue comme cadeau d'anniversaire ?

— Pour moi, tu n'es pas un objet que l'on offre, mais un être vivant.

— Je suis un être vivant, mais j'ai accepté librement que l'on m'offre en cadeau à un homme qui me fascine depuis cinq mois.

— Il n'empêche que tu es un être que l'on ne peut vendre. Tu n'es pas une putain que je sache ?

— Oh ! Non ! Et je ne le serai jamais.

— Alors ? ...

— Je ne te plais pas ? Tu préfères que je parte ?

— Non, Zéphyre, mais je crois qu'il y a trop de disproportions entre toi et moi. Ça ne peut être.

— S'il te plaît, ne me repousse pas. Ne me renvoie pas. Garde-moi à tes côtés. Je crois que tu ne le regretteras pas. Je te seconderai de mille façons, tu verras.

L'HÉRITAGE

— Et lorsque mes amis viendront me rendre visite ?

— Je me rendrai invisible à leurs yeux, comme le font les korrigans, si tu ne veux pas qu'ils me voient. Je m'échapperai et resterai à leur côté. Garde-moi, je t'en prie. Personne ne saura que tu vis avec une elfe. Et quand bien même, j'ai bien le droit, j'ai ton âge à quelques jours près !

— Ce n'est pas cela qui m'inquiète, mais si des humains te voient, votre secret sera éventé et vous serez à nouveau persécutés.

— Je saurai me garder d'eux. Alors, c'est oui ?

— C'est oui. Tu seras ma Zéphyre, mon souffle de printemps rien qu'à moi.

— Merci, et toi, tu seras mon Romain. Romain mon plus que copain rien qu'à moi.

Et voilà, ça y est, j'ai une compagne, très petite il est vrai, mais en réalité, pas si petite que ça, (elle m'arrive juste au-dessus du nombril), mais compagne quand même. Et pourquoi pas ? C'est peut-être mieux que d'être solitaire à perpétuité. Même avec des bons copains comme j'en ai. C'est un mariage arrangé, un mariage impromptu et plutôt soudain, mais un mariage tout de même. J'ai encore quelques années à vivre, autant les vivre bien. Et puis ça sera du soleil dans la maison. Maison qu'elle connaît de longue date et peut-être de très très longue date. J'avoue que j'aimerais être tout petit et pouvoir visiter la grotte où vivent mes nouveaux amis. Je vais confier un appareil à photos numériques à Zéphyre et lui apprendre à s'en servir. J'ai trop envie de voir ça. Je vais lui en prendre un ultra léger, ça doit bien exister. En tapant ma recherche sur Google je suis sûr que je vais trouver mon bonheur. Où est-elle ma Zéphyre ? Ah ! Elle est là, elle s'est rendormie. Il faut avouer qu'elle n'est pas très encombrante. Et puis, elle est vraiment ravissante.

Les korrigans ont déjà tout débarrassé de la table et ont rangé entièrement la salle à vivre. Personne ne pourrait dire qu'il y a eu une fête cette nuit. C'est propre comme un sou en nickel. Les cadavres sont déjà enterrés, l'inhumation a dû avoir lieu à la sortie de la cérémonie. Ils ont dû profiter du moment où je suis allé cuver mon Gevray-Chambertain. Pour faire ces rangements. Dieux qu'il était bon ce Gevray ! Un vrai nectar. Quand je pense que c'est mon vin, il y a de quoi être fier. Mon vin rien qu'à moi ! Je me demande souvent ce que donnera la vigne murale. Au pire nous le mangerons comme raisin de table. Mais ça serait dommage. S'il est bon je le nommerai Le Zéphyre et je créerai une étiquette rien que pour lui... et elle. C'est assez drôle, car tous mes amis se demanderont ce qu'il m'est passé par la tête et où je vais chercher toutes ces idées. Et moi, je resterai évasif comme à l'habitude dans ces cas là.

Il n'y a plus rien à faire en ce moment dans le jardin et il faut en profiter pour

L'HÉRITAGE

préparer la vigne. Je vais tendre, avec mes petits amis, du fil de fer sur la façade ouest, de façon à y faire courir la vigne, ce qui habillera le mur en lieu et place du lierre et qui fera un splendide mur à l'automne. Il faudra prendre garde à ne pas cacher le dragon, mais bien au contraire, à le mettre en valeur. Deux échelles posées sur le mur, l'une à gauche et l'autre à droite, pour pouvoir tendre le fil galvanisé facilement, et les vrilles feront le reste. Ce sera rapide. J'imagine cette plante bientôt dégoulinant de lourdes grappes noires et délicieuses. Il va falloir que je construise un pressoir. J'ai bien l'impression que ma guimbarde couchera encore dehors. J'ai le sentiment que c'est tout vu. Bof! Ça ne la changera pas. Il suffit de la regarder pour voir qu'elle a toujours couché au grand air. Elle est bien pratique pour y entasser des tas de choses. Il n'y a pas de limite : c'est une décapotable. Et puis, sentir les odeurs des hêtres centenaires et des châtaigniers tout en roulant c'est tellement agréable.

Je ne sais pas ce qu'en pensera Zéphyre, mais je pense que ça va lui plaire de pouvoir s'envoler dans les arbres depuis la voiture en train de rouler dès qu'elle en aura envie. Puis de venir se rasseoir à côté de moi. Ça doit être grisant. Je n'ai pas l'air très sérieux dans cette décapotable, mais vu qu'elle est aussi décatie que moi, nous faisons un beau duo. Il ne faut pas qu'on nous voie, Zéphyre et moi, dans cet équipage, car c'est à ce moment que l'on me prendrait pour un vieux beau ! Et Zéphyre pour une minette entretenue. « C'est pas sérieux », comme aurait dit ma concierge du boulevard Raspail à Paris.

En attendant, elle dort et le vieux beau est en cotte et en bottes tirant sur un fil de fer. Encore deux étages de ce fil et le mur se couvrira de vigne et de raisin quand viendra le temps.

PETITE PROMENADE

—Viens petite elfe, je voudrais que nous nous promenions un peu dans la forêt. J'en ai très envie.

—Où veux-tu aller?

—Partout, nulle part, là où tu m'emmèneras.

—Veux-tu que je t'emmènes dans mon village?

—Bien sûr, c'est ça qui serait chouet.

—Alors on y va. Tout de suite.

—Tu ne mets rien? Tu vas attraper froid.

—Mais non! Je n'ai jamais froid, je suis le feu.

—Oui, c'est vrai. Mais, malgré tout, nous ne sommes pas encore en avril...

—Et «en avril ne te découvre pas d'un fil», je connais. Mais je préfère être ainsi.

—Et c'est également ainsi que je te préfère, c'est sûr.

—Alors tout est pour le mieux. Allons, donne-moi la main et viens.

Nous partons main dans la main, elle totalement nue et moi en pantalon de velours et chemise blouse ample, et nous remontons le chemin de Trompe-Souris jusqu'au carrefour de la même petite bête que nous traversons, et nous continuons le chemin forestier vers l'ouest. De temps en temps, ma petite compagne se détache de moi et s'envole dans les jeunes feuilles des hêtres, des bouleaux et des chênes. Elle passe le carrefour ainsi, de peur de rencontrer quelqu'un. Elle a bien raison, car je rencontre un forestier sur son tracteur. Et comme personne n'avance le nez en l'air, il y a peu de chance qu'elle se fasse remarquer.

Elle reprend ma main quelques mètres plus loin. Je suis heureux de pouvoir faire le parcours de ma vie à ses côtés. Elle est si gentille et si belle. Plus les jours passent et plus je l'aime. Plus les jours passent et moins je me lasse de ses ravissants petits seins aux tétons bruns sombres dressés. Je ne me lasse pas non plus de son joli pubis châtain foncé, bien dessiné. Invitation à la caresse, au plaisir d'explorer son mystère le plus secret. Je me lasse encore moins de la courbe de ses reins se prolongeant par ses jolies fesses dessinées pour un équilibre parfait et

mettant en valeur deux prunelles d'un noir intense riant perpétuellement, pleins de malice et de tendresse.

Soudain, une fois encore sa main m'abandonne pour cueillir une ravissante crosse de fougère vert tendre.

— Connais-tu cette plante si courante que personne ne la regarde jamais plus ? Si tu veux, ce soir ou demain, je te préparerai un plat de beignets de crosse de fougère.

— Avec plaisir Zéphyre, mon amour.

— Comment m'as-tu appelée ?

— Mon amour, ça ne te plaît pas ?

— Oh si tu savais combien ce mot me comble. Je t'aime.

— Moi aussi, Zéphyre, je t'aime, sinon je ne t'aurais pas dit cela. Viens, continuons. Est-elle encore loin ta maison ?

— Non, tu vas très bientôt la voir, mais je crains que tu ne puisses y pénétrer. Voilà, nous y sommes.

— Je ne vois rien. Où cela ?

— Mais devant toi, l'arbre creux.

— Non ! Je suis passé devant des centaines de fois, sans jamais le voir, Mais, il y a toute une ville accrochée à cet arbre !

— Deux mille trois cents maisons très exactement. À raison d'une moyenne de cinq personnes par maison, c'est facile de faire le calcul. Nous ne sommes pas en voie de disparition, comme le disent vos journaux à propos des coqs de bruyère et de quelques races de baleine.

— Et on nous dit que vous n'existez plus !

— Ne vas pas les détromper.

— Surtout pas.

— Attends-moi ici, je vais chercher quelques vêtements et je reviens.

Pendant que Zéphyre s'absente, je profite de cette pause pour mieux regarder cet arbre. C'est un immense hêtre qui semble à première vue investi par une colonie d'araignées. Une quantité énorme de fils transparents pend des branches les plus solides. Parfois, lorsque l'on est habitué à les voir, on aperçoit un petit être empoigner un de ces fils et d'un coup sec passer sur une autre branche si rapidement que ce geste est quasiment invisible. Lorsqu'ils descendent, l'action est encore plus rapide si c'est possible. Vu d'en bas, je n'arrive pas à bien distinguer les habitations. Sont-elles dans le tronc ? Sont-elles dans les grosses branches ? Sont-elles sur les branches les plus importantes ? Je ne peux décider de leur implantation et je ne vois pas la possibilité de grimper à l'arbre. C'est d'ailleurs une bonne chose.

Quelques minutes plus tard, Zéphyre redescend du hêtre toujours aussi nue, mais avec un sac disproportionné pour elle. Je prends le sac qui pour moi semble minuscule et prend sa main pour rentrer à la Vigne du Dragon. C'est agréable de parcourir le chemin inverse sous le soleil de midi. Il ne fait ni trop chaud ni trop frais et ma jolie petite amie semble ravie. Son babil est un vrai délice et je la laisse me parler des plantes que l'on croise.

Soudain, elle s'envole me laissant seul avec mon sac à la main. Je n'ai rien vu venir, mais je me retrouve en face d'un couple de personnes que je connais bien pour leurs questions oiseuses et insistantes. J'espère m'en débarrasser le plus vite possible, mais ce plus vite possible traîne, hélas, en longueur. Que fais-tu par ici? Et à pied? Pourquoi ce sac? Qu'y a-t-il dedans? Où habites-tu à présent? On t'accompagne? Autant de questions auxquelles je n'ai aucune intention de répondre. Et surtout pas de leur dire où j'habite. Pour rien au monde. Je me dirige vers une autre direction parfaitement farfelue et bientôt, je suis authentiquement perdu, mais ça ne m'inquiète pas beaucoup, vu que Zéphyre ne me quitte pas des yeux et est prête à me remettre dans le droit chemin. Je compte sur la lassitude du couple pour me libérer. Mais il semble pour le moment que j'ai fait un mauvais calcul. Et ce sac qui les intrigue... Oh, ce n'est rien qu'une trouvaille que je donnerai un jour aux autorités d'un village voisin lorsque j'irai au marché. Je ne sais pas ce qu'il peut contenir. Non, je ne me permettrais pas de l'ouvrir, il n'est pas à moi, c'est certainement une fillette qui l'a perdu. C'est un sac de poupée Barbie très vraisemblablement.

Il y a déjà presque une heure qu'ils me tarabustent de leurs questions stupides quand la jeune femme a le bon goût de jeter un regard sur sa montre de poignet.

—As-tu vu l'heure? Ils doivent nous maudire, ça fait longtemps qu'ils nous attendent et le repas doit être ou froid ou brûlé.

—Tu as raison, vite, dépêchons-nous. Allez, salut. À une autre fois.

—Au revoir.

—On viendra te voir dans ta maison. Non, pas le temps de prendre ton adresse, on la demandera à la poste.

—C'est ça.

Je l'ai échappé belle, Zéphyre aussi. Dire qu'ils ont failli nous surprendre sans le réflexe ultrarapide de ma compagne. Nous nous retrouvons dans les bras l'un de l'autre, le cœur battant un peu la chamade. Assis sur une grande plaque de mousse, nous restons là un long moment, nous étreignant amoureuxment et nous caressant comme nous ne nous sommes jamais caressés. Le soleil nous entoure de ses mille lumières à travers les fougères naissantes. Plus rien n'existe

de par le monde, que nous deux étroitement serrés l'un contre l'autre, comme pour l'éternité.

— Tu as la peau douce, lisse, satinée. Ne vieilliras-tu donc jamais ?

— Jamais. Je serai ainsi jusqu'à ma mort.

— Incroyable ! Quelle chance j'ai. Mais les korrigans semblent si vieux.

— Les korrigans naissent vieux et nous nous mourrons jeunes. C'est là que réside notre vraie différence. Ils sont nés pour travailler dans les mines. Nous sommes nés pour vivre dans les airs. Et les kobolds dans les forges.

— Les kobolds ? Je n'en ai jamais vus ?

— Et tu n'en verras peut-être jamais, car il n'y a plus de forges à Paimpont, donc plus de kobolds. C'étaient des êtres de ma taille à peu près, peut-être un peu plus grands, fort sympathiques et forts serviables, et surtout très forts et très habiles. Mais crois-moi, je pense que tu n'en croiseras jamais.

— Tu viens ? Rentrons, je commence à avoir faim.

— Moi aussi, ensuite, nous ferons une sieste.

— Pourquoi pas ? Tu es insatiable.

— Je t'aime. Nous ne pouvons pas faire l'amour, alors... aimons-nous.

— Je suis entièrement de ton avis. Aimons-nous.

— Et quoi de mieux que de s'enfouir dans un lit clos, sous une couette ? Je reconnais que c'est une des choses les plus merveilleuses qu'aient inventé les humains.

— Tu vois bien que nous ne sommes pas entièrement mauvais.

— Oh non, je suis bien d'accord. D'abord, il y a toi, ensuite vient la couette, ensuite, le vin.

— C'est bien vrai. Je suis d'accord avec toi. Et la couette et le vin ont été inventés par des humains.

— Ça prouve que vous n'êtes pas vraiment mauvais, et je pense que si on creusait un peu on découvrirait encore quelques raisons de vous aimer.

— Tu sais ? Je pense que c'est nous, les humains, qui ne nous aimons pas.

— J'allais t'en faire la remarque.

— Romain, Zéphyre, réveillez-vous! Vite, aidez-nous!

— Laissez-nous dormir, il fait encore nuit.

— Nous avons besoin de vous. Vite!

— Que se passe-t-il?

— Venez voir.

Nous sommes sortis tous les deux, nus comme des vers, du lit clos, sans que cela pose problème à aucun d'entre nous. D'ailleurs, la fausse pudeur n'est pas de mise et la nudité est une chose parfaitement naturelle, du moins chez le Petit Peuple.

— Qu'est-ce que c'est?

— Un œuf!

— Un œuf plus haut que moi, ou presque, c'est impossible. C'est vous qui l'avez créé?

— Non, nous l'avons trouvé lors des travaux d'agrandissements. Nous avons d'ailleurs failli le casser.

— Gros comme il est, vous auriez eu bien du mal. Sa coquille doit être incassable.

— Elle est d'une jolie couleur.

— Oui, Zéphyre, cette teinte feu ne doit pas te déplaire, à toi fille de feu.

— Bon, c'est bien gentil, mais que va-t-on en faire?

— Le faire éclore, pourquoi pas?

— Le faire éclore, oui, mais comment?

— Avec une chaleur.

— Oui, comme tous les œufs.

— Oui, il faut être prudent et ne pas le faire cuire!

— Ne pourrions-nous pas le garder au chaud, à température constante?

— Mais comment?

— Et combien de temps?

— Je crois savoir que tu es un très bon radiesthésiste, mon chéri. Pourquoi ne pas interroger ton pendule?

L'HÉRITAGE

— Oui, Zéphyre, tu as probablement raison. Je l'utilise bien pour savoir comment disposer le jardin.

— Alors, vas-y. Je suis certaine que c'est la même chose.

— Peut-être. Rien ne coûte d'essayer. Et de plus, ça m'étonnerait bien que cet œuf soit unique. Nos amis vont en trouver d'autres en continuant à creuser.

— Probablement.

— Alors allons-y. À quelle température devons-nous le garder? 37°, 39°, 40°, 42° ou 42° semble être la bonne température.

— Pendant combien de temps? Trois semaines? Non, plus.

— Beaucoup plus? Oui. Quatre? Cinq semaines? Deux mois? trois? Oui. Bon chaleur de 42° pendant trois mois. Ça vous va?

— Où va-t-on le mettre?

— Dans l'une des pièces de la maison.

— Et comment va-t-on atteindre cette chaleur et la conserver?

— Ça, c'est là le vrai problème.

— Le poser sur des braises, mais ça ne serait pas une chaleur constante.

— Et si elles s'éteignent?

— Peut être en le plaçant dans un récipient d'eau chaude et maintenir celle-ci à bonne température?

— Tu as vu la taille du récipient nécessaire?

— J'en ai un qui pourrait faire l'affaire. J'ai trouvé un vieux bac en bois qui a dû servir pour prendre des bains. Je peux le faire rouler jusqu'à la maison. Et pour maintenir l'eau à bonne température, je vous propose d'aller chercher un chauffeur-plongeur, ça se trouve assez souvent en grande surface. J'irai en ville dès ce matin. En attendant je vais me recoucher.

— Moi aussi. Et dormir.

— Si on peut, ça n'est pas sûr!

— D'accord, dormez bien.

Zéphyre et moi, nous avons replongé sous la couette, nous enlaçant étroitement comme à notre habitude, et nous rendormant immédiatement tant nous étions fatigués. Nous avons dormi plus de cinq heures et après notre traditionnel petit déjeuner identique en tous points pour elle et moi, Zéphyre ayant tout simplement un bol homothétique au mien en beaucoup plus petit bien sûr et à carreaux bleus et blancs. Je suis parti au village voisin pour trouver le réchauffeur que j'ai trouvé immédiatement. De retour à La Vigne, j'ai rejoint Zéphyre qui est encore à rêver devant son bol. Nos amis viennent de refaire du café et m'en proposent à nouveau. Nous restons là, à boire notre café tranquillement, nous souriant l'un à l'autre. Il n'y a pas de doute, nous devons être amoureux. Il n'y a

pas besoin de se parler pour se comprendre et nos deux épaules font contact pour que passe le courant entre nous (comme si nous avions besoin de ça!). Les petits bonshommes sont redescendus chez eux et nous restons tous les deux savourant notre présence commune.

— Bon. Et si nous nous occupions de l'œuf?

— Oui, il est temps.

— Je vais chercher le baquet.

— Je vais avec toi, je crois que je pourrai t'aider.

— Si tu le dis...

Nous partons tous les deux vers la petite remise et trouvons le bac. Le plus dur est de le descendre de son perchoir, deux poutres placées en croix faisant partie de la charpente comme un poinçon. Zéphyre m'est effectivement d'une grande aide. Tandis que je retiens le bac au moyen d'une corde, elle dirige sa descente, volant à sa hauteur et de temps en temps, poussant soit à gauche soit à droite. Une fois au sol, rien n'est plus facile que de le faire rouler. Il faut par moments rétablir le mouvement, mais à deux, ce n'est vraiment pas un problème. Nous voici à la porte de la maison. Hélas celle-ci est trop étroite.

Heureusement elle passe par l'autre porte à l'ouest, mais elle devra rester avec les poules. Le mouvement le plus ardu est d'y loger l'œuf et il faut faire une chèvre tripode et y fixer tout en haut une poulie à gorge. Ensuite, Zéphyre et moi confectionnons un panier sommaire, mais solide pour y placer l'œuf et le hisser au moyen de la chèvre au dessus du bac. Nous ne nous arrêtons que pour déjeuner, très simplement, et reprenons ce dur travail ensuite sous le regard des poules qui se demandent — tout comme nous d'ailleurs — ce qui va sortir d'un œuf pareil. Faire chauffer une marmite d'eau, la transporter jusqu'au poulailler, descendre l'œuf dedans, maintenir la bonne température, mettre quelques couches de laine pour éviter les déperditions de cette chaleur difficilement acquise sont autant d'opérations délicates et quelque peu harassantes. Nous nous retrouvons, le soir venu, autour de la table, grand, moyenne, ainsi que petits et petites dégustant un plat dont les korrigans ont le secret qu'ils conservent jalousement.

— C'est vraiment délicieux, mais qu'est-ce donc?

— Du nigloo.

— Et du nigloo, qu'est-ce?

— Si nous te le disons, ne vas-tu pas le crier sur les toits?

— Certainement pas, je sais garder un secret, surtout de cette qualité-là.

— Nous te faisons confiance: c'est du hérisson.

— Sans blague? C'est délicieux! C'est à refaire.

— Mais nous le refaisons très souvent, chaque fois que nous allons chasser le

L'HÉRITAGE

nigloo. Nous avons plusieurs manières de le préparer, mais les deux façons que nous préférons est le barbecue, comme ce soir, et le ragoût à la cervoise. Lorsque La Vigne nous aura procuré du vin, nous ferons des ragoûts au vin rouge et aux champignons sauvages.

— Ça devrait être délicieux.

— C'est une chose évidente.

— Tu auras ton vin, chef cuistot, tu l'auras. Dès l'automne.

— Merci. Demain, il y a d'autres récoltes à faire. Les petits pois, les asperges (là, c'est à toi de jouer, nous, nous sommes trop petits), et les haricots verts. Nous attendrons encore un peu pour les haricots en grains et les haricots rouges.

— Cependant, il faut d'ores et déjà préparer les boisseaux de terre cuite et de grès pour les conserver.

— Ainsi que les sacs de jute.

— Il faut également prévoir un calendrier pour les trois prochains mois où chaque jour l'un d'entre nous devra cocher une case. Et il faudra régulièrement contrôler la température de l'œuf.

— Pour créer le calendrier, tu peux compter sur moi.

— Parfait, je compte sur toi et sur lui pour demain, merci. Fais-nous quelque chose de joli, ça sera plus agréable.

— Bien évidemment.

— Je vais vérifier la température et régler le thermostat. Ensuite, je crois que nous en avons suffisamment fait pour aujourd'hui. Nous irons nous coucher. Bonsoir, mes amis. J'arrive tout de suite, ma Zéphyre.

— Bonsoir, les amis. Laissez la table comme elle est, il sera temps de s'en occuper demain au réveil. Bonsoir.

— Bonsoir, Zéphyre. Allez, chacun prend quelque chose ainsi la table sera propre et prête pour le petit déjeuner.

— D'accord.

— Ne faites plus de bruit.

— Chhhh...

Zéphyre se réveille ce matin, prête à conquérir le monde. Comme chaque jour, le café fume dans les bols. Les grands et les petits, et le pain grille dans la cheminée. Depuis qu'elle a découvert les CD elle écume la discothèque de la maison. Elle adore Stan Getz et chaque matin inonde la pièce de ces accords à la fois tendres et sauvages. Elle aime d'ailleurs toutes les sortes de Jazz ou presque, et chaque matin on peut savoir quelle est son humeur au réveil en écoutant la musique de son choix. Ce matin, c'est « another world » qui tourne dans le lecteur. C'est bien un autre monde qui est en train de se créer dans cette maison où l'harmonie règne entre korrigans, humain et elfe. Les chats n'attaquent jamais les petits êtres mais, au contraire, essaient de les protéger et ont dressé les poules et les coqs à les respecter. Celles-ci s'interrogent certainement sur cet énorme œuf qui n'en finit pas de trôner dans leur salon. Ils sont fous ces humains à venir constamment surveiller la température! Nous, les poules ne nous posons pas tant de questions. Nous couvons et baste!

Zéphyre s'avère être une excellente gestionnaire et dirige le jardin avec maestria, organisant les récoltes au jour dit, ensuite, dirigeant les conserves sans perdre une minute entre la cueillette et celles-ci, condition sine qua non d'une bonne qualité. Depuis qu'elle vit avec un humain, elle apprécie de plus en plus la viande, elle qui était exclusivement végétarienne pas tradition clanique. Il est vrai que les elfes sont surtout arboricoles et par conséquent de préférence frugivores.

Nous serons bientôt à l'automne et presque toutes les plantations sont ensilées, empotées, ensachées et on va commencer bientôt la cueillette des champignons. Là, tout le monde va s'y mettre et ce sera fête toutes les nuits. La cuisson des champignons ne peut pas attendre ne serait-ce qu'une heure et pourquoi faire de sa surveillance une corvée quand on peut en faire un jeu?

Les uns les brossent, les autres les rangent dans les bocaux. D'autres les enfilent sur de très longues aiguilles pour les mettre à sécher au grenier, voisinant avec les herbes médicinales. D'autres enfin surveille les marhutes où cuisent les bocaux. Des feux ont été allumés dans le jardin, car la cheminée n'est pas assez grande

et il y a trop de marhutes à faire bouillir ensemble. Nous allons tous ramasser les champignons dans la forêt et rapportons bientôt quantité de pieds bleus, de toutes jeunes vesses de loup, de langues de bœuf rouge sang, de pleurotes et de lactaires délicieux. Quelquefois, nous rencontrons un cèpe de Bordeaux ou deux que nous détachons de l'humus avec la plus grande précaution.

Quelle joie de ramasser les champignons sous ce doux soleil d'après la pluie ! Il a beaucoup plu cette nuit, mais ce matin le ciel est complètement nettoyé. Il fait très doux et c'est un plaisir de se promener dans la forêt. Zéphyre est toute nue comme à son habitude. C'est vraiment la tenue qu'elle affectionne et je dois avouer que ce n'est pas pour me déplaire, bien au contraire. J'adore la contempler dans sa nudité. J'avoue n'avoir rien vu d'aussi beau, parce qu'il n'y a rien de plus harmonieux qu'un corps de femme dans sa perfection. Le sien plus que tout autre. Et puis, je l'aime mon cadeau d'anniversaire. C'est chouet d'avoir un cadeau d'anniversaire qui dure toute l'année et plus encore. C'est vraiment quelque chose de merveilleux et je souhaite la même chose à tous. Très vite les trois chariots de nos amis sont pleins à crouler et nous rentrons pour confier notre cueillette à l'équipe de cuiseurs. Immédiatement, elle se met à l'ouvrage, cuisant les cèpes de Bordeaux dans l'huile d'olive que je leur ai faite découvrir. Ils ont été très surpris par cette huile dont ils n'avaient jamais entendu parler et qu'ils ont bien vite adoptée. Je devrai maintenant l'acheter par bidons de dix litres.

Ils sont pratiques ces chariots. Légers, robustes et fort bien conçus. Une immense coque d'osier cueilli au printemps dans les marais et aussitôt tressés pour conserver leur souplesse puis séchés au soleil d'été. Cette coque est posée sur un cadre muni de roues, le tout étant tiré au moyen de cordes de cuir. Elles peuvent être tirées par des humains ou autres indifféremment. J'en empoigne un et je le tire tout seul jusqu'à la maison où j'arrive au beau milieu d'une symphonie de caquètements pour poulettes et korriganes affolés.

— L'œuf, l'œuf, l'œuf !...

— Quoi, l'œuf, l'œuf ?

— L'œuf... il commence à se casser. Que devons-nous faire ? On commence à paniquer.

— Il n'y a pas à paniquer, il faut veiller à l'éclosion, le plus calmement possible. Je vais surveiller ça, retournez vous occuper des champignons.

— D'accord, on y va.

Je vais vers le poulailler en me posant des questions. Selon moi, l'œuf aurait deux jours d'avance. Ce qui, pour un esprit humain est sans grande importance. On verra bien à la naissance. Il suffit de patienter. Oui, effectivement, l'éclosion

L'HÉRITAGE

a commencé, mais il ne faut pas paniquer. Ce n'est qu'un début. Je retourne auprès des cuiseurs, escorté par les poules rouges et grises.

— Lorsque Zéphyre sera là, ce qui ne saurait tarder, dites-lui de me rejoindre au poulailler.

— D'accord Romain, nous le lui dirons.

Et je repars, toujours suivi de ma cohorte grise et rouge. L'œuf n'a pas bougé. La fente ne s'est pas agrandie d'un millimètre. Les poules sont calmées par ma présence et je pense que ce sont les cris de surprise des korrigans qui ont déclenché leur caquetage.

— Me voici mon chéri. Tu as besoin de moi ?

— Pas spécialement, mais je veux que tu assistes à l'éclosion. Et puis, en réalité, tu me manques.

— Toi aussi.

— Assieds-toi, ça peut-être long.

— Je suis curieuse de voir quel genre d'être va sortir. Un dinosaure ?

— Peut-être. Probablement.

— Ça serait une chose extraordinaire pour la science.

— C'est un fait. Attendons de voir.

— Crois-tu que ce soit dangereux ?

— Si petit ? Ça m'étonnerait. Mais, sait-on jamais...

— Tu n'es guère encourageant.

— Prudent, seulement.

— Tu as certainement raison. Dieux qu'il fait chaud ici !

— Et tu es nue !

— Ça ne te gêne pas au moins ?

— Tu veux rire ? Non, j'ai seulement un peu plus envie de toi.

— Moi de même.

— Ça ne change pas ! Nous devrions aller nous coucher, il n'écloira pas avant demain ou même plus.

— C'est bien ce que tu as prévu, non ?

— Oui, c'est vrai.

— Alors, allons-y

— Mais d'abord nous devons prévenir les korrigans.

— Bien sûr.

Programme de la soirée (à accomplir sans aucune faille) : caresses, caresses, encore caresses et, en final, dodo. Tendresse rime avec caresses, alors pourquoi se priver ? Et pourquoi faudrait-il en priver sa petite compagne ?

Ça serait criminel. Oui, ce serait véritablement une chose assassine.

Re-câlin. Re-bonheur, re-joie. J'enfile ma djellabah en vitesse et je vais voir où en est l'œuf. Toujours au même stade. Nous avons le temps de faire un petit déjeuner « garni ». Une bonne tasse de câlin et un bol de baisers appuyés. Les korrigans ont laissé deux gardiens préposés aux champignons et les autres sont descendus se coucher. La vie est belle. Nous refermons la porte sculptée du lit clos et repartons en plongée explorer les profondeurs abyssales de la couette, plaisir que Zéphyre a découvert et préférerait ne jamais quitter. Je crois même qu'elle préférerait s'y perdre définitivement. Je suis obligé de faire de l'exploration sous-marine et me retrouver en apnée totale. Je fais très souvent de la brasse coulée de chauds baisers (trente baisers à la minute, record absolu).

— Il me faut prendre soin de mon cœur, ai-je dit à Zéphyre.

— N'aimerais-tu pas mourir d'amour ? a-t-elle répondu ce jour là.

— Je crois que je préférerais vivre de baisers. C'est beaucoup plus nourrissant, j'en suis convaincu.

Finalement nous mourrons tous d'amour, et ce, tous les jours et nous étouffons de baisers à longueur de morts. En réalité, ça n'est pas si mal, plus spécialement pour nous deux. Lorsque l'on m'a offert ce cadeau d'anniversaire, certes, ce fut ma condamnation à mort, ma condamnation à mourir d'amour de vraie mort lente par inoculation de tendresse (et il n'y a, heureusement, pas de contre-poison) avec une réaction qui se fait de plus en plus violente à chaque piqûre de rappel ! Elle me rend divinement fou. C'est vraiment folie que d'aimer. Et ça serait plus grande folie encore que de ne point aimer. Zéphyre ne peut qu'être aimée. Plus les jours passent et s'accumulent, moins le fait d'aimer passe, et plus le désir augmente avec le temps qui agit sur nous.

— Quel malheur que nous ne puissions pas faire l'amour véritablement.

— Mais nous le faisons véritablement.

— Non, Zéphyre, tu sais ce à quoi je fais allusion.

— Je pense que tu devrais me laisser faire.

— Que veux-tu faire ?

— Fais-moi confiance.

— Effectivement, on doit toujours faire confiance à une femme, surtout si elle est une elfe, et si elle est amoureuse. La matinée se passe de commentaires et nous sortons du lit clos vers le milieu de la journée. Je prépare un plat de poisson à base de Pastis 51 et de crème fraîche et bientôt Zéphyre se délecte et reprend des forces et des couleurs et retourne s'encouetter sans vergogne tandis que je vais voir l'œuf.

La fêlure a nettement augmenté. Il me semble qu'elle s'est allongée et qu'elle est lumineuse. Mais je suis convaincu qu'il nous faudra attendre jusqu'au lendemain pour voir enfin l'animal qui en sortira. Je retourne rejoindre Zéphyre qui s'est rendormie en m'attendant. Qu'elle est belle lorsqu'elle dort ! Son visage est si souriant, si confiant. Je la laisse dormir et je me glisse dans le lit avec la plus extrême douceur car je ne veux en aucun cas la réveiller et je m'endors à mon tour, tentant de récupérer des forces après notre combat de haute lutte de la matinée. La découverte de l'habitant de l'œuf ne sera pas avant demain, donc nous avons encore une bonne après-midi et une nuit de récupération. Et peut-être de nouveaux câlins si nous nous réveillons.

Et nous nous réveillons sur les coups de dix-neuf heures, tout ragaillardis et prêts à dévorer mille champignons préparés par nos amis d'en bas, et accompagnés d'un lapereau saisi au collet dans la forêt par plusieurs d'entre eux. Je pense que c'est l'odeur suave de sa cuisson qui nous a réveillés tous les deux en même temps. Je file contempler l'œuf tandis que Zéphyre se prépare, me dit-elle. Quelle préparation ? Je me le demande, elle qui est nue la plupart du temps. C'est à mon retour que je la vois, radieuse dans une robe extraordinaire. Elle est tissée avec du fil tellement brillant qu'elle semble habillée d'un miroir dans lequel je me reflète. C'est assez fantastique, car elle semble habillée de moi flottant autour d'elle. L'effet est assez merveilleux et étrange. Elle a tressé ses cheveux en un arc de cercle qui lui fait une véritable aura autour du visage. Aura dans laquelle elle a tressé des brins de cette même laine miroir. L'effet est surprenant et vraiment ravissant. Elle est auréolée de ce qui l'entoure, murs, moi, lumière émanant du feu brûlant dans la cheminée. Sa robe l'inonde également de tous les flammes se reflétant. C'est magique. Nous vivons en pleine fantasmagorie.

— Le repas est prêt mon amour, nous pouvons nous mettre à table.

— Tu es de toute beauté ma chérie. Tu es splendide.

— Merci de me le dire, je l'ai mise uniquement pour toi. Je sais que tu m'adores lorsque je suis habillée.

— Et je t'adores lorsque tu es nue.

— Ça je le sais ! Viens, ça ne nourrit pas et j'ai une faim de loup.

— Moi aussi... de toi !

— Insatiable !

— Eh oui ! Pardonne-le moi.

— Oh, tu es totalement pardonné, si tu viens manger. Nos amis nous ont préparé un repas d'exception.

— Alors j'arrive.

Zéphyre est radieuse. Fièr de sa robe. Et de sa coiffure. Elle est plus belle que belle et je suis fier d'elle. C'est véritablement ma femme. Dans mon esprit nous avons bien le même âge.

Nous nous ruons sur le lapereau cuit à l'estragon et aux champignons. Et pas n'importe lesquels ! Des chanterelles qui rassemblent frileusement (si l'on peut dire dans la chaleur de la cuisson) leurs corolles, pour jouer les pétales autour des pièces de lièvre en sauce. Elles embaument l'air autour de la table. Elles alternent avec des trompe-la-mort, et forment ainsi un délicieux et odorant décor noir et orange du plus bel effet. Hélas, les korrigans qui ont préparé ce plat, se sont éclipsés discrètement et n'auront pas entendu les compliments, que pourtant nous n'avons pas retenus le moins du monde. J'avoue même qu'ils ont été un peu bruyants et que la démonstration de notre joie n'a pas été très discrète. Qu'importe, ce qui compte le plus c'est que c'est absolument délicieux. Et que nous faisons honneur au plat en le mangeant jusqu'à la dernière miette. Puis nous allons regarder l'état d'avancement de l'œuf ou plus exactement de l'éclosion.

— Comme les fissures se sont agrandies !

— Oui, et elles sont beaucoup plus nombreuses.

— Et plus larges. J'ai bien l'impression que c'est pour dans peu de temps.

— Tu as certainement raison, il faut peut-être que nous restions ici. Qu'en penses-tu ?

— Oui, je pense que tu as raison. Je vais aller me changer. Pas question que je souille cette robe.

— Oh oui, je l'aime tant. Va vite et reviens plus vite encore.

— J'arrive.

Zéphyre est partie en courant. J'ai installé des clenches à sa hauteur couplées avec celles installées pour les humains, il y a quelque temps, ce qui lui permet de passer rapidement d'une pièce à l'autre.

Nos amis préparent du café pour que nous puissions passer la nuit. Ils ont cent fois raison, j'ai bien l'impression que nous allons être cloués ici. Les fentes ont encore grandi.

— C'est extraordinaire d'assister à une naissance, d'autant plus que nous ignorons de quelle espèce.

L'HÉRITAGE

— Tu sais, c'est soit un gros oiseau, soit un dinosaure.

— Je dois avouer que c'est ça qui me fait peur.

— Je ne pense pas que tu doives t'inquiéter, la première personne qu'un être vivant aperçoit lorsqu'il naît, il la prend pour sa mère.

— Alors le pauvre aura deux mères!

— Deux mères?

— Oui, toi et moi puisqu'il nous apercevra tous les deux ensemble. Comme cela il en aura une grande et une petite. Abondance de bien ne nuit pas!

— C'est ça. Moi, je lui donnerai le sein, et toi, tu le changeras.

— On peut le voir comme ça.

— Regarde, il y a une fente qui s'est encore agrandie.

— J'avoue que je n'ai rien aperçu.

— Romain, j'ai peur...

— Il n'y a aucune raison d'avoir peur, reste calme.

— J'ai quand même peur. Tu auras beau dire, cette naissance inconnue m'effraie.

— Allons, Zéphyre, sois gentille de nous servir un café et viens te blottir contre moi.

— Me blottir contre toi? Bien sûr, c'est le meilleur des réconforts. Et avec un café, c'est pur bonheur!

— Tu commences à parler complètement l'humain.

— Comment veux-tu que cela soit autrement? Je vis toute la journée avec toi.

— Tu aurais pu parler le korrigan.

— Ça m'étonnerait, nous ne les fréquentons pas assez, et pas de la même manière.

— Il est vrai que nous avons moins d'intimité.

— Heureusement. Oh, regarde: une nouvelle fente.

— Tu as raison.

Encore quelques instants (minutes?) Probable. Secondes, peut-être. Nous attendons, l'œil rivé à l'œuf qui se craquelle de plus en plus. Zéphyre se serre contre moi, un peu tremblotante, car elle a vraiment peur. Soudain, quelque chose se dresse hors de l'œuf par l'une des fentes, celle un peu plus large que les autres. Cela ressemble à une longue griffe, toute incandescente et qui, petit à petit passe de l'orange lumineux au carmin violacé en s'éteignant au contact de l'air. Une crête de coq apparaît sortant d'une autre fissure opposée à la première.

— C'est curieux cet ongle et cette crête de coq, cela ne semble pas possible.

— Si, c'est possible puisqu'on le constate.

— Effectivement. Mais c'est étrange. Non ?

— Attendons la suite.

— Je ne crois pas que nous attendions très longtemps, voici une autre griffe.

— Sois gentille, va chercher les korrigans. Tu veux bien ?

— Bien sûr, j'y vais tout de suite.

Je continue à observer les changements qui se font de plus en plus rapidement, tandis que Zéphyre se dépêche d'aller chercher ses amis. Une troisième griffe est apparue. Ainsi qu'un bec un peu recourbé. Je m'interroge sur le nom de ce gros et drôle oiseau qui arbore des pattes démesurément griffues et une crête énorme. C'est alors que Zéphyre revient et se blottit immédiatement contre moi. Elle est littéralement hypnotisée par cet oiseau. Les korrigans sont en train de parier pour telle ou telle race. Seules les poules se sont désintéressées de la chose et dorment comme des bienheureuses.

— Les korrigans arrivent.

— Tant mieux, ça ne devrait pas tarder. Tiens, encore une griffe. Oh, mais j'ai l'impression que ces griffes font partie d'une aile chiroptère.

— Qu'est-ce que c'est une aile chirotruc ?

— Une aile de chauve-souris.

— Tu crois que c'est une chauve-souris ?

— Une chauve souris n'a pas de crête que je sache.

— Pas à ma connaissance non plus.

—Tiens regarde, voilà l'autre aile. D'ici peu nous saurons ce qu'est cet animal.

—Je n'ai pas l'impression qu'il possède des plumes cet oiseau.

—Attends nous n'avons pas encore vu son corps.

—J'attendrai. N'empêche que j'ai hâte de le découvrir.

Zéphyre s'est endormie dans mes bras. Je ne bouge plus du tout de crainte de la réveiller. Les petits hommes jouent aux dés qui pour moi sont minuscules et illisibles. Quelques-uns d'entre eux dorment du sommeil du juste. Moi-même je somnole à moitié, surveillant l'œuf du coin de l'œil. Les deux chats en font autant qui sont lovés à mes pieds. Rien ne se passe pour le moment. Rien d'autre que l'attente plus ou moins anxieuse (en tous cas, pas pour tous!). Zéphyre a beau être petite et toute légère, elle commence à peser lourd sur mon bras gauche et mon corps s'ankylose doucement, mais sûrement. Pourtant, je trouve merveilleux de tenir ce joli petit être au creux de mon bras et je ne voudrais me plaindre pour rien au monde. C'est bien ça l'image du bonheur. Cette veille insolite et mystérieuse autour d'un œuf à la couleur diaprée dans un antique bassin de bois.

Un énorme craquement nous a fait tous sursauter. Zéphyre s'est brusquement réveillée et les chats ont hérissé leur poil. Les dés ont vainement roulé, car plus personne ne s'intéresse à eux. Tous les yeux sont braqués sur l'œuf qui, à présent, illumine la salle et dont la lumière intérieure nous éblouit et nous empêche de voir cet intérieur. Celui-ci passe lentement au rouge cerise comme le diraient les forgerons.

—On croirait un...

—Oui, Zéphyre, on dirait un dragon.

—Mais, c'est un dragon! Impossible, les dragons ne se trouvent que dans les légendes.

—Et pourtant c'est bien un dragon, en chair et en écailles. Stupéfiant!

—Regarde, maintenant qu'il est presque éteint, on voit bien ses yeux lumineux.

—Et qui le restent. Il nous regarde intensément.

—Je dirais mieux, qu'il nous regarde amoureuxment.

—Eh oui! Nous sommes sa maman. La tradition est bien la même partout, dans tout le règne animal.

—Nos grands-parents nous racontaient des histoires de dragon, ils nous disaient que ceux-ci existaient quand leurs aïeux étaient tout petits. Mais nous, on croyait que c'était à ranger dans le même placard que votre père fouettard.

L'HÉRITAGE

— On a tort de ne pas croire nos grands-parents. Ils disent bien souvent la vérité. Regardez : il se lève et s'ébroue. Il cherche quelque chose.

— Mais quoi ?

— Certainement à manger.

— Peut-être, mais que mange-t-il ?

— De la viande, a priori. Je vais chercher une saucisse dans la pièce à côté.

— D'accord. Ne me laisse pas seule trop longtemps. Je ne suis pas trop rassurée.

— Ne t'inquiète pas. Juste un aller-retour.

— Fais vite. Prends-en deux. Une petite et une grande. S'il aime la petite, on lui donnera l'autre ensuite.

— Ça n'est pas bête.

— Et s'il mange ça, il faudra vite le mettre ailleurs.

— Pour ?...

— À cause des poules, voyons.

— Oh, oui, tu as raison. Je commence à être fatigué, je n'y avais pas réfléchi.

— Allez. Va vite.

Je vais en vitesse dans la chambre aux champignons où nous avons suspendu également les jambons et les saucisses en tous genres et je reviens non moins rapidement, muni de victuailles, pour nous et pour le nouveau né. Celui-ci est en train de sortir du fond de sa coquille et il se précipite sur la saucisse qu'il dévore en un clin d'œil. La grande saucisse y passe à peu près avec la même rapidité et le dragon cherche manifestement à manger autre chose. Je me précipite et rapporte cette fois un énorme jésus qui séchait depuis un bon mois. Là, il prend plus de temps pour l'avaler, car il est plus ferme. Presque trop ferme pour ses jeunes dents.

— Où va-t-on le mettre ?

— Dans la grange, celle que tu as bâchée.

— Ça me semble une bonne idée. Il faut le mettre dès cette nuit.

— Comment l'appellera-t-on ?

— Je reconnais bien là l'esprit féminin.

— C'est important, non ?

— Tu as raison, ma chérie, tu as entièrement raison. Pourquoi pas Arthur ?

— Bof ! Non. C'est un nom d'homme.

— Drack, alors.

— J'aime mieux ça, ça n'appartiendra qu'à lui.

— Alors, va pour Drack.

L'HÉRITAGE

—Accepté à l'unanimité, car je crois que les applaudissements de nos petits amis sont concluants.

—Allons lui faire un nid suffisamment douillet dans la grange.

—D'accord.

Ils partent tous en procession, portant religieusement la demi coquille servant de berceau et de chaise à porteurs. Il faut voir cette retraite au flambeau silencieuse et mystérieuse marcher entre les plates-bandes de fleurs et de légumes, zigzaguant de glaïeuls en courges et de bleuets en fève jusqu'à cette grange délabrée, portant en triomphe le dernier rescapé de la race oubliée des dragons. Celui-ci semble étonné de ce qui lui arrive et lance des petits cris que l'on peut prendre pour des cris de frayeur ou de joie, selon son humeur. Zéphyre marche à côté de lui pour le rassurer, lui tenant sa patte griffue avec délicatesse. Les korrigans ont entonné un chant de victoire de leurs voix étonnamment graves.

Une fois arrivés à la grange, Drack s'est immédiatement envolé d'un coup d'ailes lourd et maladroit pour aller se percher exactement là où nous avons trouvé le baquet de bois duquel nous avons fait un bain-marie. Sitôt installé, il s'est endormi sans plus s'occuper de nous et nous avons quitté la grange, les korrigans en tête et Zéphyre dans mes bras fermant la marche. Elle s'est rendormie immédiatement et lorsque j'ai franchi le seuil de la salle à vivre, elle dormait profondément et n'a même pas été réveillée par la délicieuse odeur de chocolat chaud que les premiers arrivés ont préparé immédiatement. J'ai déposé ma petite compagne dans le lit et suis venu m'attabler aussitôt, ravi de me sustenter avant d'aller me coucher.

—Quelle riche idée avez-vous eue là, que de préparer ce chocolat. Je crois que nous en avons tous grand besoin. Non ? Nous avons besoin d'un carburant énergétique.

Tout le petit peuple de la maison, moins une, ont le nez plongé dans un dé à coudre fumant. Seul mon jeune ami a levé son visage vers moi pour me répondre. Les bols vidés, tout le monde est parti se coucher en silence et rapidement. Nous avons tous besoin de récupérer après une telle soirée. Il est très net que nous avons tous été très secoués par un événement de cette taille.

Le réveil, ce matin, est bref. Nous nous vêtions simplement et nous précipitons dans la grange. Nous trouvons Drack, toujours sur son perchoir en train de déguster une biche qu'il a donc chassée lui-même. Et moi qui m'inquiète de la façon dont il faudrait le nourrir ! Il s'en est chargé lui-même et c'est tant mieux. Zéphyre, d'un coup de ses ailes diaphanes s'envole pour se manifester auprès de lui.

— Sais-tu qu'il a cuit sa viande ?

— Non ?

— C'est tout un méchoui de biche qu'il dévore. Et c'est bien appétissant. Je regrette que tu ne puisses pas monter sans effort.

— Mais je te fais confiance, tu es mes yeux d'en haut.

— On peut dire ça comme ça...

— Donc, nous n'aurons pas à nous soucier de sa nourriture. C'est déjà ça. Les korrigans non plus.

— Mais s'il cuit les aliments, c'est qu'il fait du feu, et ça c'est beaucoup plus inquiétant. Il faudra que l'on y prenne garde.

— Et que nous sachions comment il s'y prend.

— Allons en parler aux petits.

— Oui, allons-y. Ils auront certainement quelques idées sur la question.

— Ils avaient très gentiment proposé de chasser des petits animaux pour le nourrir. Mais s'il faut en assurer la cuisson, cela change tout. De toutes façons, il est évident que Drack subviendra à ses besoins. Et c'est mieux ainsi.

— Mes amis, ne vous inquiétez plus de rien, Drack sait chasser et fait cuire ses aliments.

— Où les fait-il cuire ?

— Ah ça ! Il nous faudra le découvrir.

— C'est un travail pour nous. D'ici demain, nous te le dirons. N'est-ce pas mes amis ?

— C'est évident.

— En attendant, j'ai faim, si nous mangions tous ensemble ?

Un bruit d'ailes et un coup frappé à la porte nous fait sortir sur le pas de la porte pour nous trouver nez à nez avec un chevreuil tout rôti. Drack est à côté et le pousse vers nous, du bec. Il est facile de comprendre que c'est un cadeau offert par le dragon et nous le remercions chaleureusement. Il semble être cuit à point et bien doré. Je le prends et le pose sur la table. Il est bien lourd et j'ai quelques problèmes à le poser sur la table. Drack émet une sorte de roucoulement de satisfaction et s'envole lourdement vers sa grange. Nous passons à table sans plus attendre et nous ne mettons pas longtemps à dépecer en menus morceaux de viande ruisselante de jus doré coulant de l'intérieur de l'animal. Il est succulent et nous nous posons la question de savoir quand, comment et où a eu lieu cette cuisson.

Nous restons à table et nous nous régalons, nous abandonnant assez longtemps au milieu des rires et même des chansons. Je m'aperçois que les korrigans ont un immense répertoire de chansons en tous genres. Il se trouve que je connais beaucoup d'entre elles, et que je peux unir ma voix aux leurs. J'adore chanter en chœur et, manifestement, tous les korrigans aussi. Zéphyre ne connaît que quelques chants qui lui permettent de joindre sa voix cristalline aux nôtres par moment. Plusieurs de leurs chansons sont en vieux breton ou en ancien gaëllique, et celles-là, je ne peux que les écouter religieusement, silencieux et fasciné par ces mélodies.

Le repas se termine par un toast en l'honneur de Drack qui — l'avait-il senti? — a frappé à la porte de la maison pour participer à notre liesse.

— Entre, Drack, entre, tu as ta place parmi nous. Si tu veux, tu peux partager notre repas, il y en a, grâce à toi, en quantité suffisante.

— Roukkk...

— Prends donc ce morceau de choix, le filet.

— Roukkk...

— Bon appétit.

Il paraît être un animal très intelligent et participe allègrement à nos agapes. Après avoir avalé le rôti que j'ai détaché de son dos, il déchire et nettoie rapidement cinq côtes. C'est un bon convive. Il a grandi depuis cette nuit précédente et ses ailes se sont déjà affinées, parcheminées et plus translucides. Elles sont déjà beaucoup plus souples, plus mobiles. Il s'est installé tout près de la cheminée et, par moments, se tourne vers elle comme s'il crachait dans le feu. C'est très certainement un dragon des bruyères, vu la courbe de son nez. Il ne grandira donc pas énormément et je trouve ça très bien, car, normalement, il pourra toujours entrer dans notre maison. Ça ne l'empêchera pas d'être d'une force herculéenne

et de nous emporter dans les airs, il faudra attendre deux ou trois jours, peut-être un peu plus ?

Le toast en son honneur semble apprécié. Il a plongé son bec dans le verre qu'on avait placé devant lui et en deux temps trois mouvements il a tout aspiré d'un coup et, prenant son verre dans sa griffe droite, l'a tendu à la ronde pour qu'on lui verse du vin à nouveau. Il a aussitôt vidé goulûment son verre et l'a retendu, mais nous avons essayé de lui faire comprendre qu'il ne fallait pas dépasser certaines doses, même s'il y a peu de chance de se faire alpaguer par la police de l'air. Celle-ci penserait certainement avoir, et de loin, dépassé beaucoup trop la dose prescrite. Ça pourrait être assez comique.

Grâce à Drack, nous avons eu un véritable repas de pleine lune. Il ne manquait que les fées mais on ne peut pas tout exiger et Zéphyre les remplace agréablement et au moins, elle n'est pas facétieuse ni perverse. C'est peut-être mieux ainsi. Nous avons continué à discuter autour d'un excellent gâteau — un crumble — aux myrtilles que Zéphyre a préparé en catimini avec l'aide de ses amis korrigans. Je ne m'étais même pas aperçu de sa disparition ni de son retour tant sa présence est toujours discrète. Le gâteau est énorme et apporté par une escouade de dix korrigans enturbannés d'une étoffe dorée et enrubannés de cramoisi. C'est splendide à voir autant que c'est une suave odeur qui se dégage du plat qui s'avance vers Zéphyre et moi. Un personnage plus richement habillé marche en tête une énorme pelle à tarte sur l'épaule.

— Je voudrais vous remercier de m'avoir accueilli parmi vous.

— Mais... Tu parles !

— Bien sûr, ce soir j'ai écouté votre langage et je l'ai attimilé. Et à présent, je peux vous parler. Je parlerai beaucoup mieux d'ici quelques jours, mais j'en tais tuffitamment pour vous remercier. Je crois que je vais être très heureux parmi vous. Turtout ti vous me donnez des tâches à accomplir. Des tâches à ma dimension.

— Drack, tu nous étonneras toujours. Bien sûr que nous te donnerons des tâches à accomplir. Et pas uniquement de la chasse.

— Pour la chasse, j'aimerais vous emmener avec moi. Peut-être par groupe de deux ou trois. Ta serait sympathique, ne croyez-vous pas ? Et je tuis certain que vous me teriez d'une grande aide.

— Si nous pouvons t'aider, ce sera bien volontiers. Mes amis, je voudrais porter un dernier toast en l'honneur de Drack, le dernier dragon vivant sur terre. Et j'espère qu'il ne restera pas le dernier, mais qu'il va pouvoir rencontrer une compagne et que le ciel de Brocéliande et peut-être du monde entier, pourra retrouver les vols de dragons. À Drack !

L'HÉRITAGE

—À Drack, buvons.

—Merti, mes amis. Moi autti je touhaite rencontrer une compagne. Quoique je ne me fatte pas beaucoup d'illusions. Et que je m'apprête à patter une longue vie tolitaire. Buvons.

De son bec est sortie une longue flamme dorée qui a caressé le verre. Qu'il est drôle avec ce défaut de prononciation dû probablement à son bec trop courbe.

—J'aime le vin chaud, mais je le préfère avec des épites. Si vous en avez, j'en prendrai au prochain verre.

—Mais... Drack,... c'est le dernier pour ce soir. Nous allons nous coucher. Nous avons eu une journée bien remplie... Grâce à toi, d'ailleurs.

—Alors, je vais me coucher autti. Bonne nuit.

—Bonne nuit à toi.

L'accord a été unanime. C'est un unisson parfait. Chacun quitte la table emportant son écuelle et son godet. Je me charge du reste du méchoui. Il ne reste pas grand chose d'ailleurs et j'imagine déjà la terrine aux champignons que je vais préparer demain matin. Zéphyre m'aide en remportant les verres et quelques carafes. Lorsque nous allons nous coucher dans notre lit clos bien douillet, la table est vide de tout relief de ce repas plutôt plein de surprises. Zéphyre quitte sa tunique et vient se blottir dans mes bras qui l'accueillent amoureusement. Et nous nous endormons heureux de cette journée imprévisible.

La pleine lune coule son filet de lumière bleutée à travers les ouïes de la porte coulissante et caressent nos corps nus à peine recouverts du drap bleu marine. Océan de vagues figées dans lesquelles nous voguons vers des cieux inconnus et des rivages incertains que nous découvrons du fond de nos rêves improbables. Demain, nous ne nous souviendrons plus de rien que de ce petit dragon que nous conserverons au creux de notre cœur.

— Zéphyre, réveille-toi, je crois que j'ai une idée.

— Une idée ? À propos de quoi ?

— De la cuisson des méchouis de Drack.

— Et alors ?

— Tu as vu qu'il s'est fait un vin chaud hier au soir.

— Oui, eh bien ?

— C'est certainement ainsi qu'il cuit ses méchouis.

— C'est bien possible.

— J'aimerais savoir où il fait cela et comment.

— Oui, bien sûr, question de sécurité.

— Évidemment.

— Je te propose d'aller voir Drack.

— D'accord. Ça n'est pas bien loin, je t'accompagne.

— Parce que ça n'est pas bien loin ? ... Avant tu aimais te promener longtemps avec moi.

— J'aime toujours, mais ce matin, je suis très fatiguée. Ça n'est pas mon jour. Excuse-moi.

— Je comprends, tu es toute excusée.

— Merci. Allons-y.

— Veux-tu monter sur mes épaules ?

— Volontiers. Je suis vraiment très fatiguée.

— Allez. On y va.

Zéphyre monte sur mon épaule et s'appuie tendrement sur mon oreille. Nous nous arrêtons tout d'abord devant le bol de café si gentiment préparé par nos petits amis. Pour rien au monde je ne me dispenserais d'un délicieux petit déjeuner pareil. Zéphyre non plus. Le pain est grillé à souhait. Le beurre est fraîchement salé. Pourquoi s'en priver ? Nous restons à déguster ces bonnes choses tout en rêvassant en silence lorsque retentissent deux énormes coups frappés sur la porte.

— Vous êtes réveillés, t'est tant mieux. Je veux vous emmener faire une promenade dans les airs.

L'HÉRITAGE

— Salut, Drack, bien dormi ?

— Pas mal, merci. J'ai besoin d'une petite promenade pour bien me réveiller. C'est pourquoi je viens vous chercher toi Romain et toi Téphyre.

— Nous terminons notre bol de café et nous venons.

— Puis-je en avoir un peu ?

— Bien sûr, où avais-je la tête ?

— Voilà, Drack. Du sucre ?

— Oui, trois. Merci Téphyre. Permettez que je le réchauffe ?

— Bien sûr.

Drack souffle discrètement un jet de feu sur son bol qu'il a élevé à hauteur de son bec, puis il avale le café d'un coup sec.

— Ta fait du bien. Merci.

— On y va ?

— On y va.

Zéphyre s'est assise sur l'encolure et je me suis mis contre elle. La position est fort confortable et parfaitement stable. Nous sommes étonnés Zéphyre et moi du côté agréable de cette position. Nous nous élevons très vite au-dessus de l'océan d'arbres. La frondaison présente une grande variété de verts plus ou moins tendres. Drack s'amuse à raser les cimes. C'est un petit jeu assez innocent et une fois la première frayeur passée, c'est une chose fort agréable que de raser les crêtes feuillues et Drack s'en donne à cœur joie. Ils volent ainsi pendant plus d'une heure et soudain plonge dans une petite clairière à la verticale. Un mouton embroché se trouve en plein milieu de celle-ci et Drack s'en approche immédiatement pour souffler sa flamme dessus tandis qu'il fait tourner la broche d'une patte contrôlée.

— Prends garde à ne pas le brûler, ça serait dommage.

— Ne t'inquiète pas, je fais très attention. J'ai trouvé cette clairière dès le lendemain de mon installation dans la grange et le fait qu'elle soit entourée de houx de toute part m'a doublement intéressé. Un, pour le fait que le houx ne prendra pas feu. Deux, que personne ne me verra ici et ne traversera tes arbres pour venir me chercher.

— Tu es donc tranquille. C'est un très bon choix.

— Il n'est pas impotible que je finisse par contruire ma cabane iti-même.

— Pourquoi pas ?

— Il me semble que j'y serai bien. Je voulais vous montrer cet endroit et vous demander votre avis. Et peut-être votre assentiment.

— Mon ami Drack, tu es libre, tu dois te passer de notre assentiment.

— Tependant, j'éprouve le besoin de vous le demander.

L'HÉRITAGE

— Eh bien, tu l'as. Tu es content ?

— Oui, merci. Je commenterai donc à contruire ma cabane dès demain. Je tais où je la bâtirai. Vous avez vu comment je protède pour la cuisson de mes repas ? Ainsi je ne risque pas de mettre le feu à la forêt.

— Et de la cuisson de nos repas, d'ailleurs. Où as-tu trouvé ce mouton ? On n'en voit plus dans la région.

— Il bêlait, esseulé, alors je l'ai enlevé. C'est mal ?

— Normalement, tu ne dois pas enlever un animal domestique qui ne t'appartient pas.

— Ce n'est pas un animal domettique, il était tolitaire et il bêlait, vous dis-je.

— Un mouton est, théoriquement, toujours domestique.

— Ah bon...

— À mon avis, tu devrais te contenter des animaux sauvages. C'est bien meilleur et ça n'appartient à personne. Des sangliers, il y en a des quantités, des chevreuils, des cerfs, tu en rencontreras beaucoup. N'aimes-tu pas les légumes ?

— Mais ? Vous voulez m'empoisonner ! Je ne tuis pas un dragon d'Ukraine ! Quelle horreur ! Et moi qui vous croyais mes amis !

— Nous sommes tes amis, et nous n'avons fait que te poser une question. Sans rien de plus.

— Quand, même, vous voyez bien que je tuis un dragon des bruyères. Avec un bec pareil, c'est fatile à reconnaître.

— Tu sais, nous n'avons pas beaucoup l'habitude des dragons. Il faut dire qu'à part toi, nous n'en avons jamais vu.

— Oh, dieux. Mais alors, je tuis teul ! Ce que vous ditiez hier au toir est la...

— ...Sricte vérité. Oui Drack, hélas. Mais je peux t'assurer que nos petits amis continuent à chercher là où ils ont trouvé ton œuf. Tu dois garder espoir.

— Je garderai etpoir. Ne puis-je les aider ?

— Hélas, c'est tout au fond de leur grotte. Je crains bien que tu ne puisses passer.

— Dommage... Il n'empêche que je ne veux pas vivre tinq mille ans seul.

— Tu n'es pas seul, nous sommes là.

— Oui, Zéphyre, mais je tuis teul quand même. Allez, montez, je vous ramène.

— Merci Drack, peut-être pourrions-nous rentrer à pieds ?

— Même en courant, vous n'arriveriez à la maison qu'à la nuit tombée.

— C'est si loin ?... On ne s'en rendait pas compte.

— De toutes manières, la barrière de houx est infranchittable et le teul et unique moyen est d'atteindre et quitter ce lieu par la voie des airs. Il n'y a aucun

autre moyen d'y accéder. C'est non seulement un véritable néméon, mais en outre une forterette imprenable.

— Tu l'as bien choisi, ce lieu.

— J'ai beaucoup cherché et je pense que j'ai été guidé.

— Guidé, oui, mais par qui ?

— Ah ta ! Je n'en ai aucune idée. Peut-être pourriez-vous m'éclairer ?

— Écoute Drack, très franchement nous n'avons aucune certitude. Mais puisque nous sommes en Brocéliande, il faut que nous pensions aux druides et à leurs croyances. Pour eux, chaque plante, chaque arbre, chaque fleur, chaque brin d'herbe, chaque pierre — roche ou caillou — chaque ruisseau est vivant et représente la personne divine.

— Ah, bon, vous avez plusieurs dieux ?

— Que non ! Nous sommes monothéistes, mais à l'instar des chrétiens qui ont une kyrielle de saints plus ou moins créés de toute pièce, nous avons des représentations sacrées qui sont la nature.

— J'aime mieux ça. Cette vision me plaît mieux.

— Pourquoi ne pas imaginer que ce sont ces entités de la forêt qui t'ont guidé jusqu'ici ?

— Cette idée me plaît beaucoup. Gardons-la .

— Pourquoi pas. Bon, nous montons sur ton dos et tu nous ramène à la maison.

— Pas avant d'avoir déjeuné. T'est compris dans le prix du billet sur le vol Royal-Air-Dragon.

— Dans ce cas. D'accord.

— T'est prêt ! À table ! Bon appétit.

— C'est absolument délicieux avec ce goût de thym frais.

— Mademoiselle est un bec fin ! Moi qui croyais qu'il n'y avait que les poules et moi qui avions un bec. Je vous ai aussi préparé une temoule de coutcoute. Je ferai même l'effort d'y goûter. Et je vous ai préparé un bouillon de légumes pour l'accompagner.

— Où as-tu été chercher tout ça ?

— Dans le grainier, la chambre à côté de telle des poules. Et les légumes dans le jardin.

— Toi alors ! Tu ne perds pas de temps pour apprendre.

— T'est bien ce qu'il fallait faire ?

— Bien sûr. Tu es un hôte parfait. J'espère que nous serons réinvités.

— Le plus souvent possible.

— N'oublie pas nos petits amis.

Le retour s'est merveilleusement passé dans la douceur automnale de Brocéliande. Peut-être que des promeneurs auront levé le nez en l'air et cru apercevoir un dragon. Mais chacun sait que c'est absolument impossible et ils en auront été quittes pour faire l'achat d'un kit et se seront fait un alcootest avant que de reprendre le volant. Il est vrai que de voir un dragon dans le ciel du XXI^e siècle est plutôt bizarre. Au passage, Drack a attrapé un pigeon ramier dans son bec, en plein vol, sans penser qu'il faisait peut-être partie d'un colombier. Nous l'avons un peu morigéné. Il était tout confus lorsqu'il nous l'a confié en nous disant qu'il l'avait pris pour notre dîner de ce soir. C'est un peu facile comme excuse, mais nous sommes bien obligés d'accepter ce don, car le refuser ne lui rendra pas la vie.

Nous planons au ras de la canopée. Les feuilles frémissent à notre passage le léger bruit en est ravissant et Zéphyre ne peut résister au désir de déployer ses ailes et de voler dans cette fantasmagorie colorée de violets, de verts et d'orange-rouges. Je me maintiens sur le dos de Drack et la regarde évoluer parallèlement au dragon qui a d'ailleurs ralenti pour rester à sa hauteur. C'est fascinant de les voir voler de conserve et d'apercevoir leur ombre double courir sur les feuilles des arbres.

Nous arrivons bientôt à La Vigne et nous atterrissons à la porte de la grange. La magie est terminée. Le voyage merveilleux est fini. Je rentre à la maison, saoulé d'air et de couleurs. La tête me tourne un peu. Je dépose le pigeon sur la table de la salle à vivre. C'est un tableau quelque peu surréaliste qui se trouve devant moi : une table de bois, un oiseau mort et, juste à côté une jeune femme nue penchée au-dessus et cherchant à arracher, en vain, quelques plumes pour s'en faire une coiffure comme en font les amérindiens avec les plumes d'un aigle. J'arrache quelques plumes, car je voudrais savoir comment ça la coiffe.

C'est fou ce que les femmes ont le sens de la parure. Toutes les femmes. Zéphyre n'échappe pas à cette règle et en un tournemain se fait la plus jolie coiffure que j'aie jamais vue. Elle est splendide et rayonnante et hypnotise littéralement deux korrigans spectateurs de ce happening. Ils plument consciencieusement le

pigeon pour pouvoir imiter leur amie tandis que je file au jardin potager pour cueillir une grande brassée de petits pois mange-tout. C'est mon plat préféré et ça accompagnera parfaitement ce pigeon qui sera suffisant pour nous quatre (car je pense que les deux korrigans vont rester avec nous). Je les aide à terminer la préparation du pigeon. Il faut peaufiner le plumage, le vider de ses viscères et le farcir de champignons et le recoudre enfin. Ce sera encore un repas de fête, comme tous les jours. Nous procéderons à la cuisson en fin d'après-midi.

— Oh, il faut que nous vous disions une chose : Drack va habiter dans les bois.

— Ah bon... Il va donc quitter la grange ?

— Oui, il a trouvé un coin assez exceptionnel. Je pense qu'il a bien raison.

— Si tu le dis.

— Oh oui, il me semble que c'est mieux pour lui. Il peut y faire du feu et il sera à l'abri de tous les regards.

— Effectivement, c'est important.

— Drack vous emmènera le voir, il va y construire un abri à sa mesure.

— Tant mieux, je suis curieux de voir ce lieu imprenable.

— Imprenable est le vrai mot. C'est une clairière fermée par une ceinture de houx inextricables sauf peut-être pour vous qui pourrez probablement passer au ras du sol, et encore, certainement pas partout.

— Nous irons voir, c'est le mieux.

L'après-midi se passe au jardin où il y a encore quelques récoltes à faire, et surtout commencer la cueillette du raisin à laquelle les korrigans s'adonnent avec plaisir. Ils grimpent facilement dans les pampres, s'accrochant aux vrilles et lançant les grappes dans les paniers posés sur le sol au pied du mur. Il faudra attendre Drack pour cueillir les plus hautes grappes. Lorsqu'il atteint le haut du pignon il se trouve nez à nez avec le dragon sculpté tout en haut du mur. Il reste un instant comme figé, puis redescend l'œil vague et plutôt triste.

— Que s'est-il passé Drack ?

— Cette maison était la maison des dragons.

— Oui, certainement. Et alors ?

— Alors nous vivions là et mes parents tont probablement morts iti.

— Probablement.

— Alors ta m'a rendu triste.

— Je comprends.

— Mais peut être retrouverons-nous des œufs de dragon ?

— Peut-être Drack, peut-être. Tu sais nos amis n'arrêtent pas de chercher. Ils trouveront certainement. Pour le moment ils n'ont trouvé qu'une coquille bri-

sée, mais ils ne désespèrent pas. Bon, tout le raisin est récolté, nous allons le piler aux pieds, c'est la meilleure méthode pour faire du bon vin. Au travail.

Tous s'y sont mis. J'ai demandé aux korrigans de ne pas rester trop longtemps à cause de l'émanation de gaz. Zéphyre, un peu plus grande est sortie quelque temps après et j'ai quitté le bac le dernier comme il se doit, vu ma taille. Nous l'avons laissé reposer toute la nuit, puis nous l'avons fait couler dans un tonneau. Il y en aura une trentaine de litres, certainement moins, peut-être très peu en plus. L'an prochain nous en aurons probablement dans les cinquante litres et ensuite la vigne pourra nous donner un hectolitre. D'ici quatre ou cinq jours, nous jagerons son alcool et le mois prochain nous pourrons peut-être déjà le mettre en bouteille et là, ce sera la fête pour tous.

— Quel raisin est-ce ?

— À l'odeur, je dirais que c'est un muscat. Il est très poivré, très épicé.

— Alors il ne faudra pas en boire énormément, car il fera tourner nos têtes très rapidement.

— C'est sûr, je me demande s'il ne faut pas planter en même temps quelques cepes de merlot pour atténuer un peu la force du premier ?

— Ça pourrait être bien. En tous cas, ça serait moins lourd.

— Je crois que c'est une bonne idée. Nous verrons l'automne prochain.

Maintenant il n'y a plus que les citrouilles et les potimarrons qui finissent de mûrir et ce sont de grosses taches oranges qui jonchent le jardin. C'est assez sympathique à voir. Les poules ont le droit de se promener parmi ces fruits. Le rouge tirant sur le marron fait chanter leur orange. C'est joli. Drack est venu les regarder d'un œil attendri. Il a compris qu'il ne fallait pas toucher aux poules. Il les considère maintenant comme de sa famille : elles pondent des œufs... comme les dragons (mais plus petits, bien sûr), alors ! Il a même essayé de leur parler, il sait caqueter comme elles. Jusque là, il n'y a pas de problème. Mais qu'elles ne répondent pas et ça, il ne trouve pas cela très correct.

Sa maison de la clairière est presque terminée. Une maison faite de branchage et de boue séchée et recouverte de branches de jeunes houx. Elle est non seulement parfaitement invisible de l'extérieur, mais aussi de l'intérieur de la clairière et, lorsque la porte est rabattue, bien malin celui qui peut dire qu'il y a une cabane ici. Seul, l'emplacement d'un feu indique que la clairière est habitée. Mais celui-ci n'est visible que lorsque Drack est présent, car lorsqu'il quitte sa tanière il prend soin d'éteindre le feu et de poser des branchages de houx sur son emplacement pour que l'on ne décèle rien. Sa prudence est extrême et on peut vraiment lui faire confiance quant à la sécurité.

Il entasse les dépouilles de ses victimes et aura bientôt un lit très confortable

dans son habitation. C'est un nid bien douillet qu'il s'est fait là et suffisamment grand pour deux dragons, car il est persuadé que les korrigans vont lui découvrir une compagne. Il en est certain.

Il a déjà amené la totalité de ses petits amis en une dizaine de voyages. Ceux-ci furent tout heureux du baptême de l'air et de voir leur domaine de tout en haut. Il est vrai que c'est grandiose et impressionnant de voir la forêt ainsi. C'est enfin la légende du Petit Poucet concrétisée. Bien sûr, ils n'ont pas vu le château de l'ogre, en revanche, ils ont vu l'ancre du dernier dragon de la Terre, leur ami. Et c'est encore bien mieux.

— Ton aire est encore plus luxueuse que ce que nous imaginions.

— Mais, je croyais que te mot était rétervé aux aigles.

— Pour nous, tu en es un. Et le plus royal de tous. Tu nous a montré ta noblesse et nous sommes fiers de toi. Ce n'est pas pour rien que tu figures au pignon de la maison. Sais-tu comment Romain a appelé la maison ?

— Non, dites-le moi.

— La Vigne du Dragon.

— Quel hommage ! J'etpère en être digne.

— Et il a nommé ainsi son vin, qui est d'ailleurs fort bon. Nous aurons l'occasion de le boire ensemble.

— Il a réalisé une très belle étiquette où tu figures dans toute ta splendeur. Tes ailes sont grandes ouvertes et ta queue souligne toute l'étiquette. C'est vraiment parfait.

— J'ai hâte de voir ta.

—Au feu! Au feu!

Le feu a pris à Folle-Pensée et s'étend vers l'est à la vitesse d'un cheval au galop, comme le dit la phrase consacrée. La caserne de Plélan-le-Grand a dû faire appel à cinq autres casernes dont une de Ploërmel. Le feu gagne toujours et se rit des efforts humains. La Vigne est trop loin à l'est pour être inquiétée. Au cœur du jardin Drack, Zéphyre et Romain discutent de cet événement.

—Je peux peut-être me rendre utile.

—Fais-le alors, Drack.

—Mais te n'est pas sans le ritque de révéler mon exittente, et peut-être la tienne Téphyre.

—Oui, effectivement. Mais nous ne pouvons pas laisser brûler tout Brocéliande quand même, ni mon village où vivent encore tous les miens.

—C'est évident. Fais ce que tu penses pouvoir faire, Drack, dépêche-toi.

Tandis que les pompiers luttent contre les flammes, Drack s'est envolé directement face au front de l'incendie qui a encore progressé de quelques mètres. Le village des elfes sera bientôt en grand danger. Il va, sans demander l'avis de quiconque, créer un contre-feu qu'il sait indispensable pour l'extinction de l'incendie. Il doit se dépêcher, il commence à souffler ses flammes à la base d'une ligne qu'il a choisie. Les arbres, des bouleaux et des hêtres, se tordent de douleur et il leur parle avec tendresse pour leur expliquer qu'il est nécessaire qu'ils se sacrifient pour la sauvegarde de la forêt. Ils s'effondrent sur eux-mêmes et une ligne, véritable fossé de quelques mètres sur plusieurs kilomètres, est vite créée qui ne brûlera plus contre lequel le front de l'incendie se heurtera et se cassera le nez. L'incendie n'aura plus de quoi s'alimenter et s'éteindra de lui-même.

Les pompiers en sont tout étonnés et enroulent enfin leurs tuyaux, puisque le feu est circonscrit, en se demandant qui a fait ces contre-feux.

—Une paysanne m'a dit avoir vu un dragon brûler des arbres.

—Un dragon? Non mais, tu ne vas pas croire à ces sornettes? C'est bon pour les enfants.

—Oh, ce que j'en dis, c'est pour répéter ce que j'ai entendu.

L'HÉRITAGE

— Mais quand même ! Tu ne devrais pas colporter ces stupidités.

— Là n'est pas le problème. Si on raconte ça, c'est qu'il y a quelque chose. Il n'y a jamais de fumée sans feu. C'est d'ailleurs ce que m'a rapporté un enfant. Il a vu d'un buisson de houx s'échapper de la fumée et pourtant il n'y avait aucun feu.

— Il aura rêvé, ou bien il aura mal regardé.

— Peut-être, mais il raconte ça partout.

— Oui, c'est très ennuyeux mais ça doit pouvoir se contredire. Il faut essayer.

— N'empêche que nous avons assisté à un beau contre-feu et il a été réalisé très rapidement. Aucun homme n'aurait pu agir ainsi, seul ou en équipe. Nous n'avions pas réussi, même en nous y reprenant à deux fois.

— Oui, c'est vrai. Il serait bon de connaître cet homme.

— Est-ce un homme ? C'est plus certainement une femme.

— Oh, vous n'allez pas croire cette vieille paysanne.

— Ce n'est pas une vieille paysanne, elle n'a pas encore trente ans. C'est plutôt jeune.

— Ah...oui.

— Pas trente ans ? On ne peut quand même pas l'accuser de gâtisme.

— Certes non, pourtant elle a certainement rêvé.

— Qui sait ?

— Oh, tu ne vas pas t'y mettre, toi aussi. Un dragon, ça n'existe pas. Un point c'est tout. Je ne veux plus entendre parler de ça et, maintenant que le feu est éteint, je veux que vous m'amenez celui qui a allumé ce contre-feu. Je vous donne trois jours pour ça.

— Bien capitaine.

Ils ont cherché tous azimuts, ils ont interrogé tous les habitants de la forêt, tous les habitants visibles, bien sûr. Pas les vrais habitants, elfes et korrigans, qu'ils n'ont même pas soupçonnés. Ils sont allés interroger Romain qui, bien entendu n'a rien vu. Ils ont même retrouvé la jeune femme qui a vu le dragon. *Testus unus, testus nullus*. Ils n'ont trouvé personne pour corroborer ses dires. Par conséquent, ils n'ont pas retenu son témoignage. C'est une bonne chose pour Drack qui, malgré son action que l'on pourrait qualifier de courageuse, restera dans l'inexistence. Tant mieux.

Le compte rendu au capitaine des pompiers sera des plus plats et sera rapidement classé sans suite. Et pourtant, ce capitaine voyait son avancement d'ores et déjà programmé pour mise en lumière d'un bouteur de feu sinon d'un incendiai-

re. Mais il en sera quitte pour un rêve de gloire vite parti... en fumée. Pourtant ça aurait fait une belle Une: «Moi et le Dragon.» Eh non...

Côté dragon, il en est un qui n'est pas peu fier. Il a sauvé une grande partie de la forêt. Ça n'est déjà pas si mal. Il a sauvé le village des elfes, c'est mieux encore et c'est le village de son amie. Il a sauvé aussi la maison de sa naissance. Et ça, c'est formidable et, de plus, ça a peut-être sauvé sa future compagne. Allez savoir. Sa clairière aussi l'a échappé belle. Le feu est passé de part et d'autre sans y toucher ni même l'effleurer. Elle est sauvée. Peut-être est-ce grâce aux houx?

La forêt est une triste désolation et Drack ne survole plus qu'un désert noir d'une aile lourde et désabusée. Plus de canopée à raser. Plus de gibier à traquer et débusquer dans les buissons ou sous les fougères aigle. De temps en temps, il aperçoit une carcasse calcinée de chevreuil ou de lapin. Il sait bien que tout repoussera et qu'à nouveau la forêt sera habitée. Il sait qu'il y chassera de nouveau. Il sait tout cela et pourtant il est terriblement triste. Il est vraiment trop seul dans ce paysage extraordinaire. Il n'en peut plus de solitude. Il se demande s'il fallait vraiment le faire éclore.

Et pourtant, la vie avait bien commencé avec la découverte d'une amitié chaleureuse. Mais l'amitié ne suffit pas. La vie exige l'amour. Et il n'y a pas d'amour.

— Drack, peux-tu nous emmener, Zéphyre et moi faire un survol de l'étendue des dégâts?

— Bien sûr, Romain. Pardonne-moi de ne pas te l'avoir déjà proposé. Excuse-moi, j'ai la tête ailleurs en ce moment.

— Que t'arrive-t-il?

— Rien que tu pourrais arranger. Je suis triste sans compagne.

— Mon pauvre ami, les korrigans font tout ce qu'ils peuvent. Mais sans résultat jusqu'à maintenant. Viens manger chez nous ce soir, ne reste pas seul.

— Vous êtes gentils, mais je crois que je préfère rester seul. Montez, nous allons en promenade.

Ils partent à tire d'ailes. Rasant les cimes noires et décharnées. Ils frôlent les branches basses moignons improbables des arbres en détresse. Ils font voler en des nuages horribles la cendre jonchant le sol et recouvrant les feuilles offertes par l'automne. Les oranges sont gris, les violets sont ternes et les rouges rouillés. Zéphyre laisse ses larmes se répandre et former un ciment pour faire des sarcophages pour les oiseaux et pour les écureuils qui n'ont pu s'échapper à temps devant le cataclysme. Jamais du plus profond de sa mémoire elle n'a vu cela.

Jamais. L'horreur est partout dans la forêt en deuil. Le linceul est noir, c'est le deuil du deuil. Heureusement, bientôt, le suaire nouveau, blanc d'espoir recouvrira le pays faisant un grand manteau d'hermine pour cacher le premier. Bientôt, Drack ne verra plus ce désolant spectacle, car il va hiberner pour trois mois. Trois mois à dormir d'un sommeil bienheureux, sans rêves et sans cauchemars, et lorsqu'il se réveillera le printemps l'accueillera. Et lui pourra revivre et continuer sa quête. C'est ce qui peut lui arriver de mieux.

Ils reprennent de la hauteur et montent au plus haut des possibilités du dragon pour englober d'un seul regard l'étendue du désastre. C'est alors qu'ils aperçoivent un tracteur qui laboure une parcelle qui se prolonge dans la partie calcinée de la forêt.

— Regardez, cet homme empiète de plusieurs ares sur le territoire de la forêt.

— Tu as l'œil. Je ne l'avais pas remarqué.

— Peut-être ne faut-il pas chercher bien loin le boute-feu de la forêt... À qui profite le crime?...

— T'est dans tet endroit que j'ai pris le mouton.

— Oui? Bon, il serait utile que les gendarmes aillent y fourrer leur nez.

— Tu ne vas quand même pas le dénoncer.

— Oh non, ça serait me salir les mains sous prétexte de nettoyage.

— C'est sûr.

— Il doit y avoir une autre méthode.

— Certainement. Il faut y réfléchir.

L'HÉRITAGE

— Pour moi, je pense que je dois lui faire peur.

— Peut-être, mais comment ?

— Laissez-moi faire. Je vous dépose non loin du champ de façon que vous puissiez tout voir sans en rater une miette.

— Et alors ?

— Alors... Je vais aller l'effrayer.

— Mais... Tu vas te faire voir.

— Il est teul, il pourra toujours parler, il n'a aucun témoin et sera pris pour un fou te qui est pire que tout.

— Tu as raison. Tiens, laisse-nous là, il ne peut pas nous voir, nous sommes derrière lui. Mais il a bientôt fini sa ligne et va se retourner. Et nous, nous le verrons.

— Voilà, cachez-vous bien. Je remonte.

— Sois quand même prudent, Drack.

— Tois sans crainte, Téphyre, vois sans crainte.

Drack remonte dans les airs et attend la fin du retournement du tracteur, puis il fonce sur lui comme s'il fondait sur une proie et, juste au dernier moment, il se redresse et disparaît vers l'arrière de la machine, au ras des mottes, obligeant le paysan à se retourner d'un coup sec pour voir ce qui lui arrive et le contraignant à déporter le tracteur. Celui-ci est sur le point de verser, son conducteur le rattrape de justesse et continue son labour.

Drack revient soudain à la charge frôlant le pare-brise et l'homme baisse instinctivement la tête, fermant les yeux et appuyant maladroitement sur l'accélérateur, emportant le tracteur vers le ruisseau qui clot le bout du champ. L'homme s'en aperçoit juste à temps, mais au lieu d'appuyer sur la pédale de frein, il se trompe et écrase l'accélérateur. Le tracteur fait un bond en avant et tombe dans le ruisseau. L'homme s'extirpe du cockpit et Drack lui crie :

— C'est très laid d'annetter du terrain qui ne t'appartient pas.

— Mais... mais...

— Tu le paieras très cher.

— Mais... mais...

Drack s'envole. Très haut dans le ciel. Il regarde, l'œil goguenard, le paysan qui regagne sa ferme, penaud. Comment va-t-il pouvoir expliquer la perte de contrôle de sa machine ? Il comprend qu'il ne pourra pas dire que c'est la faute à un dragon. D'ailleurs, il n'en est pas certain lui-même. Il n'a pas bien distingué son agresseur. Sa femme et ses fils se moqueront certainement de lui. Pourtant, il faudra bien qu'il demande de l'aide pour tirer le tracteur hors de l'eau. Et dans quel état va-t-il le retrouver ? De plus, ils vont l'accuser d'avoir encore trop bu.

L'HÉRITAGE

Pourtant, il était parfaitement à jeun, mais ils ne le croiront pas. Drack a rejoint ses amis à la lisière du champ. Ils rient tout trois de bon cœur.

- Crois-tu que ton intervention sera suffisante ?
- Certainement pas. Il en faudra plut, et j'en ferai plut.
- Prends garde à ce qu'il ne te fasse pas un mauvais coup.
- Je crois qu'il aura trop peur.
- Fais attention malgré tout.
- Montez, nous devons retourner à la maiton.
- D'accord, viens Zéphyre.
- J'arrive. Il faut raconter ça aux petits.
- Bien tûr. D'ailleurs j'aurai peut-être betoin d'eux. J'ai une autre idée.
- Ne va pas les révéler au grand jour.
- Certainement pas. N'ayez crainte.

Ils rentrent dans la maison, encore tout excités du mauvais tour que Drack a joué au paysan. Drack leur explique quel sera le rôle des korrigans. Ils seront chargés de s'introduire dans la grange qui doit servir à coup sûr de bergerie et de compter le nombre de moutons. C'est probablement une bergerie clandestine et il serait bon de libérer ces pauvres bêtes. Quant à lui, il aura un autre travail pendant ce temps.

Ils partent de nuit. Il dépose discrètement les trois petits bonshommes près de la grange et repart immédiatement. Ils se dirigent sans bruit vers la porte. Drack a vu juste, c'est bien une bergerie clandestine, et industrielle de surcroît. Il est évident que ces bêtes ne sortent jamais. Jamais jusqu'à ce soir, car ce soir, c'est jour de liberté. Déjà les korrigans les détachent de la chaîne qui les lient les uns aux autres. Deux des korrigans grimpent jusqu'à la targette et la tirent pour ouvrir la porte et libérer les bêtes, qui ne demandent pas leur reste.

Pendant ce temps, Drack repère les plus grosses pierres qu'il puisse porter et les lâche sur le terrain à l'endroit même de la lisière ancienne de la forêt avant qu'elle ne brûle. Une vingtaine de pierres feront un barrage au labour. Il espère que le cultivateur comprendra le message.

Les moutons ont quitté la bergerie et se sont fondus dans la forêt. Ils ont très vite compris qu'il leur fallait quitter la région sinistrée et se sont répandus dès qu'ils ont rencontré la verdure, ce qui les a agréablement changé des nourritures compactées en granules. Les petits êtres sont retournés à l'endroit où ils ont été déposés un peu plus tôt. Aucun chien n'a aboyé. En moins d'une demie heure leur mission a été accomplie. Il n'y a plus qu'à attendre Drack.

Le voici, fier de son piège. Il fait immédiatement grimper les korrigans pour vérifier si les moutons sont bien enfuis. Ils ne mettent pas longtemps à les repérer

et tente de les repousser plus avant dans la forêt. Des moutons, c'est récalcitrant, mais ils arrivent malgré tout à leurs fins et ils peuvent rentrer à La Vigne rassurés. Les moutons auront échappé à leurs tortionnaires. Ceux-ci n'iront jamais porter plainte à la gendarmerie, ils en sont certains. À leur retour, devant un bon bol d'un chocolat réconfortant, ils nous racontent cette escapade justicière.

— Nous avons bien rit. Finalement cette virée punitive nous a beaucoup amusés.

— Comment avez-vous pu les libérer sans éveiller les chiens ?

— Probablement parce que nous avons eu une chance énorme. Je ne vois pas d'autre raison. J'avoue que nous n'en menions pas large durant l'opération. Mais qui ne prend pas de risque a fort peu de chance de réussir quoi que ce soit.

— C'est sûr.

— Et le fait d'être tout petits était un atout de taille. Nous en avons profité et même bien profité.

— Vous avez bien fait. Pendant ce temps-là, Drack bombardait le champ pour interdire au tracteur d'avancer au-delà de son propre terrain et lui interdire l'annexion d'un terrain incendié.

— J'aimerais que Drack nous explique lui-même comment il a procédé. Drack ?

— Drack n'est pas là, il est retourné chez lui. Il faudra l'interroger demain.

— Pas de problème. Et si nous allions nous coucher.

— Pas tout de suite. Nous avons quelque chose à vous annoncer.

— C'est quoi ? Ça ne peut attendre demain ?

— Peut-être, mais peut-être pas, ce sera à toi, Romain, de décider.

— Oh la, quelle responsabilité ! De quoi s'agit-il ?

— Nous avons mis au jour un second œuf.

— De dragon ?

— De dragon.

— Drack sera fou de joie.

— Doit-on le monter pour que tu le mettes à couvrir dès ce soir ?

— Non, non, c'est Drack qui le décidera. Attendons demain. Tant que la couvaison n'est pas commencée, il n'y a pas urgence.

— Non, bien sûr. Cet œuf n'est pas aussi gros que le premier.

— Alors c'est peut-être un œuf de femelle.

— Peut-être, plût au ciel.

— Nous verrons bien.

- Drack, Drack, enfin une bonne nouvelle!
- Laquelle?
- Ils ont mis à jour un second œuf.
- Non?
- Mais si, je ne pourrais pas te faire une blague de ce genre. C'est vrai.
- Où est-il? Je veux le voir.
- Les korrigans ne l'ont pas encore remonté. Et je ne pense pas que tu puisses y descendre.
- Mais alors...
- Il te faut attendre.
- Je le couvrirai moi-même.
- C'est le point que je voulais aborder. Il me semble que ça va poser un problème. Ne voulais-tu pas hiberner?
- Oui, t'était mon intention. Mais ta me ferait trop détendre ma température et je ne pourrais pas couvrir l'œuf.
- Donc?...
- Donc je n'hibernerai pas. Un point t'est tout. Je préfère donner la vie.
- Tu as entièrement raison. Remarque on aurait pu agir comme pour toi.
- Oh non! Je veux m'impliquer totalement dans cette naissance.
- Je te comprends. Tiens, regarde, voici nos petits amis qui apportent l'œuf.
- Oh, il est plus petit, te doit être une fille.
- C'est ce que j'ai dit hier soir.
- Parte que tu l'as vu hier soir?
- Non, mais ils m'avaient dit qu'il était plus petit que le premier.
- Tu ne t'es pas trompé. Félicitations.
- Merci, mais ce n'était pas sorcier. Point besoin d'être devin.
- Peut-être mais félicitations quand-même.
- Voici ton œuf, Drack.
- Merti. Je vais l'emporter dans ma cabane. Je n'en tortirai que dans trois mois. Ti vous voulez me voir, vous devrez venir à moi. Je vais couvrir l'œuf.

—À dans trois mois, mon ami Drack. Nous nous occuperons de ta nourriture.

—Oh, ta, t'est tympa.

—Compte sur nous.

—D'acc.

Drack saisit délicatement l'œuf entre ses serres et s'envole aussitôt pour sa clairière. Il se dépêche d'arriver dans son antre. Sitôt arrivé, il pose l'œuf sur les fourrures et s'installe dessus pour le garder au chaud. La couvaison commence. Drack est tout heureux. Il va avoir une copine bien à lui. Et c'est lui qui la fera naître, et ça c'est plus qu'extraordinaire. C'est la chose la plus merveilleuse qui soit : donner la vie à celle qui lui permettra de vivre et qui donnera la vie à ses enfants. C'est un peu comme Adam et Ève chez les humains. Toujours le mythe de la Terre et de l'Eau qui s'unissent au Souffle divin et au Feu de l'esprit pour créer la Vie.

Il en est là de ses pensées lorsqu'il aperçoit cinq de ses petits amis qui se faufilent entre les racines découvertes d'un houx tirant et poussant un lièvre de belle taille qu'ils viennent de prendre au collet pour lui en faire don.

—Bon appétit, mon ami.

—Oh, merci, vous êtes trop gentils. Il est vrai que je commençais à avoir faim et je me demandais comment j'allais faire.

—Ne te préoccupe pas de ces choses basement matérielles, nous t'apporterons à manger midi et soir sans faillir.

—Merci, ça me soulage d'un poids énorme.

—Ne te préoccupe que de ton œuf. Et de rien d'autre. Nous ferons le reste. Bientôt, Romain viendra te rendre visite.

—Mais... il ne pourra pas franchir la barrière de houx. Il ne pourra pas atteindre la clairière.

—Il y descendra en fixant une corde à un hêtre et en se laissant descendre. C'est simple.

—Oui, c'est simple. J'espère que ça ira.

—Bien sûr que ça ira. Fais confiance à Romain, il est débrouillard.

—Oh, ça, oui.

Tout en continuant leur conversation, Drack, d'un peu de feu intérieur, après avoir dépouillé le lièvre est en train de le cuire. Bientôt, il sera rôti à point et il pourra se délecter. Il invite les korrigans à partager son repas, mais ceux-ci, est-ce par discrétion ou pour toute autre raison, ont décliné l'invitation. Ils veulent assez vite être de retour à La Vigne. L'approche de l'hiver précipite leurs travaux

d'agrandissement. Il faut absolument les terminer avant les grands froids et l'hiver sera rude.

Ils repartent par le même chemin. Personne ne s'en rend compte. Il faut dire que personne ne prend jamais garde à ce genre de créatures, et c'est parfait ainsi. Moins on se rendra compte de leur existence et mieux ils se porteront. Zéphyre est allée rendre visite à sa famille et regarder ce qui se passe avec les moutons. Ceux-ci n'ont pas l'air de souffrir de leur liberté. Ils s'y sont bien adaptés et broutent tous les talus garnis de fougères. Au moindre bruit, ils disparaissent de l'autre côté dudit talus. Ils commencent déjà à allonger leur laine qui a tendance à foncer un peu pour se noyer dans le fouillis des taillis. Bientôt, d'ici quelques jours, peut-être deux ou trois semaines, ils deviendront quasiment invisibles. Ils apprennent d'instinct à se taire. Il vaut mieux.

Le paysan tricheur ne trichera probablement plus, ni ses fils d'ailleurs. Ils semblent avoir compris la leçon, et ils n'osent pas aller déclarer la perte du cheptel. Ils font alors profil bas. L'aîné a retrouvé l'un des moutons, mais il n'a pas osé le capturer de crainte de se faire voir par un des forestiers. Quant aux rocs, point besoin d'un dessin pour comprendre qu'on les a renvoyés dans leurs limites précédentes. Les limites légales. Légales? Peut-être pas toutes! Il me semblait que rien ne pouvait être vraiment légal chez cet homme. Rien du tout. Il me semblait que cette ferme était la ferme de la tricherie. Cela m'avait fasciné pendant un moment puis je m'en suis détaché totalement.

La seule chose qui m'intéresse vraiment, c'est la naissance d'Elle. Qui n'aura lieu maintenant que dans deux mois environ. Deux mois pendant lesquels il y a du travail à faire au jardin. Griffier la terre pour l'alléger, mettre les derniers poireaux en jauge avant les gelées. Tuer le cochon et le mettre au saloir. Il s'est bien engraisé avec toutes nos épluchures et tous nos restes. Il est dodu à souhait et il est temps de lui faire la peau. Un autre prendra la relève. Le vin a été tiré et mis en bouteille. Des petites pour eux, et des grandes pour moi. Et trois jéroboam pour le cinquième anniversaire d'Elle.

—Allez dire à Romain et Téphyre que la première craquelure vient d'apparaître. Dites-leur qu'ils viennent vite.

Les cinq korrigans qui viennent de lui apporter un mouton comme ils le font chaque jour, bien sûr en prenant à chaque fois un nouveau gibier, trépignent de joie et ont envie de rester assister à l'éclosion, mais se décident quand même à aller très vite porter la bonne nouvelle et quelques heures après, Romain se laisse descendre du hêtre dont certaines branches surplombent la clairière pendant que Zéphyre volette jusqu'à Drack et tandis que les korrigans, le clan, ô combien au complet, passent entre les racines des houx.

Toute la famille est là, au grand complet, autour du dragon, attendant l'arrivée d'Elle (en espérant que ce sera bien Elle). Le suspense est à son paroxysme. Ils sont assis en cercle compact. Les korrigans d'abord, l'elfe derrière eux et l'humain à ses côtés, debout. Ils respectent un silence épais, lourd et un peu anxieux. Il faudra lui trouver un vrai nom. Chacun y pense, personne n'ose en avancer un. De toutes façons, Drack aura le dernier mot. C'est lui qui la nommera. Et lui seul.

Drack se dégourdit les ailes, et se cuit un chevreuil. Ou plus exactement cuit deux chevreuils et quelques lapins, car il a bien l'intention d'inviter tous ses amis. Il y a trois mois qu'il ne les voit que cinq par cinq. Aujourd'hui tout le monde est là au grand complet, autant en profiter. Il se demande s'il ne va pas aller chercher un panier de bouteilles à la ferme, mais il ne se sent pas encore en pleine forme et va en parler à Romain qui, aussitôt, part avec Zéphyre pour en prendre le plus possible. Bien sûr, ce ne sera pas suffisant, mais ce sera bien comme cela. Drack restera là pour surveiller l'éclosion et terminer la cuisson. C'est déjà la fête. Les korrigans se sont mis à chanter une mélodie que Drack n'avait entendu qu'une seule fois, mais quand ?

—J'ai déjà entendu cet air quelque part, mais où ? Mais quand ?

—Tu ne te souviens pas ?

—Franchement non...

—Le jour de ta naissance, ça ne te dit rien ?

—Honnêtement; je ne m'en souviens pas, mais c'est bien possible, et ce chant m'aura imprégné le cerveau.

—Ce chant est fait pour cela et pour t'aider à mémoriser nos mots. C'est le meilleur moyen de préparer le cerveau à l'apprentissage de la langue. C'est ce que nous faisons pour toute naissance dans notre clan.

—Je comprends pourquoi je me souviens. Merci de la chanter pour ma future compagne.

Drack retourne près des chevreuils cuisant doucement sachant qu'Elle est en bonnes mains et surtout en de bonnes voix. Bientôt, il commencera la cuisson des lapins. Romain arrivera bientôt avec le vin. Tout sera prêt à temps. Une nouvelle craquelure est apparue. Il est fort probable que l'éclosion sera accomplie ce soir. Ou plus exactement dans la nuit. Ce qui ne sera pas un grand problème puisque ce sera la fête. Romain arrive lorsque la nuit commence à tomber. Zéphyre porte un sac plus gros qu'elle: ce sont tous les godets des korrigans auxquels elle a ajouté le hanap de Romain et sa timbale un peu plus petite. Romain transporte les bouteilles.

—Voilà le vin. Dieux que c'est lourd.

—Potez ta là et détendez-vous. Merci pour tout ce que vous faites, toi et Téphyre.

—Tu veux rire? C'est ce que l'on fait pour sa famille, c'est tout.

—Merti quand-même.

—Où en est l'œuf?

—Les craquelures augmentent de taille. Il faut laisser faire la nature. Il faut attendre et, crois-moi, je tuis impatient.

—Je m'en doute...

—Non, Romain, je pense que tu ne t'en doutes pas. J'en tuis malade. Si je cuis ce méchoui, c'est pour m'occuper le corps et l'esprit. Je n'en peux plus d'attendre.

—Je te crois. Courage il ne reste que peu de temps. À tout de suite.

Romain a pénétré dans l'ancre du dragon transformée en sanctuaire. Les korrigans sont encore en train de psalmodier leur mélodie, ils doivent en être, calcule Romain, au trois centième couplet environ. Zéphyre est assise dans un coin de la pièce, les yeux fermés, écoutant religieusement ce que chantent ses amis. Elle pense qu'elle aurait bien aimé entendre ce chant, si calme et si profond, lors de sa naissance, il y a soixante et quelques années, au lieu de naître dans un trou sombre au pied d'un arbre, dans le plus grand silence, comme si c'était une mort inversée. Ce qui, en réalité et matériellement est la stricte vérité. L'autre extré-

mité du tunnel ressemble souvent à l'entrée, qui est si étroite qu'il est malaisé d'y rester.

Zéphyre repense à cette naissance plus ou moins ratée, du moins dans ses pensées actuelles et laisse ses larmes couler lentement, chaudes et lourdes.

— Ça ne va pas, Zéphyre ?

— Oh, si Romain, je repense à ma naissance et au trou noir dans lequel je suis revenue sur terre.

— Si tu connaissais l'endroit de mon retour !

— C'était comment ?

— Tout blanc, éblouissant et étouffant. Ils appellent ça une clinique de maternité, il est certain qu'ils n'ont jamais demandé l'avis des nouveaux-nés...

— Pour nous, seule compte la tradition.

— Et pour nous les humains, la facilité pour le personnel.

— Le personnel ?

— Oui, le personnel médical.

— Médical ?

— Oui, médical, car les humains assimilent très souvent la naissance avec une maladie.

— Quelle horreur !

— Eh oui...

— Votre monde est inhumain.

— Oui, trop souvent. Les hommes sont déconnectés de la vie. Et ils sont en train de rendre notre planète invivable.

— Mais votre planète est aussi la nôtre, et celle des korrigans.

— Bien sûr, mais les humains ne croient pas à votre existence, ni à celle des dragons d'ailleurs.

— C'est terrible ce que tu me dis.

— Oui, c'est terrible, et j'ai peur. Peur pour moi et surtout peur pour vous tous. Nous vivons dans un endroit protégé, mais jusques à quand ?

— Pour le moment, assistons à la naissance d'Elle. Demain, nous ferons à La Vigne une grande réunion où nous discuterons de l'orientation à prendre pour notre planète.

— D'accord, à chaque heure sa peine.

— Champagne pour tout le monde!

— Champagne!

— Que vive Jade!

— Vive Jade!

— Alors elle s'appelle Jade? D'où sors-tu cette idée?

— Regarde ses ailes, tu comprendras.

— Ses ailes?

— Oui, regarde-les, elles semblent faites en jade tant elles sont transparentes et plutôt blanches. Ne trouves-tu pas?

— Oui, tu as raison. Alors que vive Jade!

— Oui, que vive Jade, qu'elle vive longtemps, très longtemps.

— Que Dieu t'entende.

Une jolie petite dragon femelle s'est enfin dégagée de la coquille et se promène timidement entre les korrigans. Drack la surveille du coin de l'œil guettant son moindre mouvement. Soudain, il place devant elle un morceau de chevreuil fumant que celle-ci avale immédiatement et elle semble s'en régaler. Elle est nettement plus petite que Drack à sa naissance et paraît plus jolie avec ses yeux dorés pâles et ses ailes translucides. Ses écailles d'un vert tendre contrastent avec celles de Drack qui sont d'un rouge sombre profond. Ses ailes, presque blanches et translucides montrent un réseau de veines ou ce qui y ressemble et qui sont du plus bel effet. Je regrette de n'avoir aucun appareil photographique à portée de main. Je n'en ai pas non plus à La Vigne et je n'en ai jamais éprouvé le besoin. Et je me demande bien pourquoi cette idée m'a traversé l'esprit.

— Je vous invite à partager un méchoui de chevreuil en honneur de Jade.

— Merveilleux, quelle bonne idée!

— Tervez-vous, ils tont tur la table à votre ditcrétion. Il y a des tautes aigredoutes et piquantes au choix.

— Tu es un hôte parfait. Tes chevreuils sont délicieux, je me régale.

— Oh, tu tais Téphyre, je n'y tuis pas pour grand chote.

— Tu dis ça, mais il a fallu que tu les chasses. Et que tu les prépares et ça n'est

pas une mince tâche. Et enfin il a fallu que tu les cuisés, et cette tâche n'est pas la moindre.

— Bof, t'est banal.

— Non, surtout pour un dragon. Pour ma part, je trouve cela formidable.

— En attendant, régalez-vous, t'est te que vous avez de mieux à faire. Je dois m'occuper de Jade. Occupez-vous des chevreuils, ils ont besoin de vous et de vos dents.

Drack se tourne vers Jade qui semble complètement perdue à l'entrée de la cabane et ne sait pas où aller. À l'intérieur? Ou à l'extérieur? À l'extérieur, il y a trop de monde et trop de bruit à son goût. À l'intérieur, il y fait tout noir et elle y serait seule. Ce n'est pas mieux.

— Viens, Jade, je vais te présenter mes amis.

— Rouououk

— Voici Romain, celui qui m'a fait naître.

— Rouououk

— Et sa compagne Téphyre.

— En réalité, je suis Zéphyre. Je suis une Elfe.

— Rouououk

— Et voici les korrigans, ce sont eux qui ont chanté ta naissance.

— Rououououououououk.

— Eh bien mes amis vous avez été bien remerciés. Vous ne le croyez pas? C'est une véritable ovation qu'elle vous a faite.

— Oui, nous en sommes conscients. Bonjour, Jade, sois la bienvenue sur cette Terre. Et, restons concrets, viens manger ce méchoui avec nous. Il s'offre à nous. Viens, nous te préparerons les meilleurs morceaux. Il y en a encore. Viens.

Ils se dirigent tout de go vers les bêtes en attente au dessus de la braise basse. Jade les suit, ne sachant pas encore trop quoi faire de ses ailes traînant derrière elle. On dirait qu'elle a peur de les salir et parfois elle les soulève pour éviter une flaque d'eau. Quelques pas encore et les voici autour des chevreuils dorés à souhait et ruisselants de graisse fondante. L'un d'eux est sérieusement entamé, tandis que l'autre semble encore intact. Plus pour longtemps, car l'un des korrigans arrache un filet du dos de l'animal et le tend à Jade qui l'engloutit ipso facto et tend à nouveau son bec pour gober la suite qu'elle attend avidement. L'un des korrigans lui donne un morceau de cuissot, qui disparaît de la même façon. Les korrigans s'agglutinent autour de Jade. Ils ne savent pas comment lui plaire et redoublent d'imagination pour ce faire. Jade roucoule de plaisir, ne sachant pas encore s'exprimer autrement.

— Jade, ne mange pas tant, tu vas te rendre malade.

L'HÉRITAGE

— Oh, laisse-la elle découvre, elle est contente.

— Mais je ne veux pas qu'elle soit malade pour commencer sa vie.

— Oui, tu as raison.

— Allons, viens, rentrons. Bonsoir mes amis.

— Bonsoir Drack, bonsoir Jade.

Les dragons disparaissent dans l'obscurité de l'autre. Les korrigans continuent à manger dans un demi-silence et Romain et Zéphyre terminent lentement leurs verres pour s'approprier à retourner à La Vigne. Ils y arrivent, ivres, non d'alcool mais bien de bonheur. La famille s'est agrandie. Et quelle famille ! Totalemment disparate. Une vraie famille parfaitement unie parce qu'élue. Un humain et une elfe, deux dragons, une cinquantaine de korrigans, la recette du bonheur vrai.

Ils sont assis à la table de la ferme, se versent du vin et restent longtemps sans rien dire, goûtant le silence après le brouhaha effervescent du repaire des dragons qu'ils viennent de quitter.

— Que penses-tu de tout cela, Zéphyre ?

— Tu le sais très bien. Nous sommes à présent une grande famille.

— Oui, une très grande famille.

— Je ne peux m'empêcher de penser à ce que tu disais ce matin.

— Je disais ?

— Que la Terre court un grand danger.

— Oui, un très grand danger, et de la faute des humains.

— C'est horrible. Comment est-ce possible ?

— L'homme est inconscient. Il ne sait pas que la Terre n'est pas sa propriété, mais elle est aussi celle du petit peuple.

— Et celle des dragons. Même s'il n'en reste plus que deux.

— À fortiori, il faut qu'ils repeuplent la planète.

— Il leur faudra du temps.

— Raison de plus pour ne pas tout détruire avant.

— Qu'êtes-vous en train de comploter ?

— Tiens vous voilà, les petits.

— Oui, nous voilà et voilà les dragons. Drack voulait montrer La Vigne à Jade et celle-ci était impatiente, alors...

— Alors nous allons les attendre et nous pourrons reprendre la discussion.

— Oh, oh, vous êtes bien sérieux.

— Oui, c'est plutôt sérieux. Mais attendons. Voulez-vous un verre de vin ?

— Volontiers.

— Ça nous fera attendre.

— On peut dire ça comme ça.

L'HÉRITAGE

—À Jade, à la Terre.

—À Jade, à la Terre.

—Eh, ne buvez pas sans nous!

—Nous buvons pour vous faire venir.

—Il en reste une vingtaine qui arrive. Voulez-vous que j'aille les chercher?

—Oui, ça serait fort sympathique.

—Viens Jade, nous serons plus efficaces à deux.

Ils repartent aile contre aile, griffe dans la griffe et reviennent bientôt, descendant les retardataires sur la table déployée. Zéphyre, se prenant pour la Madelon, leur sert à boire.

—Puisque nous sommes tous réunis, je voudrais vous entretenir d'un lourd problème.

—Un problème? Lequel? Ce n'est pas gentil d'en parler lors de la naissance de Jade.

—C'est précisément à cause de sa naissance que je veux vous en parler. Soyez gentils de m'écouter sans m'interrompre. Ce n'est pas très facile de parler de cela.

—Nous t'écoutons.

—Voilà, les humains, dont je fais hélas partie, sont en train de détruire la Terre.

—Tu rêves?

—Oh, non, je suis bien au contraire parfaitement réveillé.

—Continue.

—Non contents d'avoir empoisonné l'air et d'avoir crevé la couche d'ozone, ils ont pollué tous les fleuves et les rivières et ils pourrissent la terre. Et ce n'est pas tout.

—Quoi encore?

—Ils ont provoqué le réchauffement de la planète et les eaux des océans montent et cela pose de graves problèmes. Des animaux, les ours blancs, par exemple, déjà meurent de faim, car la glace est de moindre épaisseur et ils ne peuvent plus aller pêcher.

—Effectivement, c'est très grave.

—Pire encore: la déforestation de territoires entiers. Et cela ne concerne pas que les animaux, mais vos cousins très certainement. Car il n'est guère possible que vous soyez les seuls survivants.

—C'est évident.

—Il faut que nous fassions quelque chose. Vite. Avez-vous des idées?

—J'ai bien une idée.

L'HÉRITAGE

— Nous t'écoutons, Zéphyre.

— Peut-être devrions-nous prouver que nous existons? Bien sûr ce n'est pas dans notre culture, mais il me semble que c'est nécessaire.

— Cela me paraît dangereux.

— Moins dangereux que de se cacher et de risquer l'extermination.

— Moi, cette idée me semble juste.

— Et moi, je trouve ce projet risqué.

— Bon, je vois que les avis sont très partagés. Je vous propose donc un vote. À main levée?

— Oui, à main levée.

— Donc, ceux qui sont contre le fait de prouver votre existence? Cinq mains levées. J'ai l'impression que les pour seront nombreux. Levez la mains si vous êtes pour.

— Oh, seulement une vingtaine. C'est peu. Je vais être obligé de comptabiliser les abstentions. Une trentaine. C'est curieux. J'aurais juré qu'il y aurait peu d'abstention.

— C'est que... nous n'y avons pas assez réfléchi.

— Vous avez raison, j'ai été trop rapide, je vous laisse donc y réfléchir et nous referons le vote. Voulez-vous demain?

— ...

— Après demain?

— ...

— Dans trois jours?

— Oui, dans trois jours ce sera bien.

— Alors... à dans trois jours. Allons dormir à présent, nous sommes tous bien fatigués par toute cette journée.

— Et cette nuit... Il est bien tard.

— Il est bien tôt, ce serait plus exact.

— Effectivement.

Les dragons s'envolent sont immédiatement et les petits descendent dans leur cave. Je vais me coucher avec Zéphyre. Nous restons longtemps silencieux, ruminant chacun nos pensées. Je repense à combien c'est merveilleux de tenir ce petit corps parfait tout nu dans ses bras. C'est une chose que l'on ne peut pas oublier. C'est comme tenir une pierre précieuse dans sa main. Et pas n'importe quelle pierre précieuse. C'est un diamant ou bien une émeraude de la plus belle eau. Elle dort déjà, je n'ose pas bouger pour ne pas la réveiller et je m'endors à mon tour, simplement, comme ça, dans la chaleur de nos deux corps.

Au matin du troisième jour, tous sont assis autour de la table, sauf les dragons qui se sont blottis contre la cheminée où ils ont allumé un grand feu. Le café fume dans les bols et chacun grignote, qui un tout petit croissant fait par les korrigans, qui une tartine de pain beurré.

— Bon, puisque nous sommes tous réunis ce matin, nous allons passer au vote

— Inutile Romain, nous sommes tous d'accord, il faut nous montrer. C'est une évidence. Reste à voir comment nous procéderons. Il nous semble que c'est une opération fort délicate.

— Oui, c'est certain, mais il faut le faire. Et je pense que c'est mon rôle.

— Nous sommes arrivés à la même conclusion.

— Je propose que l'on édite un tract sur lequel nous annoncerons votre existence.

— Pourquoi pas ?

— Puis un second tract où nous annoncerons l'existence de Drack et Jade. Nous dirons aux humains que ce sont des êtres civilisés et bienveillants qui, de plus parlent notre langue. Jade le parlera déjà lors de la publication de ce tract.

— Ze le parle déjà pas trop mal.

— Bravo, Jade. Bravo.

— C'est Drack qu'il faut applaudir. C'est lui qui m'enseigne à parler.

— Bravo à tous les deux. Continuons. Ensuite nous organiserons un défilé dans Paimpont puis dans Plélan-le-Grand et ensuite, dans chaque bourg autour de la forêt. Je pense que ça fera grand bruit dans Landerneau et partout en Bretagne. Plus tard, dans la France entière. Les nouvelles vont très vite à l'heure actuelle.

— Nous pensons ton idée excellente. Cette lente approche sera des plus efficace.

— Oui, et elle ne pourra pas être étouffée. C'est l'essentiel. Et très vite, elle fera le tour de la planète. Le petit peuple des forêts tropicales se montrera certainement au grand jour.

L'HÉRITAGE

— Oui, c'est probable. C'est même plus que certain.

— Si vous êtes d'accord, je commence dès cet après-midi.

— Le plus tôt sera le mieux.

Je m'installe devant mon ordinateur pour réaliser le premier tract. Uniquement du texte. Mais il faut bien choisir les polices de caractères pour que ce soit lisible et pour que cela oblige les gens à le lire. Il faudra ensuite le faire imprimer et le distribuer. Pour cela ce sera assez facile. On les mettra en mains propres pendant le marché et on en mettra dans les boîtes aux lettres. J'ai pas mal de copains écolos qui ne demanderont pas mieux que de m'aider. Il me faut traiter l'annonce avec humour. Avec sérieux, certes mais avec humour. Et il faut que cela frappe les esprits. Par les caractères, et par la couleur. Il est nécessaire d'accrocher. Sans choquer bien sûr. Tout est dans la subtilité. Nous y réfléchissons Zéphyre et moi. Elle a de très bonnes idées.

— Et si nous n'étions pas les seuls à vivre sur la Terre ?

— Voilà un titre accrocheur. Adopté.

— Les plus petits que nous ont besoin de nous tous.

— Pourquoi pas ? Adopté. Merci, Zéphyre. Plus tard nous écrirons sur le second tract :

Levez le nez,
les dragons vous protègent.
et
Le petit peuple peut vous aider

Les tracts interpellent les passants, tout étonnés d'apprendre l'existence du petit peuple. Ils n'en reviennent pas. Il y a d'autres habitants qu'eux sur la Terre ! C'est sidérant. On croyait que ce n'était que légende. Mais non ! C'est la réalité. Tous ne sont pas d'accord et croient que c'est encore une réclame pour leur vendre quelque chose. Il y a toujours des incrédules. Il y en aura toujours. Et il y aura toujours des gens qui voudront exterminer les korrigans et autres pour des raisons fallacieuses. Des histoires de religion et de croyance par exemple. Des histoires de jalousie ou de déprédation. Ils vont bien à inventer quelque chose. Il faut faire vite pour qu'ils soient mondialement reconnus et qu'ils siègent à l'ONU. Il faudra qu'ils soient classés comme « espèces protégées ». C'est un des objectifs primordiaux à atteindre. J'espère que les autres clans se montreront le plus tôt possible. Ceux des forêts canadiennes, ceux d'Amazonie, de Mongolie, d'Australie. Pour moi, il est évident qu'ils existent. Ça ne peut pas être autrement. Quant aux dragons, je souhaite ardemment qu'ils soient prolifiques. Peut-être y en a-t-il

encore dans les Carpates ? Et peut-être en Birmanie, mais rien n'est moins certain. Là aussi ils ne sont plus que légende. Dimanche prochain, je ferai distribuer le second tract. Cette semaine, mes amis écolos vont sur les marchés de Maxent, Monterfil, Treffendel, Concoret et Mauron. Déjà, un article est paru dans « les Échos de Ploërmel » et demain, nous aurons probablement un article dans « le Ploërmelais » et dans le courant de la semaine prochaine ou la suivante, un article dans « Ouest-France ». J'espère qu'il paraîtra sur le plan national.

Dimanche arrive. La seconde série de tracts est distribuée. Les incroyables sont deux fois plus incroyables et se demandent pour quelle marque de lessive nous travaillons. Sur ce papier, on annonce que le dimanche suivant, ils pourront contempler le Petit Peuple et les Dragons de leurs propres yeux. Hélas, quand les marchands quittent les lieux, on peut voir des milliers de tract joncher le macadam de la rue principale autant que dans les rues adjacentes.

Le dimanche suivant a lieu le grand branle bas. Les korrigans sont tous là, réunis dans le terrain jouxtant la cantine scolaire. Le clan des elfes est là également, au complet, ainsi que les deux dragons. Les elfes ont apporté leurs instruments de musique. Flageolets en tête, tambourins ensuite, harpes enfin, le cortège se dirige vers le marché. Elfes d'abord, korrigans ensuite. Je suis en tête, donnant la main à Zéphyre qui n'est pas peu fière dans sa robe blanche et azur. Nous remontons vers la mairie et prenons la rue de la Libération, nous dirigeant vers l'église. Les appareils photographiques crépitent à qui mieux mieux, et je remarque que les journalistes de Ploërmel et de Rennes sont tous présents. Celui du « Télégramme de Brest » est également présent, à côté du reporter de France 3.

Je sais, en mon for intérieur, que nous avons potentiellement gagné. La plupart des badauds les applaudissent frénétiquement, mais la véritable frénésie vient lorsque les deux dragons survolent le défilé, les rasant de près. Lorsque les petits se dispersent derrière le chevet de l'église, les deux dragons se perchent sur le faite du toit de celle-ci. C'est une vision splendide. Soudain, je revois l'église de Sizun et celle de La Martyre et tous leurs dragons de pierre. Le cameraman de France 3 installe son téléobjectif zoom de 1000 pour les capter. Il est fasciné et lorsque je m'adresse à lui, il ne peut dire que : « Incroyable, c'est incroyable ! »

Les dragons en rajoutent un peu, et déploient leurs ailes en crachant des petits jets de flamme. Vu d'en bas, c'est impressionnant et tous les spectateurs essaient de prendre ce numéro en photo. D'aucuns les mitraillent au flash sans comprendre qu'ils ne verront pas les flammes sur leurs tirages. Les korrigans et les elfes se mélangent gentiment aux humains, certains s'enhardissent à grimper sur leurs épaules. Cela tourne à la kermesse bon enfant et c'est beaucoup plus chaleureux que je n'espérais.

L'HÉRITAGE

Soudain, Drack et Jade foncent vers le milieu de la place de l'église où ils atterrissent en douceur et proposent aux petits de grimper sur leur dos à la grande stupéfaction des humains qui entendent parler ces deux monstres vert foncé et vert tendre. Ils ont dans l'idée d'aller à Paimpont et d'aller voir le recteur. Tous les korrigans et les elfes se tassent sur leurs dos et les dragons s'envolent lourdement et survolent la cime des arbres en la rasant de très près. Ils atterrissent délicatement sur l'esplanade devant l'abbaye transformée en partie en mairie. Moins de cinq minutes après cet atterrissage intempestif, des badauds se précipitent pour voir ce phénomène, non seulement les clients du « Brécilien » et des touristes qui campent en caravane sur le parking qui leur est réservé, mais des habitants de la rue Charles de Gaulle et des clients en train de manger chez « Le Déan ». Je suis certain que les clients du « Relais de Brocéliande » vont suivre.

Bientôt, on peut dire que tout Paimpont s'est regroupé sur l'esplanade. Y compris le maire et son personnel qui se sont placés en première ligne. Il est vrai qu'ils n'ont pas loin à aller, puisque la mairie est dans l'abbaye. Il ne manque plus que le recteur que je monte tirer de sa retraite. Tout d'abord réticent, répugnant à se déplacer pour une manifestation laïque, lorsque je lui dis que ce sont des paroissiens potentiels pour son église, il se précipite à ma suite et s'arrête pile sous le porche de l'abbaye.

L'EXCOMMUNICATION

Il s'arrête, pilant sur place et se précipite à l'intérieur sans prononcer un mot. Un quart d'heure s'écoule, tandis que je me poses des tas de questions. Il revient alors en surplis portant la lourde croix des processions accompagné de deux enfants de chœur, l'un portant le vase d'eau bénite et l'autre l'encensoir fumant à qui mieux mieux.

— Vade Retro Satanas!

— Mais, mon Père ce sont des créatures de Dieu.

— De Satan, oui!

— Mon Père soyez raisonnable et réfléchissez!

— Je ne veux pas vous entendre ce sont des créatures du Diable et elles doivent être exterminées!

— Certainement pas! Je vous l'interdis bien!

— Vous irez en enfer si vous les protégez!

— Je ne crois pas à votre enfer! C'est bon pour les bigots et vos suppôts.

— Voulez-vous vous taire, mécréant!

— Je ne me tairais pas tant que vous aurez cette position inique.

Le ton monte régulièrement et ses ouailles s'approchent de nous de façon à nous entendre. La plupart continuent, cependant qu'un paysan prend la parole.

— Oui, monsieur le recteur a raison. Il faut exterminer ces animaux.

— Ce ne sont pas des animaux, monsieur.

— C'est tout comme. Et ces grands oiseaux détruisent nos récoltes.

— Ce ne sont pas des oiseaux et ils ne sont pas végétariens. Bien au contraire, ce sont eux qui protégeront vos récoltes contre les rongeurs de toute sorte.

— Qu'importe, il faut les exterminer, monsieur le recteur a raison, ce sont des créatures du Diable.

— Oui, il a raison.

C'est une petite vieille percluse de scoliose qui vient de surenchérir de sa voix aigre et haineuse. Elle est si courbée qu'elle a le nez à hauteur des korrigans. Les dragons s'approchent du groupe en discussion et je sens leur chaude haleine au

dessus de moi. Ils n'ont encore rien dit, mais je m'attends à ce qu'ils s'expriment et effraient les humains. Le recteur continue à gesticuler, lançant ses imprécations en latin, peut-être pour être certain que personne ne le comprenne.

— Pouvez-vous nous parler en français? Nous ne parlons pas encore assez bien le latin. Vous semblez ne pas nous aimer? Ce n'est pas grave. *De gustibus et coloribus non disputandum.*¹

— Voici la preuve que vous êtes envoyés par le Diable. Lui seul sait le latin à présent.

— *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.*²

— Taisez-vous!

— Peut-être ne comprenez-vous pas suffisamment le latin? C'est dommage pour vous. Nous sommes en train de l'apprendre en enregistrant vos mots.

— Partez, partez, vous êtes monstrueux.

— Ben moi, si j'en vois un, je le descends d'un coup de fusil.

— Et vous serez poursuivi pour assassinat. C'est cela que vous espérez?

— Dame, non.

— Alors je vous invite à vivre en bonne intelligence avec eux. Aucun ne vous molestera.

— Ni dragon, ni korrigan, ni elfe?

— Non, monsieur. Ni dragon, ni korrigan, ni elfe. Bien au contraire, ils vous aideront si vous le leur demandez.

— C'est à voir.

— Oh, c'est tout vu!

— Ben, moi, je suis certain que non. Et pis d'ailleurs, ils sont pas comme nous.

— Vous avez bien raison. Ils sont pas chrétiens. Ils vont nous mettre en danger.

— Bien. Si c'est votre avis, je ne vous retiens pas. Vous pouvez rentrer chez vous. Vous aussi, curé. Retournez à vos patenôtres, puisque c'est tout ce que vous savez faire. Et réfléchissez aux mots « charité chrétienne » et au mot « catholique » qui signifie « universel ». Pensez-y. Adieu. Mes amis, rentrons chez nous.

Les petits remontent en vitesse sur le dos des dragons et ceux-ci s'élèvent lourdement et volent au-dessus de l'étang vers les profondeurs de la forêt. Les elfes repartent, volant de leurs propres ailes. Le rendez-vous est à La Vigne. Le maire n'a pas ouvert la bouche, tant il craint le recteur. Il craint certainement aussi de

¹ Des goûts et des couleurs on ne discute pas.

² Et maintenant, rois, comprenez; instruisez-vous, vous qui décidez du sort de la Terre.

se mettre à dos certains de ses administrés. Il y a élections municipales l'année prochaine.

A priori, pas parmi ceux qui ont compris l'importance bénéfique de mes amis, mais des autres que j'appelle déjà « les obtus ». Les dragons les emmènent à La Vigne, et Zéphyre et moi quittons l'esplanade et empruntons une barque au club nautique pour gagner la ferme dans le calme et la détente. Nous sommes presque arrivés sur la rive opposée que les deux dragons viennent nous chercher. Le temps de descendre sur le sable et d'amarrer la barque, nous grimpons sur leur dos et nous nous envolons à tire d'ailes. Zéphyre chevauche Jade, tandis que je suis sur Drack.

Lorsque nous arrivons à La Vigne, le chocolat fume déjà dans les tasses, nous descendons de nos montures et nous nous asseyons, souriants, autour de la table.

— Alors, bilan de la journée ?

— Plutôt positif, non ?

— Je le pense aussi. Mais il faut malgré tout émettre quelques réserves et, surtout, user de prudence. La partie n'est pas gagnée.

— Oui, je crois que tu as raison.

— En attendant, continuons notre programme. Maxent, mardi, puis Treffendel, Monterfil, Concoret et Mauron. Je vais voir si nous pouvons étendre nos opérations sur Ploërmel. Demain, repos. Profitez-en pour répéter, les elfes.

— Oui, nous viendrons répéter dans ton jardin. Il semble protégé.

Durant tout l'après-midi de lundi ils répètent « Amazing Grace » et je dois dire que c'est de plus en plus beau et de plus en plus sonore. Ma copine de Néant-sur-Yvel est justement passée avec son mari et ses trois enfants et est complètement éberluée en voyant les korrigans et les elfes. Les enfants adoptent tout de suite les dragons et ont droit chacun leur tour au baptême de l'air au-dessus de la forêt. Quant à leurs parents, ils comprennent tout de suite quelle est leur mission. Ils partent chercher les journaux et reviennent triomphants.

— Il y a même un article dans « Ouest-France » avec une grande photo à la une !

— Génial ! En page nationale. C'est ce qu'on espérait sans y croire vraiment.

— Le Recteur va en faire, une tête !

— Regardez, dans le Ploërmelais, trois photos en première page et un article parfait. Il va exactement dans le sens de nos idées. Écoutez ça : *Surprise hier matin au marché de Plélan-le-Grand, un défilé inopiné, très particulier s'est présenté sur le rue de la Libération. Des elfes en tête sonnante dans leurs flageolets devançaient une cinquantaine de korrigans et étaient suivis de deux splendides dragons non pas*

L'HÉRITAGE

en plastique animé, mais en chair et en ailes chiroptères authentiques. Outre le fait que c'était un défilé inattendu, cela nous fait réfléchir sur notre soi-disant suprématie humaine sur cette planète. Nous ne sommes pas seuls, c'est une évidence que nous devons prendre en compte. Nous devons prendre conscience que nous devons protéger notre boule bleue et ne pas la détruire! Elle ne nous appartient pas, etc.

— Vé... C'est un très bon article, il faut que les autres soient semblables.

— « Les Échos de Ploërmel » sont un peu plus timides, mais c'est un assez bon article. Ils parlent beaucoup plus des dragons que du Petit Peuple. Écoutez-les: *Auparavant vous ne croyiez pas aux dragons? C'est terminé! Ils existent bel et bien et ce ne sont pas des robots sophistiqués. Et de plus, ils parlent français, breton et... latin! Chasseurs, ne les tirez pas mais, au contraire, protégez-les et écoutez-les, ils sont passionnants et ont beaucoup à nous apprendre, sur eux et... sur nous.*

— Pas mal!

— Même bien. Cet appel aux chasseurs est opportun.

— Espérons qu'il sera entendu.

— Oui. Espérons-le.

— Zéphyre, tu as l'air d'en douter.

— Oui, j'en doute quelque peu, vu ce qui s'est passé hier à Paimpont.

— Ce n'était qu'un individu.

— Un individu avec derrière lui, des curés, des bigotes et, qui sait? Peut-être plein d'autres.

— Connaissez-vous la nouvelle ?

— Laquelle ?

— Jade est blessée.

— Grave ?

— Bien sûr. Son aile est criblée de plomb.

— Dieux, ça commence ! Où est-elle ?

— Chez elle. Elle est sonnée. Et elle souffre un peu.

— Je vais la voir. Viens, Zéphyre.

— J'arrive.

— Reste auprès de moi, qu'on ne te tire pas dessus. Ces gens sont dangereux.

Si je comprends bien, ils tirent sur tout ce qui bouge.

— Tu vois, Romain, j'avais, hélas, raison.

— Eh oui, Zéphyre. C'est triste.

— Vous n'avez pas le droit de passer par ici. C'est privé. Si vous faites un pas de plus, je tire.

— La traversée de la forêt, à pied, est autorisée.

— Pas par moi.

— Parfait, je fais demi-tour et de ce pas je vais à la gendarmerie. Et je porte plainte pour menaces de mort par personne armée en-dehors d'une période de chasse, alors que je suis encore sur mes propres terres.

— Vous êtes à la limite des miennes.

— Bien sûr, mais chez moi, cependant.

— Où est votre amie ? Elle était avec vous.

— Oui, mais elle est allée chercher les gendarmes. D'ailleurs la voici, et les gendarmes aussi. Vous allez pouvoir vous expliquer.

— Voulez-vous bien me donner votre arme ?

— Non, je suis en état de légitime défense.

— Ah oui ? Et qui vous attaque ?

— Cet homme, il prétend traverser ma parcelle.

— C'est son droit, il est à pied. Et il n'est pas armé.

L'HÉRITAGE

— Mais... Je suis chez moi.

— Cette parcelle n'est pas votre propriété, vous n'en êtes que l'exploitant. Donnez-moi votre arme.

— Non, j'ai un port d'arme.

— Ce n'est pas un permis de tuer. Votre arme doit rester au râtelier hors des périodes de chasse. Je dois vous dresser procès verbal.

— Mais vous ne m'en avez pas dressé l'an dernier.

— L'an dernier, il n'y avait pas de plainte contre vous, et il n'y avait pas eu de menaces de mort.

— J'aurais dû la surveiller un peu mieux et la tirer comme un vulgaire pigeon qu'elle est.

— Ce sera retenu contre vous, monsieur. Passez-lui les menottes, cet homme est dangereux.

— Vous n'avez pas le droit. Je suis citoyen français.

— Français? Certainement. Donc, vous devez suivre les lois françaises. Citoyen? Bien peu à ce que l'on peut constater.

— Vous ne vous rendez pas compte qu'ils vont mettre la planète en danger. On n'aura plus le droit d'y faire ce que l'on veut!

— Est-ce un mal?

— Bien sûr, que c'est un mal. La Terre est à nous.

— Et à eux également.

— Bof...

— Cela suffit, suivez-nous. Monsieur, continuez votre chemin. Passez demain matin à la gendarmerie pour signer la déposition.

— Je viendrai. Viens, Zéphyre, merci d'être allée chercher les gendarmes.

— J'ai bien vu que c'était mal parti. Ce bonhomme était braqué.

— Oui, c'est un obtus. Allons voir Jade. C'est plus urgent que de s'intéresser à cet homme. Bonjour Jade, comment vas-tu?

— Z'ai mal.

— Peux-tu voler une minute? Uniquement une minute.

— Z'essaierai.

— Alors, tente de sortir de cette clairière, et pose-toi hors des houx. Je reviens. Prends ton temps, tout ton temps. Zéphyre, s'il te plaît, reste auprès d'elle.

— D'accord.

Je repars en courant pour revenir, quelque temps plus tard, avec ma vieille voiture décapotable brinqueballante. Jade monte sur la banquette arrière et je vais à Plélan-le-Grand chez les vétérinaires. Bien sûr, je ne peux pas amener Jade

jusque dans leur salle d'op., mais je leur demande de s'occuper de Jade qui souffre dans la voiture.

— Mais, nous n'avons jamais soigné de dragon !

— Il faut un début à tout.

— Peut-être, après tout. Allons-y.

— Où souffres-tu ?

— Dans le ventre.

— Aïe, ça sera plus compliqué. Peux-tu te tourner ?

— Zais pas.

— Attends, je vais te faire une piqûre antalgique.

— Aïe.

— Voilà, quelques secondes encore et tu ne souffriras plus.

— Ça va déjà mieux.

— Alors essaie de te tourner. Oh, je vois tu as été touchée au ventre. Tu as plein de plombs plantés sur le ventre, il faut les retirer. L'extraction peut être longue, il va te falloir beaucoup de patience. Ça ne sera pas douloureux. Commençons par apporter la lampe scialytique. Je reviens. Attendez-moi là.

— Ma pauvre amie, te voilà bien arrangée. J'ai une course à faire et je reviens en vitesse. Zéphyre, peux-tu tenir compagnie à Jade ?

— Bien sûr, fais vite.

Je remonte la rue de la Libération jusqu'à la gendarmerie en courant et j'arrive un peu essoufflé. Le gendarme de garde est en train de taper la main courante avec un doigt sur une veille Remington bruyante. C'est certainement la première fois qu'il est question d'un dragon dans un rapport de gendarmerie. C'est drôle d'être à l'origine d'un changement de vie à l'échelle planétaire. Ça trouble.

— Monsieur ? Vous désirez ?

— Je veux ajouter quelque chose à votre rapport de ce matin.

— Est-ce bien utile ? J'ai déjà commencé le rapport.

— Un homme a tiré sur l'un des deux dragons et l'a blessé. C'est une femelle, elle est en ce moment chez le vétérinaire.

— Vous avez une preuve ?

— Venez chez le vétérinaire. Vous aurez la preuve de ce que je vous dis.

— Qui me dit que ce n'est pas vous qui avez tiré sur elle ?

— C'est à vous d'enquêter. Je suis présumé innocent... de par la loi. Je pense que vous détenez le coupable. Interrogez-le, c'est votre travail.

— Ce n'est pas à vous de m'apprendre mon travail.

— Appelez-moi le commissaire.

— On ne le dérange pas pour rien. Après tout, ce n'est qu'un dragon.

L'HÉRITAGE

— Ce que vous venez de dire est enregistré, appelez-moi votre patron.

— De quel droit avez-vous enregistré? Et de quel droit me donnez-vous des ordres?

— Appelez-moi le commissaire ou faut-il que je l'appelle moi-même?

— Taisez-vous ou je vous coffre!

— APPELEZ-MOI LE COMMISSAIRE! IMMÉDIATEMENT!

— Ne criez pas, je suis derrière vous.

— Ah, commissaire, ce gendarme ne veut pas vous déranger sous le prétexte qu'il ne s'agit que d'un dragon.

— Je vois. Et que se passe-t-il avec ce dragon?

— Quelqu'un lui a tiré dessus. Sur la femelle. Elle est blessée. Elle est chez le vétérinaire.

— Planton, envoyez immédiatement une voiture avec deux hommes chez le véto. Je veux un constat circonstancié.

— Mais...

— Immédiatement!

— Bon... Personne ne répond.

— Déplacez-vous et dites que c'est un ordre exécutable d'urgence.

— J'y cours.

— Vous avez intérêt.

— Merci, Commissaire, merci beaucoup. Je m'en remets à vous. Je retourne chez le vétérinaire.

— Profitez de la voiture, ils ne doivent pas encore avoir démarré.

— Merci.

Le retour est beaucoup plus rapide et moins essoufflant. Nous arrivons juste au moment où le vétérinaire sort le premier plomb. Jade est encore sonnée par la piqûre antalgique. Le vétérinaire est secondé par un vétérinaire stagiaire et ils ne semblent pas trop de deux pour leur tâche délicate. Les deux gendarmes prennent des photos sous plusieurs angles et interrogent les vétérinaires sur ce qu'ils ont constaté. Ils font leur travail très sérieusement et très consciencieusement et m'interrogent longuement, prenant des notes dans leur calepin de moleskine noire. Ils tentent d'interroger Jade, mais elle est trop endormie. Les vétérinaires ont déjà retiré une douzaine de plombs, il n'en reste plus que six à extraire. Les gendarmes assistent jusqu'à la complète extraction et notent avec soin l'exacte quantité.

— Bon, Voilà, l'opération est terminée et s'est bien déroulée. Vous la ramenez chez vous et la gardez bien au chaud. Voici de quoi la calmer si elle souffre. Pas

plus de deux injections par jour. Surveillez-la, que ça ne s'infecte pas. Voici une bombe d'un antiseptique puissant.

— Merci messieurs. Combien vous dois-je ?

— Permettez-nous de l'offrir au premier dragon que nous traitons de toute notre vie.

— C'est trop gentil. Merci beaucoup.

— Si vous me suiviez à l'intérieur, je vous donnerais un produit antiseptique et cicatrisant pour ses ailes.

— Je vous suis.

— Dites-moi, maintenant que nous sommes seuls, je voulais vous demander son âge.

— Elle n'a pas tout à fait cinq ans. Pourquoi ?

— Je crois pouvoir vous annoncer qu'elle est enceinte.

— Non ?

— Oh si, j'en suis certain. Mais je ne sais pas de combien d'œufs elle est pleine. Je vous dis cela pour que vous en preniez soin.

— Merci. J'y prendrai garde. Je vous avoue que j'ignore tout des dragons.

— Moi de même. C'est pour cela que je vous ai prévenu. Tenez, prenez ceci pour ses ailes. Je pense que ça devrait être très efficace.

— Merci. Si j'ai un problème, je reviens vous voir.

— C'est ça.

Je roule sans à-coups durant tout le trajet, ralentissant au mieux dans le chemin de la maison. Je ne veux pas secouer Jade. Zéphyre s'est envolée pour s'en aller prévenir Drack qui doit attendre fébrilement. Ils viendront vivre à La Vigne, il y a de la place pour tout le monde. Et ce n'est pas comme dans les maisons modernes, les embrasures des portes sont très grandes. Certaines font un peu plus d'un mètre. Et certaines sont doubles, comme la porte d'entrée. En attendant Drack, je décharge Jade toujours endormie sur le chariot alsacien que mon grand-père avait confectionné pour transporter le foin. J'ai abattu les ridelles et ça fait un excellent plateau sur roues pour transporter la belle endormie dans la chambre aux rouleaux de tissu. Il me faut à présent dérouler entièrement un de ces rouleaux, en choisissant le tissu le plus épais, et bien le plier pour en faire un matelas de fortune. J'ai juste le temps de tout faire que Drack arrive accompagné de Zéphyre. Il ne semble pas inquiet. Il sait qu'elle est en bonnes mains. Il prend même le temps d'avaler un grand bol de chocolat, m'accompagnant dans cet exercice bien mérité.

— Tu sais ce que m'ont dit les vétérinaires ?

— Dis-moi.

L'HÉRITAGE

— Ta compagne a plein d'œufs dans le ventre.

— Oui, je le sais, je voulais vous en faire la surprise. C'est pour cela que ce coup de fusil m'inquiétait.

— Je le comprends, mais ne t'inquiète pas, elle a la peau épaisse.

— Normalement, si tout se passe bien, elle pondra dans dix jours et ensuite les couvera durant trois mois.

— Et ensuite on fera la fête.

— Ça, c'est certain. Préparez-vous.

Dans le ciel de Brocéliande, sept dragons planent tranquillement. Deux sont grands, cinq sont de petite taille. Ils ont éclos la semaine dernière et déjà s'ébatent joyeusement. Ils surveillent les environs attentivement. Les elfes ont été contraints de quitter l'arbre à elfes qu'ils occupaient depuis un millénaire, car l'exploitant de la parcelle où était cet arbre n'a rien trouvé de mieux que de couper l'arbre à la base, aidé de deux bûcherons de sa famille uniquement pour les embêter. l'arbre était classé, mais ils s'en moquaient bien.

À présent, ils vivent sur un hêtre de ma propriété. C'est vraiment ma propriété, ce n'est pas une simple exploitation. Ils ne craignent plus rien. Du moins jusqu'à ma mort. J'ai dans l'idée de créer une fondation pour les protéger de toute succession intempestive. Au moins, ils seront chez eux définitivement et légalement. Les korrigans sont toujours à entretenir et exploiter le jardin. Ils adorent ça et ça me fait grand plaisir. Cela fait maintenant six années que nous vivons en bonne intelligence et il n'y a aucune raison que ça change. Les dragons se sont sentis obligés de quitter leur clairière qui était devenue trop petite pour eux tous. Ils ont élu domicile dans la propriété où je les ai aidés à construire un gigantesque abri contre le mur méridional de clôture.

Parfois, le Petit Peuple ou les dragons sortent du clos de La Vigne et vont se promener dans la forêt. Ils reviennent très souvent avec du gibier surtout pendant la période de la chasse. Je ne sais comment ils s'y prennent, mais ce que je sais, c'est qu'ils sont très adroits pour capturer des lièvres ou des lapins de garenne au nez et à la barbe des chasseurs qui, eux, reviennent de plus en plus souvent bredouilles. C'est bizarre... Je demande très souvent aux korrigans d'être plus prudents et de ne pas faire comme l'an dernier, en octobre où nous avons retrouvé l'un d'eux tué d'un coup de fusil de chasse. Le coup avait été tiré presque à bout portant et de dos qui plus est, mais nous n'avons jamais trouvé le coupable.

Certains soirs, après leur retour de chasse nous organisons un grand banquet auquel les elfes prennent part et donc se mêlent aux korrigans. Ce sont des fêtes qui durent tard dans la nuit, mais jamais personne ne se plaint tant nous sommes

isolés. Pourtant, une nuit, l'an passé, on a frappé à la porte. C'étaient les gendarmes qui nous ont ainsi rendu visite. Par simple curiosité, et qui ont participé à la fin de la soirée, sympathisant avec les bébés dragons auxquels ils se sont attachés. Ce fut une soirée émouvante. Les bébés dragons ne voulaient plus les quitter et Drack et Jade ont eu toutes les difficultés à leur faire comprendre. Les petits dragons ont accompagné la voiture des gendarmes pendant cinq bons kilomètres en faisant devant eux des circonvolutions parfois imprudentes.

Chaque 9 août, jour de la Saint-Amour, nous organisons un grand défilé qui ressemble beaucoup plus à une immense mascarade de carnaval et les touristes sont ravis et très souvent se mêlent au défilé, costumés et bruyants. Ce jour là, les dragons survolent la troupe comme les escadrilles survolent le défilé du 14 juillet sur les Champs-Élysées. C'est impressionnant de les voir faisant du rase motte au-dessus des badauds, les décoiffant de leurs ailes chiroptères griffant parfois une chevelure trop haute d'un ongle négligent et baladeur. Il faut voir la tête étonnée des assistants sur les bas côtés de l'avenue.

Les petits dragons commencent à bien parler le français et deux d'entre eux se sont mis au gaélique et à l'irlandais, grâce à quelques korrigans qui parlent ces deux langues. Brocéliande se repeuple doucement et les touristes commencent à venir pour découvrir ses dragons et ses korrigans qui ne se cachent plus et font la saveur de cette région. Il ne se passe pas de mois où un journal ou un autre ne parle d'eux sur le plan national, voire international car tous les petits peuples commencent à se manifester, et la forêt amazonienne commence à être respectée au grand dam des multinationales qui se voient de plus en plus refuser des permis d'exploitation.

La Chine a découvert qu'elle possédait encore des dragons dans les monts Huang Shan et que ceux-ci n'étaient pas faits que de papier et de feux d'artifice. Ils ont immédiatement été classés en « protection mondiale » par l'ONU et ils font l'objet d'études fort poussées. Bien entendu, il y a toujours des tricheurs qui font des déclarations fracassantes à partir de photographies truquées de vulgaires lézards dotés d'ailes pour l'occasion. Certains de ces truquages sont dignes de grands professionnels et il est difficile de déceler la supercherie. D'autres sont d'une grossièreté affligeante et ne trompent personne. Et il y a une collection impressionnante de photos suffisamment floues (à l'instar des photographies d'OVNI) pour que l'on rejette immédiatement ces clichés.

On a trouvé que le varan des îles Komodo était vraisemblablement un dragon, mais il est aptère et muet, et on ne peut donc pas le classer dans la catégorie des dragons. Pas plus que le dragon d'eau australien et ce, pour les mêmes raisons. Un dragon parle et vole. C'est un être intelligent capable de vivre en bonne

intelligence avec les humains et même de leur rendre de grands services. Non seulement il parle, mais il peut très facilement parler plusieurs langues. Il suffit qu'il entende un nouveau langage pour s'y adapter immédiatement. Un dragon des Ardennes peut très aisément s'exprimer en chinois et un dragon des Pyrénées s'adapter au langage patoisant des Cévennes ou à la langue des aborigènes d'Australie. Il suffit qu'il soit baigné dans ces langues.

Pour le moment, les habitants du pays de Brocéliande vivent en bonne intelligence avec les dragons. Tous les villages les invitent à leurs festivités. Et c'est chaque fois un véritable délire. Ils sont très facétieux et c'est pour cette raison qu'ils sont appréciés. Mardi dernier, Drack fut le clou du Marché Biologique de Maxent en faisant un discours drolatique digne de Francis Blanche, et tous les assistants se sont retrouvés affligés de crampes assez inaccoutumées aux muscles zygomatiques. Une vieille dame a même été opérée d'un décrochement de la mâchoire assez grave. Drack n'a pas pu lui rendre visite pour s'excuser, car les portes sont trop étroites.

Ce discours a donné une idée splendide aux dragons. Drack et Jade parcourent la Bretagne pour aller faire des discours écologiques au quatre coins du pays. Ceux-ci sont intégralement retranscrits dans les journaux et parfois même dans les journaux étrangers. Ce dont ils ne sont pas peu fiers. « National Geographic » et « Géo » leur ont consacré un article de plus de dix pages avec des photographies plus extraordinaires les unes que les autres. Le monde entier commence à prendre conscience que la Terre ne leur appartient pas, malgré la résistance des lobbies internationaux.

Les fabricants de jouets se sont également intéressés à eux et au Petit Peuple et la société « Playmobil » a sorti pour la dernière période des fêtes un coffret de korrigans et d'elfes à l'échelle de ses personnages humains (interdits aux enfants de moins de trois ans étant donné la petitesse des personnages). « Esso » et « Total » rivalisent en offrant à tout acheteur d'un plein de carburant une effigie assez réaliste de Jade, effigie animée de surcroît. Mais je me suis laissé dire que ça n'attire pas beaucoup plus le chaland. Leur campagne écologique avait beaucoup plus captivé les clients. Des clubs de défense des petits se sont constitués dans toute la France et même sur internet et viennent souvent nous voir à La Vigne pour se rendre compte de visu de leur existence et nous parler de leurs plans d'action qui sont, je dois le dire très intelligents. Ils repartent de la ferme enthousiastes et gonflés à bloc.

France 2 est venue tourner un film sur la ferme et ses habitants. Il sera non seulement diffusé sur leur chaîne mais sortira en salle obscure et sera vendu à l'étranger. Il faut avouer qu'ils se sont surpassés et plusieurs séquences vous pren-

L'HÉRITAGE

ment à l'estomac. C'est vraiment un grand film qui fera date dans la production cinématographique mondiale. Les dragons ont été de véritables acteurs et on peut dire que Jade est une grande actrice qui sera redemandée dans d'autres films. De même Zéphyre a tenu son rôle à la perfection et s'avère être une authentique comédienne. Elle a été une vraie partenaire du rôle humain principal. Elle aussi est redemandée pour tourner d'autres films et sa beauté n'y est pas pour rien.

Le film a même été vendu à la Chine et à l'Inde, ce qui est beaucoup plus étonnant. Les Japonais nous regardent incrédules et se moquent bien de nos efforts pour rendre la planète plus aimable ; ils continuent de massacrer les dauphins et les baleines à bosse comme si de rien n'était et ce, malgré les moratoires des USA et de l'ONU. L'Angleterre, résistant au début à toutes les pressions, a enfin accepté de prendre en compte ces nouvelles existences terrestres. Surtout lorsqu'ils ont découvert qu'il y avait deux dragons qui se terraient dans les Highlands depuis un bon millier d'années que Drack et Jade ont trouvés lors de leur voyage «de noces».

Depuis ce jour, ils vont très souvent en voyage en Écosse et ont invité leurs cousins à La Vigne. Ce qui, bien sûr, a donné lieu à une énorme fête et, surtout, de gigantesques banquets comme il n'y en avait jamais eu. Les Écossais ont repris goût à la vie et la dragonne est en train de couvrir ses œufs.

Nous projetons de rendre la prochaine Saint-Amour totalement internationale en invitant le Pérou, la Chine, les Carpates, le Pays de Galles, l'Irlande et l'Écosse, bien entendu. Et surtout, en laissant la porte ouverte à tous ceux qui le désireront.

« Cette année 2020, la Saint-Amour aura lieu sur les Champs-Élysées. Nous assisterons à un défilé de quatre-vingt trois pays où vivent des korrigans, des elfes, des lutins et des dragons. Les Korrigans de Brocéliande viendront en tête suivis par les lutins de Chine puis par les Petits Hommes d'Indonésie suivis par les Hommes Vrais d'Australie, viendront ensuite Ceux des Appalaches, etc. Bien entendu, les dragons de toutes nationalités survoleront cet immense cortège qui sera clos par les elfes de Brocéliande mêlés à ceux et celles d'Irlande. Ils fermeront la marche par de la musique celtique.

Tous les journaux du monde, sur papier autant que virtuels sur Internet, radiophoniques et télévisés retransmettront et commenteront cet événement planétaire d'une importance capitale, mondiale. »

Nous avons pu lire cet articulet dans nombre de journaux dès le printemps, et plus le mois d'août s'approche, plus nous sentons de la fébrilité chez les habitants parisiens. Les habitants de La Vigne sont tout excités et passent leur temps à répéter leur musique, tandis que les korrigans défilent tous les jours dans les allées tracées entre les légumes et les fleurs, inventant des figures compliquées et très subtiles.

Le jour J est arrivé. Les délégations sont rassemblées dans le complexe qui a servi aux jeux olympiques de 2012 et qui a été rénové et adapté. Ils ont été transportés ce matin par des camions militaires réhabilités aux couleurs de leur pays, puisqu'ils sont devenus inutiles depuis dix ans de paix planétaire. Ils ont été déposés place de l'Étoile qui a enfin retrouvé son nom comme toutes les artères qui portaient des noms de militaires et qui ont été rebaptisées de noms plus poétiques. L'Avenue de Friedland est devenue l'Avenue de Brocéliande, bien évidemment. Elle mène à la synagogue dont les jardins abritent une colonie de lutins discrètement cachés aux yeux de tous. Ce n'est pas sans une certaine fierté que Zéphyre et moi avons assisté à son inauguration, invités par le maire de la ville. Ce fut un moment grandiose, surtout pour Zéphyre qui n'avait jamais imaginé une ville aussi immense que celle-là. Moi, je la connaissais déjà pour y avoir vécu une trentaine d'années. Elle a été vraiment la reine de cette manifestation. Jamais humain n'avait approché une elfe de si près. Et une elfe si belle ! Les journalistes et leurs photographes étaient autour d'elle comme un essaim d'abeilles autour d'une assiette de confiture.

Onze heures, les korrigans se mettent en ligne. Onze heures et cinq minutes, ils démarrent. Toute l'Étoile s'anime et s'écoule dans les Champs-Élysées. La foule est en délire devant ces petits êtres et applaudissent à tout rompre. Les humains se disputent le premier rang pour être sûrs de bien les voir. Il y naît même quelques bagarres. Soudain, à hauteur de la rue de La Boétie, au moment où les lutins du Caucase passent devant la Pharmacie Anglaise, quelqu'un lance sur eux un objet rond qui bouscule leurs rangs et en fond tomber une dizaine qui a du mal à se relever et, au moment où l'un d'eux saisit la boule pour la rejeter dans le caniveau, celle-ci explose tuant neuf lutins et en blessant une vingtaine d'autres. Le service d'ordre et les secours se mettent en action immédiatement. La foule a tout de suite saisi le criminel et l'a remis à la police, bien qu'il se soit violemment débattu. Les lutins survivants continuent dignement le défilé, tandis que les ambulances partent par les rues affluents vers les hôpitaux les plus proches. La foule applaudit encore plus ces lutins et hurlent leur fureur. L'assassin est incarcéré et

interrogé sur l'heure et avoue très vite qu'il est mandaté par une société américaine soucieuse de sa suprématie sur les cultures dans le monde entier.

La guerre écologique est loin d'être terminée, ça paraît certain, hélas ! La plupart des habitants de la Terre semblent convaincus, mais on voit qu'il y a encore des poches de résistance active. Ce sont surtout les plus grandes multinationales qui sont les plus réticentes et les moins faciles à convaincre et elles sont prêtes à agir, y compris dans l'illégalité, pour lutter contre le sauvetage nécessaire de la planète. L'intérêt lucratif avant tout. D'abord les gros sous, la planète... plus tard.

Maintenant, le plus urgent est de procéder aux obsèques des neuf lutins du Caucase. Le maire de Paris propose de leurs faire des funérailles nationales et de les enterrer au Panthéon. Certains groupes que l'on pense être d'extrême droite émettent des objections qui sont vite balayées par le Conseil Municipal et les funérailles ont bien lieu en grandes pompes avec *Te Deum* à Notre-Dame de Paris et remontée du Boulevard Saint-Michel et de la rue Soufflot jusque au Panthéon, les catafalques suivis par tous ceux qui avaient défilé précédemment sur les Champs-Élysées. Les elfes et la musique cette fois-ci viennent en tête jouant *Marv Pont-kalleg*³ à la bombarde et aux tambours en deuil.

Les blessés qui sont répartis dans divers hôpitaux se remettent bien et la plupart sont déjà sortis et en convalescence à la synagogue qui a ouvert ses portes pour accueillir ces malheureux. Deux seulement sont encore aux mains des chirurgiens, l'un à l'Hôtel-Dieu et l'autre à l'Hôpital Américain de Neuilly (parce qu'il ne parle que l'américain étant donné ses origines bien qu'il vive actuellement dans le Caucase) et où médecins et chirurgiens ont été contraints à des prouesses, vu la très petite taille de ces patients. L'un d'eux a eu une main presque arrachée et l'autre, celui de Hôtel-Dieu, a été atteint à l'œil. Les deux opérations sont on ne peut plus délicates et demandent une précision extrême.

Les Ambassadeurs de leurs deux pays sont restés attentifs et ont subvenu à leurs besoins sans lésiner. Des télégrammes de tous les pays ont déferlé sur eux, au risque de les noyer et de les étouffer. Il n'y a pas, l'effet korrigans, elfes et dragons a un impact mondial et tous les pays prennent conscience de l'importance de cette cohabitation avec les humains, les animaux qui hélas ont une existence très fragile, et les végétaux tout aussi fragiles.

Après l'enterrement, nous retournons en Brocéliande et reprenons aussitôt les cultures dans notre jardin. Drack nous fait monter sur son dos et nous volons au-dessus de la Beauce qui est hérissée d'éoliennes, ce qui n'est pas plus laid que

³ Prononcer *maro*. Gwerz bretonne créée pour la mort du Marquis de Pontcallec

les énormes pylônes et leurs non moins énormes câbles de haute tension qui rayaient le paysage. C'est plutôt plus élégant et j'ai du mal à comprendre les râleurs qui crient haro sur le baudet. Bien sûr, mes petites éoliennes enfouies dans la forêt sont plus discrètes, c'est évident, mais celles de la Beauce ne sont pas vilaines pour autant.

Après les éoliennes, nous avons tourné assez longuement autour de la cathédrale, nous appesantissant plus spécialement sur les dragons de pierre. Drack a été stupéfait de voir que ses ancêtres avaient été immortalisés et oubliés ensuite pour être idéalisés et mythifiés. Quel bonheur de les redécouvrir!

Ensuite, nous volons vers Le Mans où ce sont d'autres dragons de pierre qui nous accueillent et nous nous jurons d'aller les revisiter un jour prochain. La fatigue se fait sentir et Zéphyr n'en peut plus. C'est un voyage épuisant parce que long, dense et riche de significations symboliques. Nous rencontrons aussi quelques demeures ayant abrité des alchimistes et dont la pierre présente encore un ou plusieurs dragons à l'instar de La Vigne. La fin du voyage se passe à discuter de tout ce que nous avons vu.

Le soir, à table avec quelques korriganes et deux ou trois elfes, nous continuons de discuter des représentations de dragon sur les églises et les cathédrales.

— Vous tavez, on en voit partout et de toutes sortes et il est certain qu'ils ont été sculptés d'après modèle.

— Cela nous laisse à penser qu'il y avait plusieurs races de dragons vivant ensemble et sûrement en bonne intelligence.

— Oh oui, t'est certain!

— Mais à quoi pouvaient-ils bien servir?

— Je pense qu'ils avaient une signification alchimique. Il suffit de voir les ouvrages de Nicolas Flamel et de Lamsprinck, voire le *Mutus Liber* pour y découvrir que le dragon est chose commune, soit vert, soit rouge. Mais à quoi servaient-ils? Mystère.

— Peut-être à chauffer leur athanor?

— Sûrement pas, ils disent qu'il ne faut pas de feu réel mais un feu dit «des sages». Et je ne pense pas que les flammes que vous crachez, vous les dragons, soient le feu des sages.

— Peut-être avons-nous une rettourte que nous ignorons?

— Peut-être, mais j'en doute. Nous pouvons en voir d'autres au chevet de l'église de Sizun dans les monts d'Arrée.

— Je ne connais pas.

— Nous irons un de ces jours.

— J'aimerais bien.

L'HÉRITAGE

— Nous irons. Dès que les touristes seront rentrés chez eux.

— Effectivement, deux dragons visitant une église, ça peut poser problème.

— Non, ce n'est pas tant pour cela que pour avoir une paix royale.

— Vu comme cela...

— Bon. Bilan de ce défilé?

— Je crois que ça a été un vrai succès.

— À part la bombe.

— Et encore! La bombe a fini de ressouder les indécis à nos partisans. Surtout du côté des responsables politiques.

— Oui, mais neuf morts, c'est grave.

— Oui, ce sont des martyrs! Ils ont fait entrer le Petit Peuple au Panthéon. Et ça, c'est formidable. Qu'en pensez-vous?

— Oui, je crois qu'il faut le prendre comme cela. Il n'empêche que cet attentat est scandaleux et inadmissible.

— Inadmissible, Jade, c'est vrai. Mais, hélas, il a eu lieu.

— Il faut faire en sorte que ça ne se reproduise plus jamais.

— Ça sera extrêmement difficile.

— Hélas.

— Oui, ces attentats inopinés sont très difficiles à prévoir et a fortiori à éviter.

Le repas se termine sur cette conversation qui n'a aucune fin. Personne ne peut imaginer une parade efficace à ce type d'attentat. Les protagonistes vont finalement se coucher, fatigués par le voyage du retour de la capitale en voiture pour la plupart, à dos de dragon pour deux d'entre eux. Les voyages forment peut-être la jeunesse, mais ils fatiguent terriblement.

Les elfes en remerciement du prêt de leur hôte à vivre se sont mis à jardiner. Ce sont des experts eux qui ne cultivaient pourtant rien lorsqu'ils vivaient en forêt. Ils se contentaient de la cueillette. Ils chantaient, dansaient et jouaient de leurs instruments dès qu'ils étaient réveillés jusque tard dans la nuit. Ici, ils continuent à faire de la musique, mais en plus ils jardinent énormément, ce qui n'est pas pour me déplaire. Ils cultivent surtout des fleurs. Ce sont vraiment des experts, même pour faire pousser des fleurs qui font le double d'eux voire plus comme des glaïeuls ou des arums. Et ils ont l'art et le goût pour ordonnancer le jardin suivant les couleurs et même les arômes. C'est merveille que de se promener dans les allées entre les plates-bandes. Ils ont également créé des passerelles dans les deux cerisiers dans le but de cueillir les fruits les plus élevés. Il y a même deux passerelles de corde entre les deux arbres et c'est une joie de voir les elfes se promener d'arbre en arbre.

L'HÉRITAGE

Ils s'entendent de mieux en mieux avec les korrigans qui eux, s'occupent de ce qui pousse en terre et au-dessus tandis qu'ils s'occupent de ce qui est en l'air, fleurs et fruits. Je m'occupe des cucurbitacées, courges courgettes, melons et potirons beaucoup trop lourds pour eux. Je leur laisse les cornichons qu'ils doivent surveiller afin qu'ils ne grossissent pas outre mesure. C'est moi aussi qui suis chargé des pommes, des poires et des coings, fruits trop imposants pour eux. C'est merveilleux de pouvoir se répartir les tâches ainsi.

L'automne dernier, nous avons fait une énorme récolte de châtaignes. Nous recommencerons cette année. C'est bientôt la période de la chasse et toute la tribu va s'en donner à cœur joie. Je serai préposé aux terrines et pâtés, ainsi qu'aux conserves. J'adore cela. Zéphyre également. Elle y a pris goût à mon contact et a incité son clan à s'y mettre. J'ai acheté pour eux nombre de récipients en terre dans un magasin de poupées de luxe qui vendait des dînettes en porcelaine et des accessoires faits à l'ancienne. C'est exactement à leur taille.

Pour le moment, nous ne nous occupons pas d'autre chose que de la maison et du jardin. Nous avons bien assez à faire avec ça. La politique attendra le printemps prochain où nous devons faire une tournée en Angleterre, en Écosse et en Irlande. J'espère que nous pourrons tous les convaincre de prendre soin de la planète. Il est certain que les Britanniques, étant des amoureux de la nature, des animaux en particulier, des jardins également, je pense qu'il ne sera pas trop difficile de faire pencher la balance de notre côté. Malgré tout, c'est une campagne que nous devons renouveler tous les deux ou trois ans systématiquement. Il est vrai que c'est une révolution à renouveler souvent, car elle s'use d'elle-même.

Puisque Romain m'a appris à écrire, je me dois de prendre sa suite. Non seulement, il m'a appris l'écriture, mais il m'a appris à me servir d'un ordinateur, ce qui me permet d'écrire pour les humains. J'ai relu ce qu'il a écrit au cours de ces dernières années. Je n'ai plus qu'à continuer et reprendre le flambeau. Romain est malade, très malade, c'est dommage que les humains ne vivent pas autant que les elfes et qu'au même âge, nous soyons en pleine force de l'âge, alors qu'au même nombre d'années, les humains sont en fin de course. Romain s'est alité, se relèvera-t-il ? C'est ce que je souhaite de tout mon cœur. C'est mon vœu le plus cher. Cet homme qui m'a tout appris et qui nous a tout donné à nous, le Petit Peuple et eux, les dragons. Ses amis viennent souvent nous voir, mais pourront-ils prendre la suite ? J'en doute, car ils ont des enfants dont ils doivent s'occuper encore et des activités professionnelles nécessaires pour leur vie propre. Je pense que c'est à nous les petits de continuer la tâche qu'il a initiée.

Les récoltes ont été très fructueuses cette année et nous passons les journées d'hiver à ranger tout ce que nous avons cueilli et ramassé. Il neige et nous vivons tous autour du feu de la cheminée. Romain dort la plupart du temps et lorsqu'il se réveille, il prend part autant qu'il le peut à la conversation. Les dragons survolent la forêt enneigée et semblent heureux dans ce paysage blanc sous le ciel d'un bleu intense. Les korrigans courent dans la neige qui est presque aussi haute qu'eux. Ils font des igloos et se terrent tout au fond. C'est étonnant comme il y fait chaud. Souvent ils vont glisser sur l'étang, ce que ne peuvent pas faire les humains qui sont trop lourds pour la couche de glace. Parfois, ils font un trou dans cette couche et pêchent des poissons, ce qui améliore notre ordinaire trop souvent fait de gibier.

Romain a transformé « La Vigne du Dragon » en fondation et nous pourrions y vivre sans être importunés durant quatre-vingt-dix-neuf ans renouvelables, si nous le désirons, et à notre simple demande. Nous faisons vraiment partie de la société terrestre. D'ailleurs, la NASA vient d'engager deux lutins des Appalaches pour faire partie du prochain vol spatial et les russes projettent de prendre des korrigans de Sibérie comme experts des mines en exploitation. Les Chinois sont

en train de former des petits êtres pour miniaturiser plus encore leur informatique. D'ici peu, nous verrons apparaître sur le marché des ordinateurs parfaitement adaptés à tout le Petit Peuple. Les alfs des pays nordiques s'intéressent également à l'informatique.

Les dragons, qu'ils soient français ou écossais ou encore des Carpates ou d'ailleurs, n'ont pas encore été sollicités, mais il me semble que ça ne saurait tarder, car ils pourraient être d'une grande aide pour les sauvetages en montagne, eux qui ne connaissent pas le froid, ni le manque d'air et qui peuvent voler facilement à plus de dix-mille mètres sans le moindre effort et redescendre en portant deux humains sur leur dos. Ils feraient merveille dans nos Alpes ou dans nos Pyrénées comme dans les Highlands ou n'importe où ailleurs. Je ne connais pas encore toute la géographie de la Terre, Romain ne m'ayant encore pas tout enseigné.

Je ne connais pas encore toutes nos capacités, à nous autres elfes, car à part la musique et la danse, je ne sais pas trop à quoi nous sommes aptes, mais je suis certaine qu'un jour nous le découvrirons. Je suis sûre que notre longévité doit être utile à quelque chose et puisque je sais écrire maintenant je vais me consacrer à consigner tous les événements qui se dérouleront chez les humains durant presque mille ans et former un de mes semblables pour qu'il puisse prendre ma suite. Là, je pense que je serai très utile.

Je parle à Romain de tout cela lorsqu'il est réveillé et il en est enthousiaste. Il m'écoute durant des heures sans jamais m'interrompre, et en laissant s'échapper des « oh ! » et « des ah ! ». Pour l'instant, je ne m'inquiète pas pour sa santé, car il est encore capable de s'emballer et il a toujours du goût à manger. Et à écouter la radio. Souvent, il me demande d'allumer la radio et il écoute avidement les informations. C'est pour moi une gageure que d'allumer cette radio : tourner le bouton me mobilise les deux mains et je dois faire un énorme effort pour mettre cet appareil en fonction. Souvent, je me fais aider par un korrigan présent dans la salle.

Quand je dois aller faire des courses, c'est une hantise, mais Jade me propose toujours de m'emmener et d'un coup d'ailes me transporte au marché de Plélan soit à celui de Maxent que je préfère. C'est toujours la fête lorsque nous choisissons d'aller le mardi à Maxent. Les commerçants ont même réservé une aire d'atterrissage spécialement pour elle et chacun lui apporte une gâterie pour la faire patienter. J'achète de l'huile que nous ne savons pas encore travailler, du papier recyclé dont je fais une grande consommation ainsi que du papier toilettes et quelques bricoles dont les korrigans ou ma famille ont besoin. Les marchands déposent ces objets trop lourds pour moi, directement dans un grand panier fixé

sur le dos comme une nacelle d'aéronef. Puis, les achats terminés, je remonte sur le dos de Jade, je m'installe dans la nacelle s'il y a encore de la place, et directement, à même son dos, lorsqu'il n'y a plus de place.

J'adore ces voyages où chacun fait attention à moi et me respecte. Par moments, je capte un regard ou un autre soit d'amour vrai soit de désir pur et simple. Je dois dire que ça me flatte un peu. La semaine passée, je suis montée à Paris, à dos de Jade et dans la nacelle, pour rendre visite au président de la République qui est un très bel homme noir d'environ deux mètres et qui m'avait demandé de venir pour parler de la protection de notre planète. Il voulait savoir comment terminer le plan des réacteurs atomiques de façon définitive. Il ne voulait plus entendre parler de cette solution dangereuse.

Nous sommes restés plus de trois heures à discuter et nous nous sommes arrêtés sur un plan réaliste: remettre en état (ou demander aux propriétaires de remettre en état) tous les moulins sur toutes les rivières. Les petits comme les grands moulins. Ceux-ci produiront alors suffisamment d'électricité pour éclairer tout le pays. Et non seulement éclairer, mais fournir toute l'énergie nécessaire, voire en exporter.

Et ensuite, étendre notre savoir faire à nos voisins. Belges, Suisses, Luxembourgeois, Allemands, Italiens et Espagnols qui seront vite convaincus devant l'exemple et ensuite c'est un mouvement qui fera tache d'huile et qui couvrira toute l'Europe. Bien sûr, les monopoles d'état en prendront un vieux coup, mais ils sauront retomber sur leurs pieds et tout le monde y trouvera son compte.

Le président est un homme affable et surtout très cultivé et très intelligent et ce fut un plaisir que de converser avec lui. Et le protocole n'a pas été pour me déplaire. J'aime les sabres au clair lorsqu'ils sont pacifiques et j'aime le son des trompettes, lorsqu'elles ne sont pas directement contre mon oreille et puis, j'aime les casques des gardes républicains avec leurs longues crinières et leurs plumets multicolores. Nous avons étudié le problème de l'électricité d'égal à égal en toute franchise. Ce fut très agréable et surtout très constructif. Rentré à La Vigne, j'ai immédiatement rendu compte de la discussion à Romain.

Romain n'est plus. Il est mort ce matin, tôt. Je me suis réveillée à ses côtés, il était déjà glacé et j'ai sauté hors du lit, horrifiée et inquiète. Il était mort. Tous les korrigans sont en larmes. Moi aussi je pleure, doucement, silencieusement. Je dois cacher mes larmes. Une elfe ne doit pas pleurer. Ce n'est pas digne. Dire que j'ai exactement le même âge que lui et que je vais rester six-cents ans, voire plus, sur cette Terre. Je pense que ça n'est pas juste, alors qu'il a fait tant et tant pour nous les petits et pour les dragons.

J'ai immédiatement prévenu le président de la République qui m'a proposé de lui faire des funérailles nationales. Mais ça, je l'ai refusé car je ne pense pas que Romain aurait apprécié ce genre de faste. Non, tel que je le connais, il voudrait un enterrement intime en présence de sa famille et de ses amis proches. Et sa famille, c'est nous, le Petit Peuple et les dragons, bien sûr. Quant à ses amis, il y a la famille de Néant-sur-Yvel et le président. Personne d'autre. Les uns et l'autre assisteront à son enterrement. Il a toujours voulu rester à La Vigne et il y restera, sous forme de cendres dispersées dans le jardin. L'incinération sera effectuée par les dragons. Tous les dragons de Brocéliande et peut-être ceux d'ailleurs, sait-on jamais. Je les ais déjà prévenus.

Ses amis sont venus avec les enfants. Ils sont restés quelques instants, moins d'un quart d'heure, et sont repartis comme ils sont venus. En silence. Sans aucun pleur. Monsieur le président est arrivé le lendemain. Il a la mine défaite et on sent bien qu'il a un véritable chagrin. En plus d'être venu pour une visite protocolaire, il propose de rester un jour de plus pour assister à l'enterrement. Il n'a pas pu obtenir la mise en terre dans son jardin, car celui-ci n'a pas la superficie requise, mais une crémation sera autorisée sur la propriété elle-même, ce qui, en ces temps de réchauffement climatique, est presque toujours refusé. Et les cendres pourront être répandues par les dragons au-dessus de la forêt privée de Romain.

Le président a refusé d'aller à l'hôtel et est resté parmi nous. Nous avons en vitesse installé une chambre avec l'aide de l'amie de Romain. Une chambre digne d'une visite royale, puisque nous l'avons installée au premier étage qui est

vraiment la plus belle pièce de la maison, avec des tapis splendides au sol et les tableaux de Romain aux murs. Je n'ai jamais compris qu'il ait délaissé cette pièce pour le lit clos de la salle à vivre. Les éclairages qu'il y avait installés sont formidables entre le lustre hollandais du XVII^e siècle qui éclaire toute la pièce et les appliques à piano qui complètent la fantasmagorie sous les poutres ancestrales. Il a d'ailleurs été agréablement surpris lorsque je l'ai accompagné pour lui présenter sa chambre.

— C'est beaucoup plus beau que tout ce que j'ai déjà vu.

— Je suis heureuse que cela vous plaise.

— Que n'ai-je cela à l'Élysée? Comme vous avez pu le remarquer, je vis dans une prison dorée.

— Oh!

— Mais dorée en toc. Ce sont de faux ors trop riches en cuivre, c'est moins cher, mais ça tiendra moins longtemps.

— C'est dommage. Bonsoir, monsieur le président.

— Je m'appelle Rakoto Mallala. Bonsoir, Zéphyre. Appelez-moi par mon prénom, Rakoto.

— Bonsoir, Rakoto.

Je suis redescendue parmi les miens et je suis allée me coucher dans la pièce à côté de la salle à vivre, là où se trouve le lit à baldaquin que Romain avait toujours rêvé de restaurer pour en faire notre lit. Mais ses activités « politiques » l'en ont toujours empêché. Une couverture toute simple pour m'enrouler dedans et épuisée, non pas par ce que j'ai fait mais par ce que j'ai vécu depuis ce matin, j'ai essayé de dormir. Bien sûr, j'ai pleuré, enfin, puisque personne ne pouvait me voir.

— Oh, Romain, si tu m'entends, aide-moi à tenir le coup. Je t'en prie. Aide-moi.

— ...

— Pourquoi ne me réponds-tu pas? Aide-moi Romain.

Je me suis endormie immédiatement, puisqu'il ne me répond pas. Pourtant, je suis certaine qu'il m'entend et qu'il pourrait me répondre s'il estimait ça indispensable. Je m'endors et je rêve que Romain vient me voir pour me remercier d'avoir hébergé Rakoto. Et pour me remercier aussi d'avoir tout organisé pour la célébration de demain. Il m'a dit qu'il voulait que ce soient les dragons qui réduisent son corps en cendres. C'est bien ce que je prévoyais. Je suis sereine et la nuit se continue agréable et reposante. Le matin nous retrouve tous autour de la table devant des bols fumants remplis de café.

Rakoto Mallala, le président, semble heureux d'être là et accueille Zéphyre

avec un immense sourire qui n'a rien de convenu, mais bien au contraire, amical et sincère. Ce n'est qu'un rendu au sourire et la gentillesse de Zéphyre.

Les dragons des Highlands arrivent par les airs suivis de peu par Drack, Jade et les enfants qui sont déjà de belle taille. Ils restent dehors pour ne pas encombrer la pièce et proposent de se charger du corps de Romain, ce que Zéphyre accepte immédiatement, alors qu'elle était inquiète, ne sachant comment procéder au transport du corps. Ils prennent donc délicatement Romain et le déposent non moins délicatement sur une table faite de quatre pieds grossiers coupés dans la forêt et sur lesquels est posée une table tout aussi grossière faite de rondins provenant de la même futaie. Un lit de branches de thuya reçoit le corps. Tous les habitants vivant à La Vigne s'assemblent autour des dragons encerclant le bûcher. Rakoto reste derrière eux à côté de Zéphyre et des elfes de son clan.

Soudain, les korrigans entonnent une gwerz d'une grande tristesse, lente et grave et les dragons entraînés par Drack soufflent leur feu tous ensemble et le corps de Romain commence à brûler. Ils continuent à souffler leur flamme tandis que les dragons écossais prennent le relais de ceux qui fatiguent un peu pour qu'ils aient le temps d'inspirer. Le chant des korrigans continue et les instruments des elfes s'insèrent dans ces paroles mystérieuses et profondément religieuses. Drack et Jade pleurent en silence tout en continuant à brûler le corps de Romain qui se consume lentement au milieu de leur flamme.

— Je ne savais pas que les dragons pouvaient pleurer.

— Moi non plus, Zéphyre. Mais cette cérémonie est tellement émouvante que ça ne m'étonne pas. Ce chant est poignant.

— Oui, Rakoto, c'est un chant en breton spécialement chanté dans ces cérémonies.

— Il ressemble étrangement aux chants de ma tribu lors de cérémonies semblables.

— Je me demande si ce n'est pas universel. Je pense que c'est pour cela que nous nous entendons si bien.

— Probablement, ma petite amie, je dois hélas vous quitter pour retourner dans ma prison.

— Dommage.

— Mais je vous promets que je reviendrai.

— Ça me ferait plaisir. Je crois que nous n'avons pas fini le combat.

— Hélas non, mais je crois, malgré tout, que c'est en bonne voie.

— Je l'espère. C'est mon vœu le plus cher.

Rakoto Mallala repart dans sa voiture à air comprimé. Il chante tout seul dans sa voiture un air de son pays. C'est une complainte qu'il dédie à Romain. En fait, c'est Zéphyre qui occupe ses pensées. Il se dit que c'est une elfe comme elle qu'il lui faudrait comme conseillère. Une elfe qui se glisserait dans sa poche lors des conseils des ministres et qui lui commenterait par la suite tout ce qu'il se serait dit durant la séance. Mais, pourquoi pas ? Il faudra qu'il lui téléphone lorsqu'il sera rendu dans sa demeure. Peut-être acceptera-t-elle ? Ça serait formidable. Oui, il va le lui demander aussitôt. Le président Rakoto Mallala continue de chanter et son chant est imperceptiblement devenu plus gai, plus entraînant. Il tient la bonne idée, la très bonne idée. Il va lui téléphoner.

La masse de cendres refroidit tout doucement. Seuls deux korrigans sont restés auprès de la table à feu pour terminer cette combustion. Drack aussi est resté là, à côté d'eux. Il emportera les cendres pour les répandre au-dessus des arbres. Je suis rentrée dans la ferme. Anéantie, je suis anéantie. Mon chagrin est immense. Plus de Romain, plus de vie, plus d'avenir. Je suis désespérée. Pour moi plus rien n'a de sens. Je ne savais pas qu'en étant offerte comme cadeau d'anniversaire, Je connaîtrai une pareille aventure qui durerait tant d'années et qui serait planétaire. Et maintenant c'est fini, bien fini.

— Oui, c'est moi. C'est Zéphyre. Pardon ? Oh, Rakoto ? Déjà à Paris ?

— ...

— Pardon ? Pouvez-vous répéter, je n'ai pas entendu.

— ...

— Vous dites ? Moi ? À Paris ? Mais pour quoi faire ? Quoi ? Comme conseillère ? Incroyable ! Vous dites que je serais très utile ?

— ...

— Si vous le dites.

— ...

— Quand ? Pour mercredi prochain ? N'est-ce pas un peu tôt ?

— ...

— Vous envoyez quelqu'un me chercher? Mardi prochain? Bon. D'accord. Quand même. Vous allez vite en besogne.

— ...

— C'est nécessaire? Bon. J'arriverai mardi soir, c'est promis. Mais je pourrais venir à dos de dragon. Ça serait mieux.

— ...

— Vous préférez? Oui, j'arriverai de nuit, ainsi personne ne sera au courant. Ce sera mieux.

— ...

— C'est d'accord. Mardi soir à minuit.

— ...

— Au revoir Monsieur le pr... pardon, Rakoto.

Conseillère du président! Voilà une sérieuse promotion. En serai-je digne? L'avenir le dira. Ce qui m'intrigue c'est que personne ne doit le savoir. Bizarre... Oh, pourquoi pas? C'est excitant d'envisager ça. Il m'a également demandé si je saurais tenir dans une poche. C'est drôle... je me demande bien pourquoi.

— Drack, es-tu prêt à disperser les cendres?

— Oui, Zéphyre, je tuis prêt, mais elles ne le sont pas. Elles sont encore chaudes. Il faut attendre encore une heure.

— Voudrais-tu boire un café avec moi?

— Bien sûr, j'arrive.

Je lui ai demandé s'il pouvait m'emmener à Paris mardi soir. Il a accepté immédiatement. Je le soupçonne d'avoir envie d'aller voir ses semblables les dragons de pierre à Notre-Dame de Paris. Il a bien raison d'ailleurs. Ça serait bien qu'il y aille avec Jade, ce que je vais lui proposer. Il termine son bol de café et sort pour prendre le vase de cendres. C'est un très beau vase de terre brute que Romain gardait précieusement depuis très longtemps en vue d'une crémation. Il ne savait pas que la première cendre sera la sienne. Ironie du sort! Drack a pris le vase de terre dans ses griffes et s'est envolé au-dessus de la forêt, lentement, majestueusement prenant garde à ne pas casser le vase ni le renverser.

Il tourne, planant comme le font les buses et les aigles dans l'azur. Il est beau à regarder ainsi. Soudain, il prend le vase de son autre serre et le retourne lentement pour ne laisser échapper qu'un mince filet de cendre. Je regarde ce manège à travers des gouttes saillant de ses yeux. J'ai mal. La cendre se répand et vole au gré de la légère brise provoquée peut-être par le petit mouvement des ailes immenses de Drack. Ce mouvement est nécessaire pour se maintenir juste au-dessus de la canopée. La cendre continue de tomber de feuilles en feuilles, cascade grise sur les verts tendres.

L'HÉRITAGE

Les oiseaux se taisent. Est-ce par respect du mort ? Est-ce par crainte du dragon ? D'habitude, ils continuent à chanter sans peur des dragons. Mais aujourd'hui est un jour différent. Ils le comprennent certainement. Bientôt le vase est vide. Drack redescend dans le jardin et me rejoint sur le pas de la porte. Il a, lui aussi, les yeux encore tout embués. Sans un mot il me tend le vase vide.

— Voilà, il reste parmi nous. Il y restera toujours.

— Merci, Drack. Je te suis reconnaissante. Je sais que ce n'était pas facile. Tiens, écoute, les oiseaux ont repris leur chant...

— Oui, je m'étais rendu compte qu'ils t'étaient tus. Bon, je vais rejoindre les miens. Compte sur moi pour mardi. Tu veux bien, Jade nous accompagnera.

— C'était mon idée, j'allais te le proposer.

— Alors, t'est bien. Merti.

— À mardi. Vous ne voulez pas manger avec nous ?

— Non, je veux me promener avec les enfants. Merci. Il faut que je digère ce que je viens d'accomplir. Tu tais, Téphyre, t'était pas fatile.

Il s'envole majestueusement, comme à son habitude. J'aime Drack, il me rassure. Je le regarde rejoindre sa tribu et je rêve aux moments passés tous ensemble, ces fêtes nocturnes, ces chants polyphoniques joyeux ou mélancoliques. Y aura-t-il encore d'autres fêtes ? D'autres repas, certainement. Mais d'autres fêtes ? Je suis incapable de le dire, aujourd'hui. Moi aussi, j'ai besoin de me retrouver dans ma tribu. Tout ce qui vient de se passer, c'est trop dur à assumer. J'ai trop mal. Je n'étais pas encore prête à faire une veuve. Ils auraient pu attendre encore un peu avant de me l'enlever, mon Romain.

Le petit déjeuner se passe avec tous les korriganes qui font une tête... d'enterrement. Pas un ne parle, pas un ne sourit. Quelques-uns laissent perler une larme, oh, discrète bien sûr, mais une larme quand même. Chacun espère que le voisin ne verra rien. Le voisin voit tout, mais ne dit rien. Les serviettes de table ont bon dos, ce matin. Le café est bien arrosé. Il est noir, — est-il en deuil, lui aussi ? Les dragons sont réveillés, Drack a le regard tout humide. Faisons semblant de ne rien voir.

— Voilà ce que tu feras, demain, lorsque nous serons au-dessus de Paris. Tu survoleras l'Élysée et je m'envolerai.

— Ti tu veux. Mais je peux atterrir dans les jardins.

— Non. Ce n'est pas assez discret.

— Ça non, c'est bien vrai!

— Personne ne me verra, je suis trop petite et mes ailes sont diaphanes.

Le mardi matin, Drack et Jade décollent avec moi sur leur dos. La veille, il y a eu une soirée d'adieux loin d'être triste, bien que je les quitte pour un temps assez long.

— Que vas-tu faire à Paris?

— Je n'en sais rien. Conseillère du président.

— Mazette! Rien que cela! Et tu dis que tu n'en sais rien?

— Je ne sais pas en quoi consiste ce rôle.

— Oui... bien sûr... Et où vivras-tu?

— À l'Élysée probablement. C'est le plus discret, non?

— Vé! Tu auras ta chambre à toi?

— Ça me semble évident.

— Je t'envie.

— Bof. C'est certainement une prison dorée. Heureusement qu'il y a un jardin.

— Oui, c'est ce qui te sauvera.

— Ai-je besoin d'être sauvée?

— Peut-être pas, après tout...

— Je ne le pense pas. Bon, je vais dormir. Je suis fatiguée. Demain, c'est le grand voyage.

Je suis allée me coucher, épuisée. Et j'ai dormi comme une souche jusqu'au matin. C'est Drack qui m'a réveillée. Une demie-heure pour me préparer et je monte sur son dos, m'allongeant dans le panier, emmitouflée dans une couverture. L'air est frisquet ce matin. Nous nous élevons au-dessus des nuages qui sont plutôt bas et s'effilochent sur les frondaisons de la forêt. Elle est bientôt loin

derrière nous, et nous survolons déjà Rennes, qui nous paraît tout petit. C'est bizarre, une ville vue d'en haut. Ça semble entièrement désordonné. Et plus encore dans les petites villes satellites comme Villejean, Chantepie ou Cesson-Sévigné. C'est assez ahurissant. Voilà Vitré. Le fouillis inextricable du cœur de la ville me semble plus logique que les quartiers périphériques plus récents mais où les rues en cul-de-sac semblent absurdes.

Dans chaque ville, je me fais la même réflexion. Il est évident qu'il me manque certainement une clef. Le Mans, puis Chartres, on arrive au-dessus de la banlieue parisienne. Le soleil commence à disparaître derrière les collines de Saint-Cloud (si ma mémoire est bonne). Enfin Paris qui semble beaucoup plus logique dans son organisation en petits villages fermés sur eux-mêmes et ouverts aux autres. J'aime cette ville. Je ne sais pas si j'aimerais y vivre, mais je l'aime.

— Ta va être à toi de voler. Nous filons vers Notre-Dame.

— Merci mes amis, je vous quitte. Bonne promenade.

— Bon vent.

— Merci.

J'empoigne mon petit sac de voyage et je sors de mon panier en volant au-dessus des dragons. Apparemment, personne ne les a remarqués. Moi, encore bien moins. Je suis quasiment invisible vue d'en bas. Ah, voici l'Élysée, je pense, atterrissons en douceur. La nuit est presque tombée, personne ne me remarquera. J'atterris carrément sur le haut du perron. Rakoto est là qui m'attend. Il me guette, il a un grand sourire éclatant dès qu'il m'aperçoit et m'entraîne aussitôt à l'intérieur. Il escalade les marches d'un escalier monumental tandis que je volette à ses côtés.

— Je vais te montrer ta chambre me chuchote-t-il en marchant. Ensuite on passera dans mon appartement où je me suis fait monter un repas que nous partagerons. Il sont toujours trop copieux pour moi tout seul.

La chambre est splendide. Elle contient un grand lit sur lequel il y a une couette de plumes véritables que je ne pourrais pas remettre en ordre le matin. Je le lui dis.

— Ne te préoccupes pas, la camériste est sourde et muette et est portugaise de surcroît. Elle ne te trahira pas!

— Ça me rassure.

Il y a aussi une splendide commode ventrue tout en marqueterie. Je lui fais remarquer que je ne pourrais pas en ouvrir les tiroirs. Rakoto sourit et me dit de la regarder comme un objet d'art. C'est une commode Louis XV avec le dessus en marbre rose.

— Viens manger, tu dois crever de faim.

— Oh, oui.

— Moi aussi. Je t'attendais pour dîner.

— C'est vraiment très gentil.

— Tout est au chaud sur la table chauffante. Madame est servie.

Nous dînons en tête-à-tête tout en discutant de ma « mission ». Elle consiste à assister clandestinement au conseil des ministres et lui donner mon avis sur ce qui se sera passé. Je serai au fond d'une de ses poches de veste. On fait l'essai et ça nous vaut un grand fou rire. Je ne tiens pas dans les poches extérieures de sa veste. En revanche, je peux m'installer confortablement dans l'une des poches intérieures. C'est de là que je ferai mon observatoire. Je suis si menue que je ne gonflerai qu'à peine la veste. Ainsi, je ne serai pas décelée.

Nous continuons à discuter et préparons ce conseil des ministres un peu spécial. Rakoto me demande de ne rien consigner de tout cela et je comprends ses exigences. Donc, je ne divulguerai rien et je ne proposerai le livre, racontant cette tranche de ma vie, à la publication que lorsqu'il quittera l'Élysée ou, plus exactement, lorsqu'il l'aura quitté depuis au minimum une dizaine d'années. Il me semble que ce deal soit correct et je m'y tiendrai. Je vais faire éditer ce livre tel qu'il est actuellement, et dans quelques quinze ans, je ferai une réédition revue, corrigée et augmentée. Et je demanderai à Rakoto Mallala une préface pour cette nouvelle édition. Si mon éditeur accepte de le rééditer, bien entendu. C'est la question qui reste en suspend au-dessus de nos têtes. Rakoto sera peut-être retourné dans son pays (si son pays existe encore dans cinq ans, car celui-ci est déjà menacé par la montée des eaux).

Ce que je peux raconter actuellement, c'est que le lendemain, mercredi, la séance s'est passée très courtoisement, et j'ai pu lui faire un compte-rendu correct à part deux réflexions. Il faudra qu'il les médite profondément. Je resterai encore trois mercredis. J'aime beaucoup la présence de Rakoto le franco-malgache. Il lui a fallu du courage pour s'élever là où il est. Il est là pour que les choses changent et que l'on puisse sauver la planète.

Drack et Jade sont allés à Notre-Dame et rencontrer leurs congénères de pierre. Dieu sait qu'il y en a, et tous plus beaux les uns que les autres. S'ils ont été sculptés sur une cathédrale ce n'est certainement pas un hasard. Ils ont été placés là parce qu'ils ont une immense importance dans la création du monde et qu'ils ont grandement contribué à celle-ci. Ils étaient les gardiens des secrets divins et les gardiens de la vraie religion. Ça ne peut pas être autre chose.

Et si, les dragons avaient été des anges? Et si le clergé les avaient chassés, ayant totalement occulté leur rôle passé? C'est facile à imaginer et l'on com-

prend alors le pourquoi des représentations du diable avec ses pieds griffus et ses ailes chiroptères.

C'est probablement ce qui s'est passé. Et de dragon d'ange sera devenu démon. Heureusement, certains anges ont su cacher leurs œufs de telle manière qu'on les retrouve mille ans après. Les seuls qui étaient au courant étaient les compagnons bâtisseurs et à leur suite, les Franc-Maçons dans le secret de leurs Loges. Il y avait aussi les Forestiers, j'en veux pour preuve le tarot de Marseille et sa lame du Diable avec ses deux compagnons ornés de branchettes fichées dans leurs couvre-chef. Pour moi, il ne fait aucun doute que ce sont les dépositaires de ce lourd secret qui est en train de refaire surface. Il faudra bien que ça éclate au grand jour, à la vraie lumière, un jour ou l'autre.

Reverra-t-on les dragons présider aux grand'messes, étendant leurs ailes immenses au-dessus de l'autel tandis que le prêtre officie ? Le verra-t-on couvrir de ses ailes le nouveau-né lors de son baptême comme on peut le voir dans certains contes ? C'est ainsi que cette présence a été traduite par trois bonnes fées qui se penchaient sur le berceau. Les reverrons-nous survolant les processions, curé en tête, en surplis et étole, implorant leur Dieu de faire pleuvoir, afin que le désert recule ? Je suis de plus en plus certaine que les dragons n'étaient pas les diables, rôle auquel on les a confinés, et que nous devons leur redonner la place qu'ils méritent. Ils sont encore d'une grande sagesse et nous avons besoin d'eux pour que la planète revive.

Demain, Drack et Jade reviendront me chercher et nous repartirons comme nous sommes venus. La vie à La Vigne du Dragon reprendra son cours, avec les korrigans mes amis et les elfes de ma tribu. Et nous continuerons à sauver la planète.

Table des matières

1 — Mercredi	3
2 — Jeudi	9
3 — Nuit du jeudi au vendredi	13
4 — Vendredi	16
5 — Samedi	20
6 — Un petit déjeuner	24
7 — Joyeux anniversaire	32
8 — Gevray... Je vais bien	39
9 — Petite promenade	42
10 — L'Œuf	46
11 — Fêlure	50
12 — Petit matin	53
13 — Naissance	57
14 — Envol	61
15 — Vols	65
16 — Comme un aigle	69
17 — Au feu!	73
18 — Vivre	76
19 — Elle	80
20 — L'arrivée	83
21 — Un plus une =?	86
22 — Le vote	91
23 — L'excommunication	95
24 — Coup de feu	99
25 — Comme un vol de cigognes	105
27 — La Saint-Amour	109
28 — Le défilé	110
29 — Journal de Zéphyre	115
30 — Romain	118
31 — Espoir	121
32 — L'Élysée	124

L'HÉRITAGE



© Arbre d'Or, Genève, octobre 2008
<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : Maison bretonne, téléchargée sur
<http://www.azurs.net/photoblog/photos-comment-les-reutiliser.html>.
Autres photos et montage : © P. Eberlin
Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS